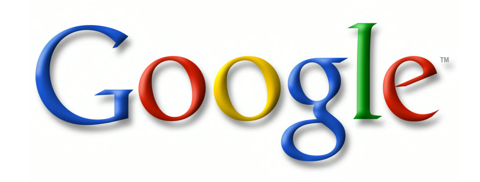
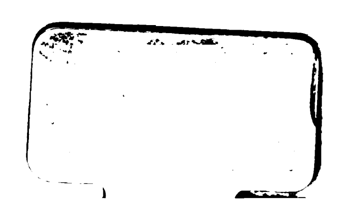





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



RAPPORT ANNUEL

FAIT

A LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DANS LA SÉANCE GÉNÉRALE DU 9 JUILLET 1868.

EXTRAIT N° 5 DE L'ANNÉE 1868

DU JOURNAL ASIATIQUE.

RAPPORT ANNUEL

FAIT

A LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

DANS LA SÉANCE DU 9 JUILLET 1868,

PAR M. ERNEST RENAN,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXVIII.

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE ANNUELLE DU 9 JUILLET 1868.

La séance est ouverte à une heure par M. Mohl, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et la rédaction en est adoptée.

Est proposé et élu membre de la Société :

M. Auguste Soromenho, membre de l'Académie royale de Lisbonne.

Le Conseil discute le programme du prix de 300 francs, offert par M. le docteur Desportes, pour être décerné par la Société asiatique à un travail concernant l'histoire de la langue arabe.

Le programme est arrêté ainsi qu'il suit :

« Rassembler dans les ouvrages arabes, tels que chroniques, biographies, relations de voyage, traités grammaticaux, commentaires sur les poëtes, recueils de traditions, les passages qui constatent qu'à des époques plus ou moins anciennes la langue arabe a été parlée avec les désinences qui servent à marquer les inflexions grammaticales.

« Rechercher dans les autres idiomes sémitiques et dans les anciennes inscriptions, celles du mont Sinaï par exemple, les traces de ce mécanisme. Définir ce qui appartient à l'idiome primitif et ce qui revient aux travaux des écoles grammaticales arabes, dans l'emploi de ces désinences.

« On se contente d'indiquer ici comme un exemple des éléments qui devront entrer dans la composition de ce mémoire : 1° une anecdote rapportée par Ibn Khallicân dans la vie de Cha'by (Abou 'amr 'Amir, page 345, lignes 5 et suiv. de l'édition de M. de Slane); 2° un passage du voyageur Al 'Abdéry, publié dans le *Journal asiatique*, avril-mai, 1845, pages 406-407.

« Les mémoires présentés devront être remis au siége de la Société avant le 31 décembre 1869.

« Le prix sera décerné dans la séance publique de 1870. »

Le secrétaire donne lecture du rapport sur les travaux du Conseil pendant l'année 1867.

M. Feer donne lecture d'une notice intitulée : *Une soirée chez le Phra-Klang (Barcalon) à Bangkok. Plans de réforme religieuse du roi de Siam.*

On dépouille les votes de renouvellement du Conseil. Le dépouillement donne les résultats suivants :

Président : M. Mohl.

Vice-présidents : MM. Caussin de Perceval, Ad. Régnier.

Secrétaire adjoint et bibliothécaire : M. BARBIER DE MEYNARD.

Trésorier : M. DE LONGPÉRIER.

Commission des fonds : MM. GARCIN DE TASSY, PAUTHIER, BARBIER DE MEYNARD.

Membres du Conseil : MM. LANCEREAU, PAVET DE COURTEILLE, DE SAULCY, DE SLANE, DULAURIER, OPPERT, Stan. JULIEN, DEFRÉMERY.

Censeurs : MM. GUIGNIAUT, BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *An Arabic-English Lexicon*, derived from the best and the most copious sources, by E. W. LANE. Book I. Part 3. د — ذ. London, 1867, 1 fasc. gr. in-4°.

Par le ministère. *Traités de paix et de commerce*, et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge, recueillis par ordre de l'Empereur et publiés avec une introduction historique par M. DE MAS-LATRIE. Paris, 1868, gr. in-4°.

Par l'auteur. *Dictionnaire japonais-français*, par Léon PAGÈS. Paris, 1868, 4 livr. gr. in-8°.

Par l'auteur. *Ibn el-Athiri Chronicon*, quod perfectissimum inscribitur. Volumen secundum, edidit C. J. TORNBERG. Lugd. Bat. 1868, in-8°.

Par l'auteur. *Miscellaneous papers chiefly on scientific subjects*, by Seymour BURT. London, 1868, in-12.

Par l'auteur. *A chart of family inheritance according to orthodox Moohummudan Law*, by Almaric Rumsey. London, 1866, in-8°.

Par l'auteur. *Histoire des orientalistes de l'Europe*, par G. Dugat. Paris, 1868, in-12.

Par l'auteur. *Storia dei Musulmani di Sicilia*, scritta da Michele Amari. Firenze, 1868, in-8°.

Par l'auteur. *Indische Studien*, von Albrecht Weber. Zehnter Band. III Heft. Leipzig, 1868, in-8°.

Par l'auteur. *Value of early Mahometan sources*, by A. Sprenger. Br. in-8°.

Par l'auteur. *Les auteurs hindoustanis et leurs ouvrages*, par Garcin de Tassy. Paris, 1868, in-8°.

Par l'auteur. *La Terre-Sainte, Syrie, Égypte et isthme de Suez*, par l'abbé Laurent de Saint-Aignan. Paris, 1868, in-8°.

Bibliotheca Indica. The *Grihya Sutra* of *Aswalayana*, fasc. II. Calcutta, 1868, in-8°.

The *Ain-i-Akbari*, edited by Blochmann. Fasc. IV. Calcutta, 1868, in-4°.

Par la Société. *Bulletin de la Société de géographie*, avril 1868, in-8°.

Par la Société. *Journal of the Asiatic Society of Bengal.* Part I, n° II, 1867, in-8°.

Par la Société. *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, nos VIII, IX, X, XI.

Par les rédacteurs. *Journal des Savants.* Mai, juin 1868, in-4°.

Par l'auteur. *Des nationalités*, par A. Verrier. viie et viiie livr. mars, avril 1868.

Par les rédacteurs. Plusieurs numéros du *Journal de Beyrouth.*

Par les rédacteurs. *Revue de l'Orient*, nos 5 et 6, mars 1868.

Par les rédacteurs. *Revue bibliographique universelle*, 5e livr. juin 1868.

TABLEAU

DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

CONFORMÉMENT AUX NOMINATIONS FAITES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 9 JUILLET 1868.

PRÉSIDENT.

M. Mohl.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. Caussin de Perceval.
Ad. Regnier.

SECRÉTAIRE.

M. Renan.

SECRÉTAIRE ADJOINT ET BIBLIOTHÉCAIRE.

M. Barbier de Meynard.

TRÉSORIER.

M. de Longpérier.

COMMISSION DES FONDS.

MM. Garcin de Tassy.
Pauthier.
Barbier de Meynard.

CENSEURS.

MM. Guigniaut.
Barthélemy Saint-Hilaire.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. Lancereau.
Pavet de Courteille.
De Saulcy.
De Slane.
Dulaurier.
Oppert.
Stanislas Julien.
Defrémery.
Dugat.
Foucaux.
Sanguinetti.
Guigniaut.
Barthélemy Saint-Hilaire.
Brunet de Presle.
Bréal.
Derenbourg.
Le marquis d'Hervey de Saint-Denys.
Sédillot.
De Khanikof.
Garrez.
Zotenberg.
Victor Langlois.
L'abbé Bargès.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

PENDANT L'ANNÉE 1867-1868,

FAIT À LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ,

LE 9 JUILLET 1868,

PAR M. ERNEST RENAN.

Messieurs,

Vous m'avez imposé la plus difficile des tâches, en me chargeant de continuer la série de ces rapports qui, depuis des années, ont été l'honneur de notre Société, grâce aux qualités éminentes de clarté, de doctrine, de judicieuse critique, d'impartialité qu'y avait portées notre cher et illustre président. La collection des rapports de M. Mohl restera l'histoire la plus vraie des efforts tentés depuis trente ans dans le champ des études qui ont pour objet la connaissance de l'Asie. Vous serez indulgents, Messieurs, pour un travail auquel, durant une ou deux années encore, je ne pourrai consacrer que quelques semaines, soustraites avec peine à des travaux depuis longtemps commencés et dont l'achèvement est pour moi un devoir. Vous m'excu-

serez d'être incomplet, inexact en certains détails, de souvent remettre d'une année à l'autre la mention de travaux importants. Vous me permettrez surtout de continuer à faire ce que j'ai fait cette année [1], c'est-à-dire de demander à chacun de vous, dans le cercle des travaux dont il s'occupe, des indications et des jugements. Si je réussissais à faire ce que je désire, ce rapport serait votre œuvre commune; je voudrais n'y être bien réellement que votre secrétaire et donner par là aux opinions qui y seront exprimées une autorité qu'elles n'auraient point sans cela.

Votre Société, durant l'année qui vient de s'écouler, n'a pas laissé se ralentir son zèle. Le *Journal asiatique*, malgré quelques retards, dont la commission de rédaction n'est pas coupable, a paru régulièrement, et a présenté dans tous ses numéros un constant intérêt. MM. de Vogüé, Joseph Derenbourg, Hartwig Derenbourg, Devéria, Pauthier, Defrémery, Garrez, François Lenormant, Clément-Mullet, de Kremer, Belin, Zotenberg, y ont inséré des travaux qui tous ont apporté quelque donnée originale à la science de l'Orient. Aucun volume de

[1] MM. de Rougé, Bréal, Defrémery, Mohl, Adolphe Régnier, Joseph Derenbourg, de Slane, Barbier de Meynard, Garcin de Tassy, Feer, Oppert, Garrez, Pauthier, Zotenberg, Guyard, me permettront en particulier de leur offrir ici mes remercîments. Le plus souvent je n'ai fait qu'insérer textuellement les notes que ces excellents confrères m'ont remises. Tout ce qu'il y a de bon dans ce rapport leur appartient; quant aux erreurs qui peuvent s'y être introduites, elles ne sont imputables qu'à moi seul.

la *Collection orientale* n'a été livré au public cette année; mais nous pouvons espérer que le cinquième volume de Masoudi paraîtra dans les premiers mois de 1869. Vos ressources ont continué de s'accroître; vos finances sont dans l'état le plus prospère. Les difficultés de local qui, depuis quelques années, ont pesé assez lourdement sur la Société, semblent en voie de se résoudre de la manière la plus satisfaisante. Dès à présent, et par mesure provisoire, notre confrère si dévoué, M. Barthélemy Saint-Hilaire, pense pouvoir mettre à notre disposition pour la bibliothèque une pièce du local de la Sorbonne affecté à la collection léguée par M. Cousin. Nous pouvons espérer mieux encore. Le jour n'est peut-être pas éloigné où votre Société recevra définitivement dans un des établissements de l'État une hospitalité que certes elle paye largement par les services de toute sorte qu'elle rend à l'État.

Des pertes bien sensibles se sont malheureusement produites dans votre sein. Deux hommes éminents qui appartenaient à la Société asiatique, l'un comme vice-président, l'autre comme membre associé étranger, M. le duc de Luynes et M. Bopp, sont morts cette année. M. le duc de Luynes ne tenait à nos études que par une partie de sa grande et noble activité. Son nom n'en restera pas moins attaché à l'un des changements importants qui se sont faits de nos jours dans les études orientales. Ces études furent, à l'origine, presque uniquement philologiques. L'archéologie, l'épigraphie y tinrent

peu de place. Les collections d'antiquités, composées autrefois pour l'ornement des palais, ou pour offrir aux artistes les modèles de l'art antique, n'appelaient guère des objets qui n'ont d'intérêt que pour des savants. L'Orient proprement dit, du moins l'Orient qui est resté étranger à la civilisation grecque, n'a pas produit beaucoup de chefs-d'œuvre d'art; un musée d'antiquités orientales ne saurait avoir pour les gens du monde l'attrait qu'ont des salles remplies d'ouvrages grecs ou romains. Les amateurs ne recherchant que médiocrement de tels débris, souvent informes, les Européens établis en Orient s'attachaient rarement à les recueillir. Les indigènes n'y attribuant aucune valeur vénale, guidés d'ailleurs par cette espèce d'antipathie qu'ont les Orientaux pour les représentations figurées des temps païens, les brisaient s'ils étaient en pierre, les fondaient s'ils étaient en métal. De là des pertes irréparables. M. le duc de Luynes peut être considéré comme le principal créateur de l'archéologie orientale. En fondant ce riche cabinet qu'il devait ensuite léguer à l'État, en encourageant l'activité des personnes qui en Orient recueillaient des antiques, en montrant aux indigènes la valeur d'objets auxquels jusque-là ils étaient restés indifférents, il fournit à l'étude critique de l'Orient des documents de la plus grande importance, documents qui ont permis d'élargir considérablement le champ de la paléographie orientale, qui ont apporté de grandes lumières à la philologie comparée des langues sémitiques et ont

offert à l'histoire ces données positives qui, au milieu des légendes de l'Orient, ont une valeur sans égale. Rappelez-vous, Messieurs, le sarcophage d'Eschmunazar, cet inappréciable document de l'antiquité phénicienne, acquis à la France et expliqué par notre illustre confrère; ces recherches approfondies sur la numismatique des satrapies au temps des Achéménides, qui ont rectifié tant d'erreurs accréditées; ces essais sur la numismatique et l'épigraphie chypriotes, qui ont posé un si curieux problème; ces travaux sur la numismatique des Nabatéens, nouveaux de tous points et dont la doctrine ne sera pas ébranlée; bien d'autres mémoires qui auraient suffi à fonder la réputation d'un savant, si le patronage que le duc de Luynes exerçait sur tant de branches de la culture intellectuelle ne l'eût avant tout fait envisager comme un promoteur éminent des recherches scientifiques et un Mécène éclairé. C'est en partie à M. le duc de Luynes que nous devons les travaux de M. Amari sur la géographie de la Sicile musulmane, ceux de M. Giuseppe Romano sur certains points de la numismatique siculo-punique, quelques-unes des plus curieuses fouilles de M. Mariette, l'image exacte de l'inscription de Thugga, la détermination de la position de Palmyre, l'exploration géologique, géodésique et archéologique du bassin de la mer Morte et de la vallée d'Arabah. Plus heureux que bien d'autres, le duc de Luynes sut inspirer son zèle à des personnes jeunes et capables comme lui de servir la science par ces re-

cherches coûteuses dont les gouvernements ne sauraient désormais rester uniquement chargés. Pouvons-nous oublier enfin son plus bel ouvrage, la collection incomparable maintenant réunie au département des antiques de la Bibliothèque impériale, et qui suffira aux travaux de plusieurs générations d'érudits? Ces nobles vies, où la science du philologue et de l'archéologue s'unissaient au goût de l'amateur, où la fortune était relevée par la délicatesse et la générosité, deviennent bien rares. Il est glorieux pour notre pays d'en avoir offert un des plus beaux exemples, et pour nos études de compter parmi ceux qui les ont cultivées des hommes qui figureront dans l'histoire de notre siècle entourés d'un respect que les titres et les distinctions officielles n'entraîneront pas toujours.

L'importance des travaux de M. Bopp est depuis longtemps comprise. Jamais savant n'a vu ses découvertes entrer plus complétement dans le courant de la science et produire de plus brillants résultats. Peu d'hommes autant que M. Bopp ont fait école et assuré l'avenir de leur œuvre. Cela tient à la merveilleuse précision de ses procédés, à la rigueur absolue qu'il a su introduire dans la philologie. Qu'on songe à ce qu'était la science des langues au dernier siècle : un chaos sans méthode, une science purement descriptive, une sorte d'histoire naturelle, sans philosophie, sans règle, sans loi, souvent égarée par les plus folles chimères; que l'on compare à cela la grammaire générale des langues indo-européennes,

telle qu'elle est sortie de l'école nouvelle. Il y a l'infini, je ne dis pas entre Court de Gébelin, mais entre Adelung et M. Bopp. Pour être trouvée, cette méthode exigeait infiniment de tact et de justesse d'esprit; une fois trouvée, elle devait s'imposer à tous; elle restera un modèle pour les études du même genre, car elle n'est autre chose que l'emploi sagace de l'observation et de l'induction. Par M. Bopp, la science des langues est devenue une science comme la chimie et la physiologie; il ne reste plus qu'à étendre à toutes les familles le genre d'étude que l'illustre professeur allemand a fait sur les idiomes indo-européens.

Et dans le champ spécial des langues qu'analysa M. Bopp, quels merveilleux résultats! Sûrement l'unité de la famille indo-européenne avait été plusieurs fois entrevue avant lui; Leibnitz, Fréret, sans rien savoir du sanscrit, avaient aperçu de très-curieux rapprochements. Le Père Cœurdoux, Paulin de Saint-Barthélemy, quelques-uns des membres de la Société anglaise de Calcutta ne purent étudier le sanscrit sans apercevoir quelques-uns de ses rapports avec le grec et le latin. Frédéric Schlegel, dès 1808, traçait avec une sorte d'instinct profond les contours de la grande famille qui allait bientôt se révéler comme une individualité historique. Mais de l'aveu de tous, ce fut M. Bopp qui donna la démonstration complète de ce qu'on n'avait fait jusque-là que soupçonner. L'ouvrage intitulé *Ueber das Conjugationssystem der Sanskritsprache* (Francfort, 1816) marque

la date d'une découverte qu'on peut tenir pour la plus belle du XIXe siècle. Cette découverte capitale, qui a changé la face de la science des langues, qui a modifié toute la philosophie de l'histoire, qui a introduit dans l'ethnographie, l'histoire littéraire, la critique, des données qui les ont transformées, cette découverte, qui renferme même des leçons pour les sciences naturelles, et qui a déjà une importance capitale pour la politique, l'auteur la conduisit à sa perfection. L'esprit humain n'a pas construit un plus bel édifice que cette théorie, où le phénomène le plus insignifiant du développement de tout un groupe de langues est pesé, discuté, expliqué avec une rigueur en quelque sorte atomique et avec des instruments de précision qui n'ont rien à envier à ceux des sciences les plus exactes.

La modestie extrême de M. Bopp, la vie retirée des savants allemands ne permettent pas de songer à tracer sa biographie. Né à Mayence en 1791, il étudia les langues orientales à Paris, à Londres, à Gœttingue; en 1821, il fut appelé à l'Université de Berlin. C'est là qu'il a formé cette nombreuse armée de disciples qui s'est répandue dans toute l'Europe et qui continue ses travaux. Du reste, il avait réalisé si complétement l'idéal de sa méthode, qu'on peut dire que sa mort n'a pas été un coup bien grave pour les études qu'il avait créées; le maître avait si parfaitement organisé son laboratoire qu'il y était devenu presque inutile. Une fondation, instituée à Berlin il y a deux ans, lors du cinquantième anni-

versaire de sa grande découverte, et mieux encore les nombreuses chaires où sa méthode est maintenant enseignée, assurent à l'étude qu'il a fondée de longues années de prospérité.

A ces deux grandes illustrations, permettez-moi, Messieurs, d'associer dans nos regrets un savant qui, par sa modestie et le caractère religieux de sa vie, ne fut connu que d'un petit nombre; je veux parler de M. l'abbé Le Hir, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, décédé également cette année. J'ai pu, mieux que personne, connaître le mérite de M. l'abbé Le Hir, l'ayant eu pour maître en hébreu et en syriaque. M. Le Hir a peu publié, et quelques-unes de ses publications, ayant un but théologique, sortent du cadre de notre Société. Mais, outre sa profonde connaissance de l'hébreu et de la grammaire comparée des langues sémitiques, M. Le Hir était chez nous la personne qui possédait le mieux le syriaque. L'opuscule qu'il a composé sur la version syriaque de saint Matthieu, imprimée par Cureton, et où il combat l'importance exagérée que ce dernier savant avait attribuée à son texte, a une réelle valeur; il a aussi donné de bons articles à la *Revue critique*. C'était un homme de la plus haute vertu, joignant des dispositions rares pour l'érudition à un savoir grammatical des plus étendus. Il n'avait pas plus de cinquante ans quand une mort subite est venue l'enlever à l'estime de ses confrères et de ses élèves.

Malgré des pertes si sensibles, malgré les préoc-

cupations politiques qui pèsent depuis plusieurs mois sur l'Europe, et particulièrement sur le pays où nos études sont cultivées avec le plus d'ardeur, l'année qui vient de s'écouler ne le cède en rien aux années qui l'ont précédée pour les progrès accomplis dans les études orientales. Trois branches de ces études, la philologie comparée des langues indo-européennes, l'épigraphie sémitique et les études égyptiennes, ont même vu rarement des années pour elles aussi fécondes.

Comme je vous le disais tout à l'heure, la philologie comparée des langues indo-europénnes, quoique portant le deuil de son fondateur, est plus florissante qu'elle ne l'a jamais été. L'ouvrage qui a servi de pierre angulaire à la construction de cette science, la *Vergleichende Grammatik* de M. Bopp, se traduit en français, grâce à l'initiative bien entendue de M. le Ministre de l'instruction publique. Même quand l'ouvrage de M. Bopp aura été dépassé, il sera indispensable que chaque nation européenne possède à l'origine et, si j'ose le dire, dans les substructions de ses études philologiques, une édition de cet ouvrage fondamental. Deux volumes de la traduction française ont paru [1]. M. Bréal consacre à ce grand travail toutes les ressources de son esprit lucide et sûr, formé par de longues et solides études grammaticales. Dans les préfaces qu'il ajoute à l'œuvre de son maître, dans les excellentes leçons inaugu-

[1] Tome I, 1866; t. II, 1868. Paris, Imprimerie impériale, gr. in-8°.

rales qu'il publie[1], M. Bréal explique à merveille la méthode et l'esprit de l'enseignement qui lui est confié dans le premier de nos établissements scientifiques. Les objections qu'on a faites contre un tel enseignement reposent sur des malentendus. Certainement il importe de ne pas transporter trop vite un résultat philologique sur le terrain de l'histoire[2]. Très-souvent un peuple parle une langue par suite d'accidents historiques et non par suite de son origine etbnographique. La philologie comparée n'en reste pas moins un procédé légitime d'investigation historique. Une famille de langues est un grand facteur qu'il faut étudier comme une force distincte dans l'enchevêtrement des faits qui composent la vie de l'humanité[3].

L'étude comparative des langues indo-européennes se poursuit en Allemagne avec l'ardeur et la discipline d'une armée exécutant une campagne militaire. Après les recherches portant simultanément sur toutes les langues de la famille, sont venus les travaux plus restreints sur des groupes particuliers d'idiomes. Après les études sur la phonétique et les flexions, commencent à paraître des

[1] *De la forme et de la fonction des mots.* Paris, 1866. — *Les progrès de la grammaire comparée*, dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, premier fascicule, 1868.

[2] Oppert, *L'Aryanisme, et de la trop grande part qu'on a faite à son influence* (discours fait à la Bibliothèque impériale le 28 décembre 1865).

[3] Whitney, *Key and Oppert on indo-european philology*, dans le *Journal of the American Oriental Society*, octobre 1867.

essais sur la syntaxe. Enfin, une curiosité légitime porte les esprits vers l'étude de cette langue indo-européenne primitive que nous pouvons seulement connaître par induction, mais dont l'existence est sous-entendue dans tous les rapprochements que nous faisons entre les divers membres de la famille.

M. Pott, qui est depuis la mort de M. Bopp le doyen des linguistes, a fait paraître le commencement d'un dictionnaire des racines des langues indo-germaniques[1]. Ce sont deux gros volumes qui forment la première subdivision de la deuxième partie du second tome de la 2e édition de ses *Recherches étymologiques*. Dans un intervalle de trente ans, les deux petits volumes qui composaient la première édition de cet ouvrage ont grossi à ce point que l'article *dhâ*, qui tenait en une page dans la première édition, en prend quarante dans la seconde; que l'article *div*, qui avait autrefois onze lignes, occupe aujourd'hui cent cinquante pages. L'auteur n'a encore examiné que les racines finissant par *a*, *i*, *u*, *v*. Ce sont là des trésors de science, un peu confusément amassés ou qui du moins ont grand besoin de bons registres et d'index. Le principe scientifique qui préside à ce travail peut même jusqu'à un certain point donner prise à la critique. M. Pott excède parfois les limites de la grammaire comparée, et plusieurs des rapprochements qu'il

[1] *Wurzel-Wörterbuch der indo-germanischen Sprachen*, von Aug. Friedr. Pott. Vol. I. Detmold, 1867, in-8°, 1379 pages.

accumule appartiennent à l'histoire spéciale des différents idiomes. Passer en revue toutes les acceptions qu'ont fait prendre à une racine l'usage, le changement de culture, ou même de purs accidents, dresser en un mot un dictionnaire simultané de toutes les langues indo-européennes, est une tentative qui dépasse de beaucoup les moyens dont la science dispose actuellement. L'histoire des différents idiomes indo-européens a été trop diverse pour qu'on doive étendre les rapprochements au delà de la première période de leur existence. L'ouvrage de M. Pott n'en est pas moins une mine inépuisable de faits, où l'on peut étudier le développement parallèle des langues indo-européennes et les procédés que l'esprit humain emploie instinctivement pour varier les acceptions des mots et multiplier les ressources du langage.

Un autre dictionnaire, beaucoup moins étendu et composé sur un autre plan, est dû à M. Fick. Il porte le titre de « Dictionnaire de la langue indogermanique primitive, telle qu'elle existait avant la séparation des peuples[1]. » L'auteur, pratiquant une méthode déjà employée par MM. Pictet, Max Müller et d'autres, part de ce principe incontestable que des mots évidemment identiques se retrouvant dans des membres de la famille, séparés depuis un temps immémorial, ont dû se trouver dans la langue

[1] *Wörterbuch der indo-germanischen Grundsprache in ihrem Bestande vor der Völkertrennung*, von Aug. Fick, Göttingen, 1868, in-8 246 pages.

mère. Il cherche d'après cela à reconstituer autant que possible le vocabulaire du peuple âryen primitif. Le plan adopté par l'auteur l'oblige à une netteté d'affirmations qui n'est sans doute pas toujours dans sa pensée. On peut dire que son dictionnaire est aux études détaillées de philologie ce que la carte géographique d'une région encore peu connue est aux descriptions et aux hypothèses des voyageurs. Le dessinateur qui place sous nos yeux tous les faits acquis ou simplement supposés est obligé à une précision de contours qui n'est pas toujours en accord avec l'état véritable des recherches. Toutes ces tentatives pour retrouver la langue aryenne primitive suggèrent d'ailleurs une réflexion. Elles ont une pleine valeur historique. Le latin serait perdu que l'on pourrait, à l'aide des langues romanes, tracer un tableau sommaire de l'état social, moral, religieux et mythologique du peuple qui imposa sa langue à l'Occident. Mais de telles tentatives n'ont qu'une valeur philologique relative : avec les six ou sept langues romanes, on ne pourrait reconstruire le latin s'il était perdu. Partir de la langue aryenne primitive, hypothétiquement rétablie, pour expliquer la grammaire particulière d'un idiome, c'est adopter une marche parfois commode dans l'exposition, mais scientifiquement dangereuse. A plus forte raison n'est-il permis de songer en pareille matière à aucune application pratique. La philologie comparée est une science spéculative comme la géologie, visant uniquement à reconstituer l'histoire

lointaine d'un passé obscur qui excite vivement notre curiosité.

C'est à cette espèce de géologie des époques les plus anciennes du langage humain que se rapporte le remarquable mémoire de M. Georges Curtius, intitulé « la Chronologie dans la science des langues indo-germaniques [1]. » L'auteur ne se propose pas seulement de remonter à l'aryen primitif; il veut découvrir, expliquer et classer les faits qui, en se succédant et en confondant leurs conséquences, ont produit la langue aryenne telle qu'elle existait au moment de la séparation des idiomes. Dans ces siècles reculés, M. Curtius, s'aidant des observations les plus fines et les plus sagaces, distingue sept périodes différentes. On se demandera sans doute comment nos instruments d'analyse peuvent atteindre et diviser de la sorte un âge pour lequel tout document positif nous manque; il faut voir les fines remarques par lesquelles M. Curtius essaye, comme le géologue, de tirer des moindres indices des conséquences historiques. Malgré ce qu'il a d'hypothétique, on peut dire que cet écrit marque un pas considérable dans l'histoire des recherches de grammaire comparée. Son importance s'accroîtra encore par les controverses qu'il ne pourra manquer de provoquer. M. Curtius attribue à la déclinaison un âge relativement moderne; sur ce

[1] *Zur Chronologie der indo-germanischen Sprachforschung*, von Georg Curtius. Extrait du tome V des Mémoires de l'Académie de Saxe. Leipzig, 1867, in-4°, 77 pages.

point, il se trouve en contradiction avec beaucoup d'autres linguistes. Il y a désaccord aussi entre plusieurs idées émises par M. Curtius et la théorie que M. Benfey vient de développer dans un mémoire sur les désinences plurielles du verbe indo-germanique [1]. Enfin M. Ludwig a récemment exprimé sur l'origine et la filiation des suffixes [2] quelques vues qui se rapprochent beaucoup moins de celles de M. Curtius que des doctrines de M. Benfey et de son élève M. Léo Meyer.

Les recherches de syntaxe comparative, inaugurées il y a quelque temps par M. Schweizer-Sidler et M. Adolphe Régnier, se sont enrichies cette année d'un intéressant mémoire de M. Delbrück [3], où l'auteur cherche à montrer comment les différentes langues indo-européennes, en perdant certains cas de leurs déclinaisons, ont dû les remplacer par d'autres, de manière qu'un même cas est souvent appelé à des fonctions très-diverses. Ces substitutions d'organes grammaticaux les uns aux autres,

[1] *Ueber einige Pluralbildungen des indo-germanischen Verbum*, von Theodor Benfey. Extrait du tome III des Mémoires de la Société royale des sciences de Göttingue. Göttingue, 1867, in-4°, 48 pages.

[2] *Die Entstehung der A-declination und die Zurückführung ihrer Elemente auf das ihr zu Grunde liegende Pronomen, zugleich mit der Darstellung des Verhältnisses der A-nomina zu den derivirten Verbalformen*, von A. Ludwig. Vienne, 1867, in-8° (Extrait du tome LV des Mémoires de l'Académie de Vienne, pages 131-194).

[3] *Ablativ, Localis, Instrumentalis, im Alt-indischen, Lateinischen, Griechischen und Deutschen. Ein Beitrag zur vergleichenden Syntax der indo-germanischen Sprachen*, von B. Delbrück. Berlin, 1867, in-8°, 80 pages.

par suite de réductions ou d'atrophies de certains organes, sont une des lois les plus importantes de la philologie comparée. La syntaxe de nos idiomes classiques, qui depuis tant de siècles s'enseigne d'une façon toute machinale, ne deviendra claire et sensée que par des études historiques de ce genre.

Le cadre de notre Société, essentiellement asiatique, ne nous permet pas d'embrasser l'immense étendue de ces intéressantes recherches. Le journal de Kuhn, les *Beiträge* de Kuhn et Schleicher continuent à en être les principaux organes. En Italie, la *Rivista orientale,* dirigée par M. Angelo de Gubernatis [1], avait commencé à remplir un rôle analogue; mais au bout d'un an, elle a dû cesser de paraître. En France, nous avons vu, depuis peu de mois, se fonder deux recueils pour les études de grammaire comparée. La Société de linguistique, établie il y a trois ans, et qui reconnaît spécialement M. Bopp pour son maître et son modèle, a publié le premier fascicule de ses Mémoires [2]. L'autre recueil est dirigé par M. Chavée [3], et contient des

[1] Florence. Premier fascicule, avril 1867.

[2] *Mémoires de la Société de linguistique de Paris,* tome I[er], premier fascicule. Paris, A. Franck, 1868, gr. in-8°, 96 pages.

[3] *Revue de linguistique et de philologie comparée.* Paris, Maisonneuve, 1867, in-8°. Un volume complet. On peut y joindre *La langue latine étudiée dans l'unité indo-européenne. Histoire, grammaire, lexique,* par Amédée de Caix de Saint-Aymour. Paris, 1868, in-8°, 452 pages. A une direction d'études analogues appartient *Morphologie oder Formenlehre der griechischen Sprache, zurückgeführt auf die indogermanische Ursprache,* für Gymnasien bearbeitet von Prof. D[r] Füisting. Münster, 1867, in-8°, 60 pages.

travaux de MM. Hovelacque, de Caix de Saint-Aymour, Oppert. Ceux mêmes qui pensent que la prétention de remonter à l'unité aryaque et de dépasser les limites de l'étymologie historique est parfois exagérée dans ce recueil, ne peuvent qu'applaudir au zèle qu'y déploie une jeune et ardente école. Les personnes, au contraire, qui tiennent en de pareilles études à ce qu'on ne leur propose que des résultats indubitables, liront avec le plus grand fruit la phonétique indo-européenne de M. Frédéric Baudry [1]. Il est impossible de résumer avec plus d'ordre et de clarté les derniers résultats de la science. Les hommes instruits qui peuvent encore conserver des doutes sur la rigueur des procédés de l'école de M. Bopp, verront certainement tomber toutes leurs objections si elles veulent se livrer à une étude attentive de cet excellent écrit.

L'étude philosophique du langage a pour organe le recueil de MM. Lazarus et Steinthal [2]. Ce dernier, qui a publié récemment une nouvelle édition de son livre sur les principaux types du langage humain, vient de soumettre un idiome de l'Afrique centrale à une analyse à la fois grammaticale et psychologique, d'où il ressort plus d'un enseignement curieux. Des matériaux aussi neufs qu'abondants et variés viennent aussi d'être fournis à la science com-

[1] *Grammaire comparée des langues classiques*, par Fr. Baudry. Première partie : phonétique. Paris, 1866, in-8°, 212 pages.

[2] *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft*. Berlin, 1867.

parative des langues par l'Académie impériale de Vienne. Cette académie publie, comme on sait, les résultats du voyage autour du monde exécuté par la frégate *la Novara*, dans les années 1857-1859. L'histoire et la géographie remplissent déjà plusieurs volumes. On nous donne aujourd'hui la première partie des matériaux philologiques recueillis pendant cette expédition, mis en œuvre et coordonnés avec les recherches antérieures par M. Frédéric Müller[1], professeur de linguistique orientale à l'université de Vienne. Les langues modernes de l'Inde y occupent une large place à côté des langues de l'Afrique, de l'Australie et de la Polynésie. C'est la grammaire qui a d'abord attiré l'attention de M. Frédéric Müller. Une seconde partie, non encore publiée, sera plus spécialement consacrée aux vocabulaires.

Les écrits philosophiques dont le langage est l'objet ont toujours été reçus avec faveur en France : aussi la traduction de la seconde série des lectures de M. Max Müller [2] est-elle assurée de trouver parmi nous l'accueil qu'a rencontré la première série. Sous le titre de *Copeaux d'un atelier allemand* [3],

[1] *Reise der œsterreichischen Fregatte Novara um die Erde in den Jahren 1857-1858-1859.* Linguistischer Theil, von Dr Friedrich Müller. Publié par l'Académie des Sciences de Vienne. Imprimerie impériale, 1867.

[2] *Nouvelles leçons sur la science du langage*, par M. Max Müller, traduites par MM. Harris et Perrot. Tome I, phonétique et étymologie. Paris, Durand, 1867, in-8°, 386 pages.

[3] *Chips from a german workshop.* 2 vol. Londres, 1867, in-8°. On

le même M. Max Müller a réuni un certain nombre de morceaux, tous ingénieux, tous du plus haut intérêt, même quand l'auteur paraît faire aux goûts et aux besoins du public anglais, auquel il les a destinés, certaines concessions [1].

La mythologie comparée était la conséquence naturelle de la philologie comparée. Les mythes, outre qu'ils résident pour une grande part dans les mots et consistent dans les mots eux-mêmes, sont des mots à leur manière, je veux dire des images fixées, susceptibles de toutes sortes de déformations, selon des lois organiques. M. Bopp entra peu dans cette voie de comparaison. Ce sont ses disciples, surtout MM. Kuhn et Max Müller, qui méritent ici le nom de créateurs. On sait le résultat capital de leurs recherches : savoir, que la race indo-européenne à l'origine n'a eu qu'un système de mythes, comme elle n'a eu qu'un langage; en d'autres termes, que le système de la mythologie aryenne avait sa complète individualité avant la dispersion des membres de la famille. La vraie clef des mythologies grecque, romaine, germanique a été ainsi donnée; les poëmes homériques, Eschyle, ont été mieux compris. La mythologie comparée est certainement une science plus délicate que la philologie comparée, car son objet n'est pas aussi matériel

peut y joindre *On the stratification of language*. London, 44 pages in-8°, 1868.

[1] Nous citerons encore : *Frammenti linguistici* d'Ascoli. Estratto dai *Rendiconti del Reale Istituto Lombardo*. Milano, 1867, in-8°.

que le mot et n'a pas la même fixité; plusieurs des rapprochements qu'elle propose laissent place au doute. Un professeur de Pise, M. Comparetti, trouvant exagérées les tendances de cette science nouvelle, l'a combattue dans un petit écrit [1]. Mais ses savantes objections ne sauraient ébranler la solidité de l'ensemble créé par MM. Kuhn et Max Müller. C'est dans l'écrit de ce dernier que nous citions tout à l'heure qu'on peut se rendre compte de l'intérêt supérieur de pareilles études. L'imagination profonde de M. Max Müller, sa rare connaissance des Védas, son instinct poétique, son talent brillant, qui font de lui un des meilleurs littérateurs de notre temps, se retrouvent là tout entiers.

M. A. de Gubernatis, dans un intéressant écrit sur les sources védiques de l'épopée hindoue, montre les transformations qu'ont subies, par suite des changements survenus dans la civilisation, les croyances naturalistes du premier âge [2]. Le savant éditeur du Samavéda et du Lexique des racines grecques, M. Benfey, a publié un petit mémoire qui se rapporte au même ordre d'études [3]. Il y rapproche la déesse grecque Tritonis Athéné du héros Thraêtâna Athwjana, plusieurs fois mentionné dans les textes zends. Tout d'abord l'identité paraît frap-

[1] *Edipo e la mitologia comparata,* saggio critico, di Domenico Comparetti. Pise, 1867, in-8°, 90 pages.

[2] *Fonti vediche dell' epopea.* Firenza, 1867, 101 pages in-8°.

[3] *Tritonid Athana femininum des zendischen masculinum Thraêtâna Athwyana*, von Th. Benfey. Göttingen, 1868, in-8°, 30 pages.

pante; mais M. Benfey est le premier à nous avertir des difficultés grammaticales qui rendent le rapprochement peu concluant. Ajoutons que ceux qui cherchent pour Athéné une origine phénicienne ou égyptienne ont aussi plus d'une raison à faire valoir.

La science comparée des lois et des coutumes des peuples, envisagée comme un complément de la philologie et de la mythologie comparée, n'a pas encore été ramenée à un cadre régulier. Je ne peux cependant m'empêcher de citer ici un très-intéressant opuscule de M. Giraud-Teulon [1], composé en partie d'après un écrit de M. Bachofen, où les personnes qui aiment à réfléchir sur les antiques civilisations antérieures à l'entrée des races aryennes et sémitiques dans l'histoire, trouveront des faits curieux, rapprochés avec intelligence et jetant beaucoup de jour sur un état très-ancien des sociétés humaines. Il n'est peut-être pas impossible que les mémoires de M. Holmboe [2], de Christiania, qui renferment tant de rapprochements de toute espèce, dont plusieurs assurément ne satisferont personne, ne contiennent aussi plus d'une indication utile et certaines comparaisons ingénieuses. Bien plus solides, en tout cas, sont les recherches de M. Pott

[1] *La mère chez certains peuples de l'antiquité*, par M. A. Giraud-Teulon fils. Paris, 1867, 66 pages, in-8°.

[2] *Om Helleristninger* (2e partie); — *Om en nordisk og indisk Vægteenhed;* — *Om Eeds Ringe* (2e partie); — *Om Hesteoffer;* — *Om Civaisme in Europa;* — *Om Tallene 108 og 13;* — *Ezechiels Syner og chaldæernes Astrolab* (Christiania, 1865, 1866, brochures in-8°).

sur ce qu'on peut appeler l'arithmétique comparée[1]. L'arithmétique renfermant un élément de choix, qui est la base de la numération, cet élément peut comme le langage, la mythologie, la législation traditionnelle, être pris pour critérium en ethnographie. M. Pott a porté dans cette étude infiniment de sagacité et d'érudition; antérieurement, du reste, il avait déjà traité savamment le même sujet.

La grande source de toutes ces recherches, si importantes pour l'histoire et la philosophie, ce sont les Védas. Il est permis certainement de regretter que l'étude des Védas, qui, au moment présent, est de beaucoup la plus importante de toutes les branches des sciences orientales, ne soit pas cultivée, au moins chez nous, par un plus grand nombre de travailleurs. L'ignorance du public, la manière peu éclairée dont les gouvernements entendent souvent nos études, le peu de soin qu'ils ont de tenir compte de l'opinion des personnes compétentes, leur façon tout administrative d'envisager les choses scientifiques, et, par-dessus tout, la routine, le petit nombre des chaires consacrées aux études nouvelles, sont cause qu'à l'heure qu'il est, au bout de près de cent années d'études sur l'Inde, et trente ans après que l'importance hors ligne des Védas a été démontrée,

[1] *Die Sprachverschiedenheit in Europa an den Zahlwœrtern nachgewiesen sowie die quinäre und vigesimale Zählmethode*, 100 pages, dans le *Festgabe zur XXV. Versammlung deutscher Philologen, Orientalisten und Schulmänner in Halle*. Halle, 1867.

ces livres, d'un intérêt si capital, sont à peine publiés, que leur interprétation est sur une foule de points tout à fait obscure, que sept ou huit travailleurs seulement dans le monde civilisé essayent de les éclaircir.

On sait que M. Wilson est mort en 1860 ayant achevé l'impression du tome III[e] de sa traduction du Rig-Véda. Le quatrième volume était imprimé jusqu'à la page 144; en outre, M. Wilson laissait le manuscrit complet du reste de son grand travail. M. Cowell a achevé la publication du quatrième volume, conformément aux intentions de l'illustre défunt[1]. Les principes de M. Wilson étaient fort simples. Il croyait que les commentateurs hindous nous ont, sauf un petit nombre de cas, conservé le vrai sens du Rig; chercher au delà de Sâyana lui paraissait chimérique et superflu; si parfois il prenait sur lui de le corriger, c'était avec infiniment de réserve et de timidité. La grande autorité dont jouissait M. Wilson aurait rendu fort difficile la position de celui qui de son vivant aurait voulu donner en Angleterre une nouvelle traduction du Rig. M. Max Müller, d'ailleurs, était occupé à exécuter, aux frais de la Compagnie des Indes, sa grande et magnifique édition du texte du Rig-Véda, accompagnée du commentaire de Sâyana. Cette grande tâche achevée, M. Müller a annoncé l'intention de publier en huit

[1] *Rig-Veda Sanhita*, t. IV, contenant le 5[e] ashtaka et le commencement du 6[e]. Londres, 1866, in-8°. Une nouvelle édition du tome I a aussi paru.

volumes la traduction raisonnée d'un choix d'hymnes tirées du Rig. Le premier volume de ce grand travail paraîtra avant la fin de cette année. M. Müller en a publié dernièrement un spécimen qui donne la plus haute idée de l'œuvre elle-même[1]. Ce sera là enfin une traduction critique, je veux dire une traduction où l'on ne mettra que ce que l'on comprend, où ce qui est certain sera donné comme certain, ce qui est douteux comme douteux. Songer pour le moment à une traduction complète du Rig-Véda est, selon M. Müller, chose absolument impossible, une foule de passages ne pouvant être compris que quand des générations de philologues, au courant des méthodes modernes, se seront usées à les éclaircir. Une telle assertion a causé en Angleterre et causera peut-être en France un certain étonnement. N'avons-nous pas, dira-t-on, le *Nirakta*, le commentaire de Sâyana, qui ne supposent et n'admettent rien d'obscur, rien du moins qui de façon ou d'autre ne s'interprète? N'avons-nous pas en français et en anglais des traductions du Rig-Véda, faites d'après Sâyana, par des indianistes renommés? Comment déclarer à refaire un travail exécuté par l'un des fondateurs des études indiennes, M. Wilson? Une vive controverse s'est engagée sur tous ces points. M. Max Müller[2],

[1] *The sixth hymn of the first book of the Rig-Veda*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, mars 1868.

[2] *The Hymns of the Gaupâyanas and the Legend of King Asamâti*, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, nouvelle série, vol. II, partie 2 (déc. 1866). Voir aussi *Chips from a german workshop*, t. I.

M. Muir[1], M. Roth[2], M. Kuhn[3], M. Whitney[4], ont victorieusement soutenu contre M. Cowell[5] et M. Goldstücker[6] que la philologie moderne a le droit et le devoir de soumettre à un rigoureux examen toutes les explications traditionnelles de l'Orient. De telles explications ne doivent jamais être dédaignées, mais évidemment elles ne doivent jamais être suivies d'une manière aveugle. Où en serait l'interprétation des monuments de la littérature hébraïque, si l'on avait tenu Raschi ou Nicolas de Lire pour des interprètes irréformables? La plus grande marque du progrès dans ces études est justement de trouver des obscurités dans des passages où les vieux commentateurs, étrangers à la méthode philologique, ne voyaient rien que de clair. Plusieurs versets des Psaumes et du livre de Job, qui n'arrêtaient pas un moment les scolastiques du moyen

[1] Muir, *Contributions to a knowledge of the vedic theogony and mythology*, dans le *Journal of the R. A. S.* nouv. série, vol. II, part. 1 (1866); — *Miscellaneous hymns from the Rig and Atharva Vedas* (ib.); — *On the interpretation of the Veda* (même journal, vol. II, part. 2, art. 9).

[2] Roth, dans le *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1867, p. 1 et suiv.

[3] Kuhn, dans les *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung*, 5e vol. (1867), 2e fascicule.

[4] *The translation of the Veda*, dans le *North American Review*, avril 1868, et *Proceedings of the Amer. Orient. Soc.* 16 et 17 oct. 1867.

[5] Préface du volume précité.

[6] *On the Veda of the Hindus and the Veda of the german school* (lu à la Société asiatique de Londres, janvier 1867). On a peine à croire qu'il n'y ait pas eu sur la pensée de ce dernier indianiste quelque malentendu. Nous croyons savoir qu'il se plaint d'avoir été inexactement compris et qu'il se dispose à répondre.

âge, sont déclarés maintenant des énigmes, qu'on ne résoudra peut-être jamais. Il est bien temps que certains savants anglais renoncent à cette dédaigneuse appellation de « philologues du continent, » devenue pour eux synonyme d'esprits aventureux, de faiseurs d'hypothèses, de gens qui ne s'en tiennent pas aux textes et ne veulent pas suivre la tradition; qu'ils cessent d'envisager l'Angleterre comme une espèce d'île bénie, providentiellement préservée de l'erreur, et qui ne doit pas être souillée par les attentats de la critique germanique; qu'ils se persuadent enfin que, si le détroit qui les sépare du reste du monde leur a créé une situation politique sans égale, il ne leur a conféré aucun privilége en philologie. La mémoire de M. Wilson n'a rien à voir en tout ceci. Les services rendus par ce grand indianiste sont reconnus de tout le monde. Sa traduction du Rig-Véda elle-même reste un livre de pleine valeur. Si l'auteur l'eût intitulée : « Traduction du Rig, selon Sâyana, » il serait irréprochable. Loin de regretter que le travail ait été fait une première fois de cette manière, il faut s'en réjouir. La traduction de Wilson ne deviendrait préjudiciable aux études sanscrites que si elle servait de prétexte pour empêcher de faire autrement.

Le grand recueil institué à Calcutta sous le titre de *Bibliotheca indica* et où de savants pandits publient les ouvrages de leur littérature originale, a donné en 1866 les fascicules 20 et 21 de la Sanhita du Yadjour-Véda noir, avec le commentaire de Mâ-

dhava Âtchârya [1]. La même année, la même *Bibliotheca indica* a publié les deux premiers fascicules du Grihya Sûtra d'Âçvalâyana, avec le commentaire de Gârgya Nârâyana [2]. M. Stenzler avait déjà publié le texte et la traduction allemande de ce Grihya Sûtra [3]. M. Weber a publié sur le rituel védique des sacrifices une étude des plus approfondies [4]. Le même savant et M. Kielhorn ont étudié, en en donnant le texte et en le commentant, un traité important sur l'accent védique [5]. Enfin, M. Siegfried Goldschmidt a consacré au Sama-Véda des heures d'austère et patient travail [6].

Certainement, ce qu'on appelle au sens propre la littérature sanscrite a un peu perdu de l'importance qu'on y attacha d'abord, depuis qu'on a mieux vû les différents plans du vaste ensemble littéraire découvert entre les mains des brahmanes par les savants anglais de Calcutta. Les Védas et la littérature qui s'y rapporte ne sont pas des livres d'un intérêt purement hindou; ils appartiennent à l'histoire de la race indo-européenne tout entière. La littérature sanscrite, au contraire, n'est à beaucoup d'égards que la littérature propre de l'Inde, de la même manière que la littérature persane est la litté-

[1] Publiés par Râma Nârâyana Vidyâratna.

[2] Publiés par le même.

[3] Dans les *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, publiées par la Société Asiatique allemande, t. III et IV (1864-1865).

[4] Dans les *Indische Studien*, X^e^ vol. 3e fascic. (1868).

[5] *Ibidem*, p. 397 et suiv.

[6] Dans le *Monatsbericht* de l'Académie de Berlin, avril 1868.

rature propre de la Perse. L'enthousiasme de William Jones ou de Frédéric Schlegel pour le Râmâyana et le code de Manou, considérés comme des restes de la plus haute antiquité, ne serait plus permis de nos jours. Mais tous ces écrits ont tant d'importance pour expliquer les Védas, la langue sanscrite est un monument si capital d'histoire et de philologie, l'histoire propre de l'Inde a d'ailleurs un si haut intérêt philosophique, que toute publication sanscrite conserve encore dans l'état actuel de la philologie une valeur de premier ordre. L'ardeur de l'Allemagne pour ces belles études, quoique un peu ralentie, produit encore de beaux fruits. M. Lassen publie une nouvelle édition considérablement augmentée du premier volume de la grande encyclopédie historique qu'il a intitulée *Indische Alterthumskunde*[1]. L'immense dictionnaire sanscrit que dressent à Saint-Pétersbourg MM. Bœhtlingk et Roth se continue; le cinquième volume, atteignant la fin de la lettre *m*, est achevé[2]. MM. Max Müller et Benfey n'ont pas cru dérober quelque chose à leurs savants travaux en composant, l'un une grammaire, l'autre un dictionnaire, destinés à faciliter l'accès de ces savantes études[3].

[1] Mentionnons aussi une nouvelle édition de son *Anthologia sanscritica*, publiée par Gildemeister (1868).

[2] *Sanskrit-Wœrterbuch*, herausgegeben von der kaiserlichen Academie der Wissenschaften. Saint-Pétersbourg, in-4°.

[3] *A sanskrit Grammar for beginners in devanâgari and roman letters*, par M. Max Müller, xxiv-308 p. — *A sanscrit-english Dictionary with references to the best editions of sanskrit authors and etymologies and comparisons of cognate words chiefly in greek, latin, gothic and anglo-saxon*, par M. Benfey (Londres, 1866, in-8°). Ces deux ouvrages

M. Müller a profité de cette occasion pour procéder à un nouvel arrangement des matériaux de Pânini et les adapter au système grammatical courant en Europe. La nouvelle édition du glossaire de M. Bopp est achevée depuis un an à peu près[1].

Il se publie à Londres une édition complète des œuvres de M. Wilson. Le Vishnou-Pourâna a reparu par les soins de M. Fitz-Edward Hall[2]; les *Essais* du même savant ont été redonnés par M. Rost[3]. M. Muir publie également une nouvelle édition de ses textes sanscrits originaux sur l'histoire de l'Inde; le premier volume, contenant les données mythiques et légendaires sur l'origine des castes et leur existence dans l'âge védique, a paru avec des additions qui en font presque un ouvrage nouveau[4]. M. Muir prépare un remaniement analogue pour les tomes II et III. Un élégant petit volume, publié dans la nouvelle collection Jannet, offrira aux per-

font partie de la collection des Manuels pour l'étude du sanscrit, publiée par M. Max Müller. De la même collection fait partie l'Hitopadéça, sanscrit seul et sanscrit avec traduction anglaise interlinéaire, 1864 et 1865.

[1] Berlin, petit in-4°, 1867.

[2] Les tomes I, II, III ont paru (1864, 1865, 1866); les tomes IV et V sont sous presse.

[3] *Essays and lectures*, etc. 2 vol. (1861, 1862); *Essays analytical*, etc. 3 vol. (1864, 1865).

[4] *Original sanskrit Texts on the origin and history of the people of India, their religion and institutions*, collected, translated and illustrated by J. Muir. Vol. first. *Mythical and legendary accounts of the origin of caste, with an enquiry into its existence in the vedic age.* 2nd édition, rewritten and greatly enlarged. London, 1868. La première édition était de 1858.

sonnes qui désirent connaître un des chefs-d'œuvre de la littérature hindoue une nouvelle traduction, avec notes, du drame le plus célèbre de Kâlidâsa, traduction due à notre confrère M. Édouard Foucaux[1].

L'infatigable M. Albert Weber, qui travaille à lui seul autant qu'une école entière, a repris dans ces derniers temps ses travaux sur l'astronomie indienne[2]. M. Whitney et M. Burgess sont revenus de leur côté sur le même sujet[3]. M. Weber a encore publié un travail important sur les castes[4]; enfin, il a continué ses études sur la langue et la littérature des Djainas[5]. Cette langue des Djainas, ou *mâgadhî*, a beaucoup d'importance. C'est une espèce de pâli, dont les textes remontent à peu près au premier siècle de notre ère. Les rapports de tout ce développement pendjabien avec le bouddhisme ont été savamment relevés par M. Weber. On est toujours sûr de trouver ce savant à l'endroit de la mine où se font les recherches les plus

[1] *La reconnaissance de Sakountala*, trad. par P. E. Foucaux. Paris, 1867, in-16, xxiv-188 pages.

[2] *Indische Studien*, X, 2e fascic.

[3] *Journal of the American Asiatic Society*, 8e volume (1866), p. 1 et suiv. 382 et suiv.

[4] *Indische Studien*, X, 1er fascic.

[5] *Ueber ein Fragment der Bhagavatî. Ein Beitrag zur Kenntniss der heiligen Sprache und Literatur der Jaina.* 1re partie : *Einleitung und erster Abschnitt : von der Sprache der Bhagavatî.* (Berlin, 1866). — 2e partie : *2er Abschnitt : Inhalt der vorliegenden Bücher der Bhagavatî, und 3er Abschnitt : die Legende von Khamduka* (Berlin, 1867). Extrait des Mémoires de l'Académie de Berlin.

ardues, les plus neuves, celles qui demandent le plus d'abnégation et de dévouement.

Conformément au plan qu'il avait annoncé, M. Gorresio a commencé la publication de l'Uttarakanda[1], complément de sa magnifique édition du Râmâyana. L'Uttarakanda ne fait pas partie du grand poëme de Valmiki; mais il y est joint d'ordinaire comme une suite. Le volume publié par M. Gorresio ne contient que le texte sanscrit; la traduction formera un autre volume. La traduction du Mahâbhârata[2] par M. Fauche a atteint son huitième volume. Les personnes les plus disposées à reconnaître les services de ce laborieux traducteur regrettent que ses travaux soient faits avec trop de hâte et trop peu de scrupule grammatical, que l'auteur ne se soit pas plus soucié d'entrer dans l'esprit de la philologie et de la critique contemporaines. Il est incontestable, d'un autre côté, qu'une traduction médiocre d'un ouvrage comme le Mahâbhârata sera encore un livre utile; elle servira à se retrouver dans cet ouvrage colossal et à donner une idée de l'ensemble, que bien peu de personnes connaîtront s'il faut pour cela lire tout l'original. C'est une utilité du même genre qu'on peut trouver à l'histoire de l'Inde de M. Talboys

[1] *Uttarakanda*, testo con note secondo i codici della recensione Gaudana. Paris, Imprimerie impériale, 1867.

[2] *Le Mahâ Bhârata*, traduit par Hippolyte Fauche, t. VIII, 1868. Voir *Journ. asiat.* février-mars 1867, article de M. Hauvette-Besnault.

Wheeler[1]; l'auteur ayant trouvé une traduction abrégée du Mahâbhârata, qu'il croit être de Wilson, l'a insérée presque tout entière dans son ouvrage. La critique du Mahâbhârata s'élabore lentement. Dans un travail récent, M. Goldstücker[2] a montré qu'il s'y trouve des portions assez considérables antérieures au code de Manou.

La philosophie hindoue n'a pas été négligée. Un compendium de la philosophie Mîmâmsâ par Mâdhavâtchârya a été publié sous la direction de M. Goldstücker[3]. La *Bibliotheca Indica* a donné les fascicules III, IV et V du Mîmâmsâ Darçana avec le commentaire de Çavara Svâmin[4]. M. Roër a donné dans le journal de la société asiatique allemande[5] une traduction des principes de la philosophie Vaiçeshika de Kanâda. Un petit catéchisme moral, commun aux brahmanes et aux bouddhistes, qui paraît jouir de beaucoup de popularité dans l'Inde et au Tibet, a été publié en sanscrit et en tibétain et traduit en français par M. Foucaux[6], qui, dans

[1] *The History of India from the earliest ages.* Vol. I. The vedic period and the Mahâ Bhârata. Londres, 1867, LXX-576 pages.

[2] *On the Mahâbhârata,* extrait de la *Revue de Westminster,* avril 1868.

[3] *Auctores sanscriti, edited for the sanskrit text Society, under the supervision of Th. Goldstücker.* Vol. I, containing the *Jaiminîya-Nyâya-Mâlâ-Vistara.* Part. I-V, à partir de 1865.

[4] Publiés par le pandit Maheçatchandra Nyâyaratna. 1866-67.

[5] Année 1867, p. 309 et suiv.

[6] *La guirlande précieuse des demandes et des réponses,* publiée par Ph. Éd. Foucaux, in-8°, Paris, 1867. Voir *Journal asiatique,* nov.-déc. 1867, février-mars 1868.

une introduction, croit devoir prouver que l'auteur ne saurait être, comme on l'a prétendu, le célèbre philosophe Çankara Âtchârya. M. Albert Weber a repris ce texte et l'a soumis à une critique approfondie[1]. M. Brockhaus a achevé l'édition, depuis longtemps commencée, du recueil de contes de Somadéva, intitulé *Kathâ Sarit Sâgara*[2].

Le Digeste des lois hindoues, publié par MM. Raymond West et Georges Bühler[3], est un utile complément au grand recueil déjà publié par Colebrooke; ce n'est pas seulement un livre de pratique destiné aux magistrats anglais qui rendent la justice aux indigènes de l'Hindoustan, c'est un livre nécessaire pour celui qui voudra faire l'histoire des nombreux codes de l'Inde brahmanique. L'essai de M. Sicé sur la constitution de la propriété du sol et de l'impôt foncier dans l'Inde[4] devra aussi être consulté par ceux qui voudront se former une idée juste de la communauté indienne. L'histoire si obscure des anciens royaumes de l'Inde reçoit quelque

[1] *Monatsbericht* de l'Acad. de Berlin, février 1868, p. 92 et suiv.

[2] Dans les *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes,* de la Soc. As. allemande, t. IV, n° 5 (1866).

[3] *A Digest of hindu law, from the replies of the Shastris in the several courts of the Bombay presidency, with an introduction, notes and an appendix,* edited by Raymond West, B. A. of H. M. Bombay civil service, acting judge of Canara, and Johann Georg Bühler, Ph. D^r, professor of oriental languages in the Elphinstone college, Bombay. Book I. *Inheritance.* Gr. in-8°, Bombay, 1867, LXX-362 pages.

[4] *Essai sur la constitution de la propriété du sol, de l'impôt foncier et des divers modes de perception de cet impôt dans l'Inde,* par M. E. Sicé. In-8°, Pondichéry, 1861, 175 pages.

lumière de l'opuscule de M. Westergaard[1] sur les anciens pays de Malava et de Kanyakubja.

Si quelque chose pouvait prouver la remarquable activité littéraire qui s'est développée dans l'Inde sous la domination anglaise, ce serait le catalogue publié à Bombay, par ordre du gouvernement, des ouvrages indigènes imprimés à Bombay jusqu'à la fin de l'année 1864[2]. Il y a là une foule d'indications pour ceux qui s'occupent des dialectes et des littératures modernes de l'Inde. Un opuscule de M. Jones Beames[3] fournira aux mêmes personnes un manuel très-commode. Mais je m'arrête dans cette voie; car nous connaissons tous ces intéressants discours que M. Garcin de Tassy[4] a coutume de prononcer chaque année à l'ouverture de son cours, et où il met si bien ses auditeurs au courant du mouvement littéraire de l'Inde et en particulier des curieuses luttes qui se sont élevées depuis quelques années entre la branche hindoue et la branche musulmane de l'hindoustani, l'hindi et l'urdu.

Les *Proceedings* de la Société asiatique du Bengale pour l'année 1837 montrent l'activité de cette

[1] *Bidrag til de indiske Lande Malavas og Kanyakubjas Historie.* Copenhague, 1868.

[2] *Catalogue of native productions in the Bombay presidency, up to 31 déc. 1864,* prepared under orders of government by Sir A. Grant, baronet, director of public Instruction. Bombay, 1867, in-8°.

[3] *Outlines of indian philology,* par John Beames. Calcutta, 1867.

[4] Voir en particulier les discours prononcés le 3 décembre 1866 et le 2 décembre 1867. M. Garcin de Tassy vient de donner une nouvelle édition de son ouvrage intitulé : *Les auteurs hindoustanis et leurs ouvrages, d'après les biographies originales.* Paris, 1868.

société. Ses Mémoires continuent d'offrir le plus grand intérêt. Nous y remarquons une histoire et une topographie de la ville de Dehli, un mémoire sur les pèlerinages au pays de Cachemyr et de nombreuses inscriptions[1]. Deux recueils périodiques, *The Pandit* (depuis juin 1866), en sanscrit et en anglais, et *The Hindu Commentator*, où *Pratna Kamra Nandinî* (depuis septembre 1867), en sanscrit, contiennent également des articles que les indianistes liront avec fruit.

L'archéologie de l'Inde commence à être sérieusement étudiée, surtout par les soins de M. Fergusson. Nous avons tous pu voir à l'Exposition universelle l'admirable collection de photographies rassemblées par ce savant architecte. Diverses communications de M. Lejean, relatives aux antiquités de la Cophène, promettent aussi des résultats fort intéressants[2]. Rien de tout cela ne remonte au delà du IIIe siècle avant J. C.; mais l'étude de ces monuments singuliers fournira certainement à l'histoire de l'art les plus curieuses observations[3]. L'épi-

[1] *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, 1866, n° 4.

[2] Dans les *Comptes rendus de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, séance du 29 mars 1867.

[3] *Architecture of Ahmedabad, the capital of Goozerat*, photographed by colonel Biggs. With an historical and descriptive sketch, by Theodore C. Hope, and architectural notes by James Fergusson. — *Architecture at Beejapoor, an ancient mahometan capital in the Bombay presidency*, photographed from drawings by Capt. P. D. Hart, A. Cumming, and native draftsmen; and on the spot by Col. Biggs, and the late major Loch, with an historical and descriptive Memoir by Capt. Meadows Taylor, and architectural notes by James Fer-

graphie a également profité du zèle qui s'est allumé pour les antiquités dans la province de Bombay, sous le patronage d'indigènes éclairés et généreux[1]. Le savant numismate et paléographe M. Edward Thomas a publié un mémoire sur la numismatique du Bengale[2], et un autre mémoire sur l'origine de l'alphabet arien, auquel on est surpris de voir qu'il attribue une origine dravidienne[3].

Un travail d'un ancien missionnaire danois, B. Ziegenbalg[4], sur la religion indigène du Malabar, pourra offrir des renseignements en vue de l'histoire des cultes dravidiens. Ziegenbalg possédait une connaissance approfondie du tamoul. Un volume char-

gusson. — *Architecture in Dharwar and Mysore.* Photographed by the late Dr Pigou, A. C. B. Neill and Col. Biggs. With an historical and descriptive Memoir by cap. Meadows Taylor, and architectural notes by James Fergusson. Tous ces recueils ont été publiés pour le comité des antiquités architecturales de l'Inde occidentale, sous le patronage de Premchund Raichund et de Kursondas Madhowdas. Londres, 1866, gr. in-fol. Voir aussi *The rock-cut temples of Ajanta, with an account of a trip to Aurangabad and Elora,* by J. Burgess (Bombay, 1868), et surtout le n° 2 de 1867 du *Journal of the Asiatic Society of Bengal.*

[1] *Inscriptions in Dharwar and Mysore.* Photographed by the late Dr Pigou and Col. Biggs. Edited by T. C. Hope. Publiées par le même comité. Londres, 1866, grand in-fol. On trouvera aussi des renseignements curieux dans *Miscellaneous Paper chiefly on scientific subjects,* de T. Seymour Burt, vol. III, part. 3 (Londres, 1868), in-12, 486 pages, 26 planches.

[2] Dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal,* 1867, n° 1.

[3] Dans les *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal,* février 1867.

[4] *Genealogie der malabarischen Gœtter, aus eigenen Schriften und Briefen der Heiden,* zusammengetragen und verfasst von B. Ziegenbalg. Publié par Wilhelm Germann (Madras et Erlangen, 1867).

mant de contes populaires du Décan a paru à Londres et donnera lieu aux rapprochements les plus intéressants de littérature comparée[1].

Une rare bonne fortune pour les études bouddhiques a été l'acquisition par la Bibliothèque impériale de la belle collection formée par M. Grimblot, à Ceylan et à Maulmein. Cette littérature bouddhique du sud est maintenant regardée comme nous rapprochant bien plus des origines du bouddhisme que les soutras népalais du nord. La précieuse série de grammaires pâlies rapportées par M. Grimblot sera d'ailleurs d'un très-grand secours pour la philologie. A l'instigation de M. Bigandet, évêque de Rangoun, le roi de Birmanie a envoyé à l'Empereur un riche fonds pâli, contenant le *Tripitaka* complet en trente beaux volumes écrits sur olles. L'Empereur a fait déposer ce précieux cadeau à la Bibliothèque impériale.

Je ne connais que par le titre l'étude que M. Frédéric Müller a publiée sur la langue pâlie[2]. M. Bigandet[3] a donné une deuxième édition fort augmentée de sa Vie de Bouddha, qui contient de nouveaux et précieux documents originaux. Le mémoire de

[1] *Old Deccan days, or Hindoo fairy legends current in southern India,* collected from oral tradition by Miss Frère, with an introduction and notes by Sir Bartle Frère. The illustrations by C. Frère. In-12, XL-31 pages. Londres, 1868.

[2] *Beitræge zur Kenntniss der Pâli-Sprache.* Gr. in-8°, 34 pages. Vienne, 1868.

[3] *The Life or Legend of Gaudama.* Rangoon, american mission press, in-8, 1866, XI-538 pages.

M. Westergaard[1] sur la chronologie de la vie de Bouddha, quoique déjà un peu ancien, mérite d'être signalé à cause de son importance. M. Westergaard place l'année où Bouddha atteignit le nirvâna à une date plus récente qu'on ne le faisait. Il croit pouvoir la fixer à 368-370 avant J. C., en avouant toutefois que l'argumentation au moyen de laquelle il arrive à cette date précise repose en partie sur de simples conjectures.

Tout ouvrage de M. Spence Hardy sur le bouddhisme mérite l'attention, puisque M. Spence Hardy a été durant des années en rapports suivis avec les bouddhistes. Son dernier écrit [2] ne rentre qu'à demi dans le plan de nos études, puisque c'est une réfutation du bouddhisme. Le but principal de l'auteur est de montrer que les théories cosmologiques et historiques de cette religion sont démenties par l'expérience et la science; ce dont assurément personne ici ne doute. La plupart des matières traitées dans ce livre l'ont déjà été d'ailleurs par M. Hardy lui-même dans ses livres antérieurs. Cependant, outre certains détails nouveaux, le dernier ouvrage présente un caractère particulier, c'est le recours direct aux sources palies. Contredisant l'opinion autrefois reçue, M. Hardy pense que le bouddhisme date d'une époque intermédiaire entre

[1] *Ueber Buddha's Todesjahr*, trad. du danois par Stenzler. Breslau, 1862.

[2] *The legends and theories of the Buddhists, compared with history and science*, by Spence Hardy. Londres, LVI et 244 p. 1866, in-8°.

l'âge védique et l'âge brahmanique, qu'il naquit en un temps où le brahmanisme n'était encore qu'en formation, qu'il est par conséquent antérieur aux grandes écoles philosophiques de l'Inde. La critique à laquelle M. Spence Hardy soumet les écritures bouddhiques mérite aussi d'être remarquée. Chez nous, M. Feer[1] continue avec zèle l'étude de la littérature bouddhique du nord dans ses originaux sanscrits et dans les traductions qui en ont été faites au centre de l'Asie.

Un ouvrage qui sera précieux pour la connaissance du bouddhisme, quand il sera terminé, c'est le voyage de M. Bastian[2]. Un volume entier, le cinquième et dernier de l'ouvrage, sera uniquement consacré à l'étude de cette religion. Mais déjà, dans les trois volumes publiés, le bouddhisme, au moins celui de l'Indo-Chine, tient beaucoup de place. M. Bastian donne les détails les plus curieux sur les couvents, sur la vie des moines, sur leur manière de concevoir la religion. Il décrit le mouvement d'idées qui règne chez les bouddhistes éclairés, mouvement à la tête duquel se place le roi de Siam

[1] *Le Sûtra en quarante-deux articles.* Textes chinois, tibétain et mongol, autographiés d'après l'exemplaire polyglotte rapporté par l'abbé Huc. In-8°, IV-40 p. — *Textes tirés du Kandjour* (six livraisons, 1864-1866). — Textes sanskrit, tibétain et mongol du Pradjnâpâramita hridaya Sûtra, Paris, 1866. — La légende du roi Asoka, en tibétain. — *Des Vyâkaranas et de leur place dans la littérature des bouddhistes* (Extr. de la *Revue orientale*, juin 1867, in-8°, 19 pages). Voir aussi *Journal as.* avril-mai 1867.

[2] *Die Vœlker des œstlichen Asiens.* 3 vol. 1866, 1867; Leipzig et Iena. Voir ci-après, p. 160.

lui-même, ainsi que l'un de ses ministres, et qui, s'il continuait, aboutirait à une réforme, peut-être à un schisme, dans le bouddhisme siamois. Je vois aussi que M. Bastian a présenté à la Société asiatique américaine une traduction de l'ouvrage siamois intitulé : *Brè-Temiya-Jatak*, traduit du pali, l'un des dix principaux djatakas ou Vies de Bouddha en ses existences antérieures[1].

M. Spiegel reste toujours à la tête des savants qui s'occupent des anciens écrits iraniens. Cette année, il a publié une grammaire de l'ancien bactrien (c'est le nom scientifique du zend), suivie d'un appendice sur le dialecte des *gâthâs* du Yaçna[2], et une lecture sur la vie de Zoroastre[3], où il essaye de prouver que le personnage réel qui porta ce nom vécut à une époque fort ancienne, qu'il vint des pays du Tigre et de l'Euphrate en Bactriane et qu'il conçut sa réforme sous une influence sémitique. M. Kossowicz[4] a donné une nouvelle édition et une version soignée des Gâthâs du Yaçna. M. Paul de Lagarde a réimprimé une série de ses opuscules philologiques, où l'Iran tient une grande place[5]. Les gloses iraniennes dispersées dans les auteurs anciens, l'in-

[1] *Proceedings* de ladite Société, 16 et 17 octobre 1867.

[2] *Grammatik der altbaktrischen Sprache, nebst einem Anhange über den Gâthâdialect.* Leipzig, 1867.

[3] *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich, 5 janvier 1867.

[4] *Gâta Ahunavaiti saratustrica septem* latine vertit et explicavit Dr Cajetanus Kossowicz. Saint-Pétersbourg, 1867.

[5] *Gesammelte Abhandlungen*, von P. de Lagarde, 1866.

fluence extérieure des langues iraniennes, l'extension des peuples iraniens dans l'antiquité y sont minutieusement étudiées. Il a en outre publié des éléments pour la lexicographie de l'ancien bactrien[1], tirés surtout de la comparaison du zend avec l'arménien. Comme supplément de son dictionnaire persan, M. Vullers vient de publier un glossaire des mots persans dont l'étymologie doit être cherchée en sanscrit, en perse ancien, en pehlvi, en parsi. Il insiste principalement sur ce point que, l'alphabet arabe étant mal approprié au persan, il faudrait établir avant tout une correspondance parfaite entre les sons représentés par les caractères arabes et les sons tels qu'ils étaient prononcés avant la conquête musulmane[2].

Les Parsis de Bombay continuent de montrer pour le progrès des études philologiques relatives à leurs anciens livres sacrés l'empressement le plus louable. Nous avons reçu les cinq premiers numéros d'un recueil en guzarati, intitulé : « Études zoroastriennes, » dont l'auteur est Khursedji Rustamdji Kama[3]; il s'y trouve en particulier un travail intéressant sur l'inscription de Nakschi-Rustem. Un ancien dictionnaire zend-pehlvi, déjà publié par

[1] *Beiträge zur baktrischen Lexicographie.* In-8°, 80 p. Leipzig, 1868.

[2] *Verborum linguæ persicæ radices dialectis antiquioribus persicis et lingua sanskrita et aliis linguis maxime cognatis erutæ atque illustratæ.* Supplementum lexici sui persico-latini scripsit J. A. Vullers. Bonn, 1867, 136 pages.

[3] *Zartoçtî Abhjâsa.* Bombay, 1866-67, in-8°.

Anquetil-Duperron, mais dont il était à peu près impossible de faire usage, a été publié de nouveau par le destour Hoshengdji Jamaspdji, et revu par M. Haug[1]. Les éditeurs l'ont accompagné d'une transcription en lettres européennes et d'une traduction anglaise.

Un livre important et depuis bien longtemps attendu vient de paraître par les soins de M. Mohl[2]. C'est le texte du grand ouvrage de M. Lajard sur le culte de Mithra, dont les planches sont depuis longtemps entre les mains du public savant. La question qui donna naissance à ce vaste travail fut posée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1823. Il y a sans doute de graves inconvénients à ce que, dans l'état actuel des études, de pareilles recherches soient publiées si longtemps après avoir été conçues. A l'époque où M. Lajard se forma ses idées sur l'histoire des religions orientales, les vrais principes de la critique en cette matière étaient peu compris. La philologie comparée venait de naître; la mythologie comparée n'existait pas. De là, bien des idées qui paraîtront aujourd'hui surannées; mais la parfaite conscience de M. Lajard, la manière exacte dont il reproduit les textes, les ins-

[1] *An old zand-pahlavi Glossary,* edited in the original characters by Destur Hoshengji Jamaspji, high priest of the Parsis in Malwa, India, revised with notes and introduction by M. Haug. Bombay, 1867, in-8, LVI-132 pages.

[2] *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra en Orient et en Occident,* par F. Lajard. Paris, Imprimerie impériale, VIII-692 pages in-4°.

criptions, les monuments figurés, font de son livre un répertoire indispensable pour l'étude des religions de l'Asie. L'ouvrage est loin d'être complet; M. Lajard n'avait pu remplir qu'une petite partie du plan qu'il s'était tracé; l'histoire du culte mithriaque en Occident n'est pas touchée. Les chapitres relatifs aux grades d'initiation sont les plus intéressants et les plus neufs.

Les numismatiques arsacide et sassanide, si importantes pour l'histoire et la paléographie, continuent à occuper les paléographes et les numismates les plus exercés, MM. Mordtmann, Blau, Dorn, Lévy de Breslau, Edward Thomas, de Longpérier[1]. M. Edward Thomas[2] a étudié en particulier les sceaux sassanides et d'antiques monnaies de satrapes d'Arménie. Les coupes sassanides, dont plusieurs se trouvent dans nos musées, ont fourni à M. de Longpérier la matière d'observations intéressantes et de très-curieux rapprochements avec divers passages des polygraphes musulmans[3].

Dans quelle mesure le parsisme a-t-il influé sur le judaïsme, en particulier vers l'époque de notre ère? C'est là un problème fort difficile, que M. Kohut[4] a entrepris d'examiner à nouveau. Par la com-

[1] Voir surtout *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1867, p. 161 et suiv. 421 et suiv.

[2] *Sassanian gems and early armenian coins*, Londres, 1866, broch. in-8°, 8 pages.

[3] Dans les *Mém. de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XXVI, 1re partie, 1867.

[4] *Ueber die jüdische Angelologie und Dæmonologie in ihrer Ab-*

paraison entre un grand nombre de passages du Talmud et de l'Avesta, il montre que sur des points importants, sur les anges et les démons, sur la vie future, sur la rédemption, sur la résurrection et la fin du monde, c'est-à-dire en général sur ce qu'on appelle en style théologique l'angélologie et l'eschatologie, le judaïsme de l'époque moyenne et le parsisme offrent une telle identité qu'il faut nécessairement supposer que l'un a fait des emprunts à l'autre. De quel côté est la priorité? Dans beaucoup de cas, surtout en ce qui concerne les anges, le doute n'est pas possible. Dans d'autres, M. Kohut se prononce avec réserve; cependant, même dans ces cas, il incline vers l'opinion qui accorde au parsisme la priorité.

Le beau mémoire de M. de Khanikof[1] sur l'ethnographie de la Perse montre bien l'extension primitive de la race iranienne et le rôle de cette race dans l'histoire de l'Asie. M. de Khanikof joint la connaissance des textes à l'observation physiologique des races et à l'étude de leurs idiomes. Ces trois sources d'informations, qu'il est rare de voir possédées par le même savant, donnent à son tra-

hängigkeit vom Parsismus (n° 3 du tome IV des *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*). Leipzig, 1866, in-8°, 106 pages. — *Was hat die talmudische Eschatologie aus dem Parsismus aufgenommen?* dans le *Zeitschrift der deutschen morgenländ. Gesell.* 1867, p. 552 et suiv. — Voir aussi Schorr, *Hahalouz*, t. IX, p. 1 et suiv. Francfort, 1866.

[1] *Mémoire sur l'ethnographie de la Perse.* Paris, 1866, in-4°, 142 pages et 3 planches. (Extrait du recueil de Voyages et de Mémoires publiés par la Société de géographie.)

vail une grande solidité. La question des rapports des Iraniens avec les Sémites, dans la région du Tigre, est fort bien traitée; l'unité de famille entre les Afghans, les Béloutches, les Baktyaris, les Kurdes, les Arméniens, les Ossètes, etc. n'a jamais été mieux montrée.

S'il fallait un exemple pour prouver combien l'esprit persan est resté fidèle à lui-même et à son origine aryenne, on le trouverait dans ces quatrains de Kheyyâm que vient de publier M. Nicolas, consul de France à Recht [1]. Ce Kheyyâm est l'algébriste célèbre dont le regrettable M. Wœpcke a exposé les théories dans ce journal même. Mathématicien, poëte, mystique en apparence, débauché en réalité, hypocrite consommé, mêlant le blasphème à l'hymne mystique, le rire à l'incrédulité, Kheyyâm est peut-être l'homme le plus curieux à étudier pour comprendre ce qu'a pu devenir le libre génie de la Perse sous l'étreinte du dogmatisme musulman. La traduction des quatrains a obtenu un grand succès en dehors du monde des orientalistes. Des critiques exercés ont tout de suite senti sous cette enveloppe singulière un frère de Gœthe ou de Henri Heine. Certainement, ni Moténabbi, ni même aucun de ces admirables poëtes arabes anté-islamiques, traduits avec le plus grand talent, ne répondraient si bien à notre esprit et à notre goût. Il faut remercier M. Nicolas de sa traduction, que l'Impri-

[1] *Les quatrains de Khèyam,* trad. du persan. Paris, Imp. imp. 1867.

merie impériale a magnifiquement publiée. On eût pu désirer plus de critique dans la préface; le texte est la reproduction d'une édition autographiée, je crois, à Téhéran. Qu'un pareil livre puisse circuler librement dans un pays musulman, c'est là pour nous un sujet de surprise; car, sûrement, aucune littérature européenne ne peut citer un ouvrage où, non-seulement la religion positive, mais toute croyance morale soit niée avec une ironie si fine et si amère. Le manteau hypocrite des explications mystiques couvre toutes ces hardiesses. Il paraît qu'on possède du même Kheyyâm un dictionnaire des termes du soufisme, où d'un bout à l'autre la même équivoque entre l'incrédulité et le mysticisme est soutenue. Il serait bien intéressant d'en connaître au moins des extraits.

L'immense et splendide publication entreprise par M. Mohl avance vers son terme. Les tomes V et VI du *Schah-Nameh*, contenant le récit légendaire de l'histoire de Perse depuis Alexandre jusqu'à Hormisdas IV, ont été livrés au public[1]. Un volume encore, et cette grande publication, qui fait tant d'honneur et au savant éditeur et à l'Imprimerie impériale, sera terminée. Quel dommage que les deux autres grandes publications de la *Collection orientale* semblent destinées à rester inachevées! Quand on pourra lire dans la traduction de notre président l'ensemble de l'œuvre de Firdousi, on en

[1] *Le Livre des Rois*, par Abou'l Kasim Firdousi, publié, traduit et commenté par M. Jules Mohl. Tome V (1866), tome VI (1868), in-fol.

appréciera hautement la beauté, le caractère élevé; on aimera ce haut ton de la narration, où la mélancolie du Persan s'allie d'une façon si originale au fatalisme du musulman; on comprendra surtout quel trésor d'histoire littéraire constituent ces poëmes narratifs de la Perse, combien ils jettent de lumière sur la théorie de l'épopée, sur la formation des vieilles histoires populaires, sur les procédés de l'evhémérisme, qui transforme une mythologie en histoires de rois, de reines et de héros. Les rhapsodies grecques et les chansons de gestes ne s'expliquent complétement que si on les rapproche des chants nationaux que produisit la renaissance de la Perse au XIe siècle; dans ce dernier cas, en effet, l'éclosion de l'épopée se fit au grand jour et d'une manière qui nous est pleinement connue.

En l'absence du texte arabe complet de la chronique de Tabari, la traduction persane de cet ouvrage a beaucoup de valeur. M. Zotenberg[1], continuant le travail commencé par M. Dubeux, a entrepris la traduction de cette traduction. Tabari a une importance toute particulière dans l'historiographie musulmane, puisque sa chronique est la plus ancienne chronique générale qu'il y ait, et a été la source de toutes les autres. Les traductions persane et turque sont loin de remplacer l'original,

[1] *Chronique de Abou-Djafar-Mohammed ben Djarir ben Yezid Tabari*, traduite sur la version persane d'Abou-Ali-Mohammed-Belami, par M. Hermann Zotenberg; t. I. Paris, 1867, in-8° (VIII et 599 pages). Publié par la Société asiatique de Londres.

et s'il était possible, par des recherches attentives faites surtout à Constantinople, de retrouver ce dernier texte, ce serait là sans doute une bonne fortune. En attendant, l'ouvrage publié par M. Zotenberg, qui se composera de quatre volumes, aura pour les historiens un très-grand prix.

Les savants anglais de Calcutta continuent leurs travaux sur les historiens persans des empereurs timourides de Dehli. La *Bibliotheca indica* a donné, sous la direction de M. Nassau Lees, neuf nouveaux fascicules du *Badschah-Nameh* d'Abd al-Hamid Lahawry [1]. C'est l'histoire de l'empereur Schah-Djihan, qui monta sur le trône en 1627, continuée jusqu'à la fin de la trentième année de son règne. La *Bibliotheca indica* a aussi publié les fascicules x et xi de l'*Alamgir-Nameh*, ou vie de l'Empereur Aureng-Zeb Alemguir, depuis l'an 1656, où Schah-Djihan perdit en réalité le pouvoir, jusqu'à la onzième année du règne d'Aureng-Zeb [2]. Ces histoires d'une brillante époque, toutes écrites par des historiographes très-bien informés, sont d'un réel intérêt. Le plan de ce *Corpus* des historiens musulmans de l'Inde avait été conçu par un homme d'un rare mérite, un des derniers survivants de la grande école d'administrateurs et de savants formée

[1] *The Badschah Nameh,* by Abd al-Hamid Lahawry, ed. by Mawlawis Kabir al-Din Ahmad and Abd al-Rahim. Calcutta, 1866, 1867.

[2] *The Alamgir-Nameh,* by Muhammad Kazim ibn Muhammad Amin Munschi, edited by Mawlawis Khadim Husain and Abd al-Hai. Calcutta, 1867.

par l'ancienne compagnie des Indes, le défunt M. Elliot. Le premier volume de l'ouvrage de M. Elliot lui-même sur l'histoire de l'Inde vient de paraître. Il comprend un travail critique approfondi sur les anciens géographes arabes qui ont parlé de l'Inde et sur les historiens de la plus ancienne période de l'Inde musulmane [1]. La *Bibliotheca indica* publie encore, par les soins de M. Blochmann, une édition d'un livre connu depuis bien longtemps par la traduction anglaise, mais dont le texte était resté jusqu'ici inédit, l'*Aïn-Akbéri* [2].

M. de Gobineau [3] a publié, d'après ses observations personnelles, un livre qui contient les détails les plus curieux sur l'état religieux, moral et philosophique de la Perse. L'histoire si intéressante de la secte des Babis est écrite dans ce livre en traits bien frappants et qui répondent parfaitement au récit que Mirza Kasem-beg a publié dans ce journal même, d'après les sources d'information les plus exactes. J'ai pu moi-même reconnaître l'exactitude de ces récits par le témoignage de personnes qui ont été mêlées aux événements dont il s'agit. Rien n'est plus propre que cette histoire à expliquer la manière dont se forment les sectes en Asie. Le moderne

[1] *The History of India as told by its own historians* (The muhammadan Period), edited from the posthumous papers of the late Sir H. M. Elliot, by professor John Dowson. Vol. I (Londres, 1867), in-8°, xxxii-542 pages.

[2] Fascicules i-iv, in-4°. Calcutta, 1867.

[3] *Les religions et les philosophies de l'Asie centrale*, Paris, 1865, 544 pages, in-8°.

théâtre persan, ces curieux mystères, tous relatifs au martyre de la famille d'Ali, et à propos desquels la Perse a su montrer de la manière la plus remarquable sa vive imagination, son romantisme littéraire, la profondeur de son sentiment religieux, les besoins nombreux de son activité politique et sociale, ont été observés de près par M. de Gobineau, qui entre dans les plus curieux détails et complète ce que nous avions déjà appris sur ce sujet par M. Alexandre Chodzko.

M. Pertsch[1] a ajouté un chapitre intéressant à l'histoire des contes en Orient par son étude sur le *Touti-Nameh* de Nachschabi. C'est, de tous les textes aujourd'hui existants de ce livre célèbre, celui qui probablement se rapproche le plus de l'original sanscrit maintenant perdu, dont le Çukasaptati n'est qu'un extrait. L'ouvrage de Nachschabi, écrit vers l'an 1330, a lui-même été rejeté dans l'ombre par la rédaction de Mohammed Kadiri, composée dans l'Inde vers le milieu du XVIIe siècle.

La poésie soufie, devenue commune à toutes les littératures de l'Asie qui ont subi l'influence de l'esprit persan, nous est maintenant bien connue. Arrivera-t-on jamais à voir les origines de ce genre de littérature singulier? En attendant, on lira avec intérêt l'espèce de traité de philosophie soufie publié par M. E. H. Palmer[2], d'après un ouvrage écrit

[1] Dans le *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1867, p. 505 et suiv.

[2] *Oriental mysticism, a treatise on the sufistic and unitarian Theo-*

originairement en turc, puis traduit en persan et intitulé *El-maqsad el-aqsa*. L'essai sur le dervichisme, par M. John P. Brown[1], secrétaire et drogman de la légation des États-Unis à Constantinople, est l'ouvrage d'un homme qui a longtemps étudié sur place le sujet dont il parle. L'importance du dervichisme, comme réaction et protestation contre l'islamisme orthodoxe, est un fait dont l'histoire et la politique ne peuvent tenir trop de compte.

La langue et la littérature du Sindh étaient jusqu'ici peu connues. Le gouvernement de Bombay a rendu un service à la science en faisant publier par le savant missionnaire Ernest Trumpp[2] le divan d'Abd-ul-Latif Schah, poëte né en 1680 et qu'on a surnommé le Hafiz du Sindh. Le capitaine Raverty a donné de nouvelles éditions de son choix de poésies afghanes soufies du XVIe siècle jusqu'à nos jours[3], et de son supplément à la lexicographie de l'Hindoustan[4]. Il est fâcheux que le zèle du capi-

sophy of the Persians, compiled from native sources, by E. H. Palmer. Cambridge, 1867, gr. in-12, XIV et 84 pages.

[1] *The dervishes, or Oriental Spiritualism*, by John P. Brown. Londres, 1868, 415 pages.

[2] *Sindhi-Literatur. The divan of Abd-ul-Latif Schah, known by the name of Schaha jo risalo*, edited by the Reverend Ernest Trumpp. Leipsig, 1866, 739 pages.

[3] *Selections from the poetry of the Afghans from the sixteenth to the nineteenth century*, literally translated from the original authors, and remarks on the mystic doctrine and poetry of the sufis. In-8°. Londres, 1867, nouvelle édition. La première édition était de 1863.

[4] *Thesaurus of English and Hindustani technical terms used in building and other useful arts; and scientific Manual of words and phrases in the higher branches of knowledge*, containing upwards of 5,000 words

taine Raverty ne soit pas servi par les connaissances philologiques et critiques nécessaires en pareilles matières. Dans un travail considérable et inspiré par la meilleure méthode, le révérend Trumpp[1] a soumis à un rigoureux examen la grammaire afghane de M. Raverty, en a prouvé l'insuffisance et a montré surtout ce qu'avait d'insoutenable la prétention de rattacher l'afghan aux langues sémitiques. Avant M. Trumpp, du reste, un savant anglais, le vicomte Strangford, avait présenté des observations analogues. Il semble que M. Raverty a surtout travaillé d'après les munshis indigènes et s'est laissé conduire par leurs fausses idées philologiques. L'opinion de MM. Dorn et Lassen sur le caractère indo-européen de l'afghan doit être pleinement maintenue. Seulement, au lieu de rattacher d'une manière prochaine le dialecte poushtou aux langues iraniennes, comme le faisaient ces deux savants, M. Trumpp le rattache immédiatement à la famille hindoue et particulièrement au prakrit.

M. Dorn[2] poursuit la série de ses savantes études sur ces nombreux dialectes iraniens qui continuent encore de nos jours leur existence en dehors de

not generally to be found in the english and urdu Dictionaries. New edit. in-8°. London, 1867. La première édition était de 1849.

[1] Dans le *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1866, p. 10 et suiv.

[2] *Beiträge zur Kenntniss der iranischen Sprachen.* II[ter] Theil, 1[ste] und 3[te] Lieferung. *Masanderanische Sprache. Die Gedichtsammlung des Emir-i-Pasewary.* In Verbindung mit Mirsa Muhammed Schafy herausgegeben von B. Dorn. Saint-Pétersbourg, 1866, gr. in-8°.

la langue classique et officielle que nous appelons le persan. Comme spécimen de la langue du Mazandéran, il a publié la collection des poésies d'Émir-i-Paséwary. M. Grigorief a fait une traduction russe des parties de la géographie de Ritter relatives au Kaboulistan et au Kafiristan, en y joignant des notes critiques et en complétant le travail allemand au moyen des connaissances acquises depuis trente ans[1]. Les remarquables analyses de philologie auxquelles donne lieu la comparaison de l'iranien avec l'ossète et l'arménien ont été poursuivies par MM. Frédéric Müller[2], Ascoli[3], Spiegel[4], de Lagarde[5].

La littérature arménienne continue d'être étudiée avec un zèle auquel les Arméniens instruits savent prendre leur part. M. Brosset a terminé la traduction de l'histoire de Siounie, province de l'Arménie orientale, écrite au XIIIe siècle par un métropolitain de cette province, d'après des sources d'information tout à fait originales[6]. Une collection de traductions des historiens arméniens a commencé de paraître à Paris sous les auspices de Nubar-Pacha et par les soins de M. Victor Langlois[7]. Le plan de

[1] Saint-Pétersbourg, 1867, grand in-8°, 1010 pages.

[2] Dans les *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung* de Kuhn et Schleicher, V^ter^ Band, 1stes Heft (Berlin, 1866), p. 98, 106, 137.

[3] *Ibid.* 2tes Heft (1867), p. 210, et *Studj Irani*, tirage à part des Mémoires de l'Institut lombard, série III, t. X.

[4] *Beiträge* précités, 3tes Heft, 1867.

[5] Ouvrages cités ci-dessus, p. 51-52.

[6] *Histoire de la Siounie, par Stéphanos Orbélian*, traduite de l'arménien, in-4°. Saint-Pétersbourg, 1re partie, 1864, 2e partie, 1866.

[7] *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, publiée

cette collection, imitée des collections d'historiens grecs publiées par M. Charles Müller chez Didot, est très-bien conçu. Les traductions sont en grande partie l'œuvre d'Arméniens mékhitaristes résidant à Paris; quelques-unes sont de M. Émin. Dans certains cas, on a usé des traductions antérieures d'une façon qui a provoqué des réclamations de la part des auteurs de ces traductions. Il est probable que les arménistes de profession auront aussi quelques réserves à faire sur les détails; mais il est certain que cette collection sera extrêmement commode à tous ceux qui s'occupent de critique historique. Les observations qui accompagnent les traductions, quelquefois incomplètes, souvent peut-être attaquables, sont d'un grand intérêt. Le volume publié contient les historiens d'Arménie qui ont écrit en grec ou en syriaque, mais dont on ne possède que la traduction arménienne, Mar Apas Catina, Bardesane, Agathange, Faustus de Byzance, Leroubna d'Édesse, Zénob de Glag, Jean Mamigonien. Faustus de Byzance surtout est un historien très-important, et il a fallu l'antipathie séculaire que les Arméniens ont vouée à cet écrivain pour qu'il soit resté jusqu'à nos jours sans être traduit.

La philologie comparée des langues sémitiques

sous les auspices de S. E. Nubar-Pacha, et avec le concours des membres de l'Académie arménienne de Saint-Lazare de Venise et des principaux arménistes français et étrangers, par Victor Langlois, t. I. Paris, 1867.

n'aura jamais l'intérêt historique de premier ordre qu'offre la philologie comparée des langues indo-européennes. Les langues sémitiques se ressemblent tellement entre elles, la comparaison en ce qui les concerne est tellement à fleur du sol, que l'intervention de la science n'a pas été nécessaire pour découvrir leur unité. Les Juifs ont toujours très-bien su que leur langue sacrée était sœur de l'arabe; le clergé syrien de nos jours apprend l'hébreu avec une facilité extrême et fait sans éducation philologique de très-bons rapprochements entre les trois grands dialectes sémitiques L'intérêt de la philologie comparée sémitique consiste surtout à montrer la vie intérieure de la famille, l'espèce de végétation qu'ont traversée les procédés ou les atrophies qu'ils ont subies. Une classe de faits offre à cet égard une prise toute particulière: ce sont les faits grammaticaux propres à l'un des dialectes et dont il est difficile ou impossible de trouver le rudiment dans les autres. C'est surtout l'arabe et l'éthiopien qui présente de ces sortes de phénomènes. M. Hartwig Derenbourg a essayé d'en étudier deux, le phénomène de la déclinaison et celui des pluriels brisés, qui, au premier coup d'œil, semblent n'appartenir qu'à l'arabe. Sur le premier point [1], M. Hartwig Derenbourg, réunissant un certain nombre de faits déjà signalés et y ajoutant ses propres observations, n'a pas de peine à montrer que le mécanisme des flexions n'est pas aussi exclusivement propre à l'arabe qu'on pourrait

[1] *Journal asiatique*, novembre-décembre 1867.

le croire. Sur le second point[1], répondant à une question posée par l'université de Gœttingue, le jeune philologue émet plusieurs vues ingénieuses et éclaire la question en publiant pour la première fois quelques chapitres du grammairien Sibawaihi. On sent dans ces travaux un élève de la forte école de M. Fleischer. Depuis M. de Sacy, ces recherches de grammaire arabe, faites au moyen des grammairiens arabes eux-mêmes, ont été un peu négligées. Il est bon de les reprendre en les éclairant par les résultats acquis de la philologie comparée.

M. O. Vogel [2] s'est livré sur le pronom sémitique à une de ces recherches d'analyse préhistorique qui ont toujours leurs dangers, mais qui répondent évidemment à un besoin de la philologie comparée, puisque de toutes parts elle s'engage dans cette voie. Le problème de la parenté primordiale des langues sémitiques et des langues indo-européennes a encore été repris de différents côtés[3]; mais je

[1] *De pluralium linguæ arabicæ et æthiopicæ formarum omnis generis origine et indole* scripsit, et Sibavaihi capita de plurali edidit Hartwig Derenbourg. Gœttingue, 1867, et *Journal asiatique*, juin 1867 (tiré à part, 105 pages, sous ce titre : *Essai sur les formes des pluriels arabes*).

[2] *Die Bildung des persœnlichen Fürwortes im Semitischen.* Ein sprachvergleichender Versuch, gr. in-4°, 23 p. Greifswald, 1866.

[3] Rudolf von Raumer, *Fortsetzung der Untersuchungen über die Urverwandtschaft der semitischen und indo-europäischen Sprachen.* Francfort, 1867, in-8°. — Le même, *Zweite Fortsetzung der Untersuchungen*, etc..... Francfort, 1868, in-8°. Je ne connais que par le titre : W. R. Burgess, *An investigation of a common aryan and semitic demonstrative base.* London, in-12. — T. H. A. de Marle, *Ursprung*

doute que ces nouveaux essais aient mieux réussi que ceux qui les ont précédés. Que les ancêtres des peuples sémitiques et les ancêtres des peuples indo-européens fussent séparés lors de la création du système des langues sémitiques et du système des langues indo-européennes, cela est hors de doute ; qu'ils aient vécu ensemble dans cette longue période d'incubation durant laquelle les systèmes de ces deux familles de langues n'existaient qu'à l'état virtuel et non fixé, cela est possible, mais cela n'est pas démontré. On doit reconnaître d'un autre côté qu'on ne saurait tirer de là aucune conséquence d'ethnographie primitive [1], puisque des peuples congénères ont pu, en se séparant quand le langage était encore à l'état mou, se constituer des idiomes différents.

Le premier volume de la grammaire hébraïque de feu M. Frédéric Bœttcher [2] a paru. C'est un immense commentaire, fruit d'une vie entière de patientes observations, qu'il faudra placer à côté des

und Entwickelung der sogenannten indo-europæischen und semitischen Sprachen in Begriff und Laut. Læsung dieses grossen mit Unrecht für unlæsbar gehaltenen Problems, als Grundlage zu einem System der Sprachwissenschaft. 1ster Band, 2te Abtheilung. *Ursprung der primitiven Sprache. Systematische Entwickelung der Lautformen und ihre Bedeutungen*, gr. in-8°.

[1] M. Chavée est d'un autre avis. Voir *Revue de linguistique*, 1re année, p. 432 et suiv.

[2] *Ausführliches Lehrbuch der hebræischen Sprache* von Fried. Böttcher, nach dem Tode des Verfassers herausgegeben und mit ausführlichen Registern versehen von Ferdinand Mühlau. Erster Band. Leipsig, 1866-1867, in-8°, 654 p.

grands ouvrages de Gesenius et d'Ewald, quoiqu'il n'égale ni la lucide méthode du premier, ni la profondeur philosophique du second. Il faut louer surtout M. Bœttcher du soin qu'il prend de discuter l'exactitude de chaque texte et de chaque mot avant de l'examiner grammaticalement, et d'éviter ainsi la peine que se donnent souvent les grammairiens de dresser des théories pour expliquer des fautes. On ne peut signaler ici que d'une manière sommaire les innombrables observations intéressant la philologie sémitique qu'on trouve dans des recueils tels que le « Journal » de Geiger[1], les « Archives » de Merx[2]. Ces recueils, même quand ils contiennent plus d'une conjecture hasardeuse, plus d'un essai de philologue novice, sont, comme le « Journal de la Société asiatique allemande, » d'inappréciables répertoires de faits pour le sujet qui nous occupe. M. Geiger, par exemple, ne laisse pas passer un mois sans communiquer au public quelque idée ingénieuse, fruit de sa riche mémoire et de sa vaste lecture. Si les grandes études hébraïques faiblissent quelque peu dans les universités protestantes de l'Allemagne, il faut se réjouir de voir les savants israélites y porter leur prodigieuse activité et la perspicacité parfois un peu subtile de leur esprit.

Les sources pour l'histoire antique de la race sé-

[1] *Jüdische Zeitschrift.* Breslau, 1868 (6e année).

[2] *Archiv für wissenschaftliche Erforschung des Alten Testaments,* herausgegeben von Dr Adalbert Merx. 1er cahier en 1867. Halle, in-8°.

mitique ont fourni matière à des conjectures infinies; la réflexion scientifique en s'y appliquant peut cependant faire encore bien des découvertes, arriver à bien des combinaisons inattendues et susceptibles d'entraîner l'universel assentiment des critiques[1]. Un point, par exemple, où l'étymologie, la mythologie et la paléographie, consultées avec sagacité et appuyées par les textes historiques, semblent mener à des inductions sûres, est la part qu'il faut faire aux Sémites, c'est-à-dire aux Phéniciens, dans l'histoire antique de toutes les côtes de la Méditerranée, particulièrement de la Grèce et de ses îles[2]. Nul doute que dans les substructions de cette brillante civilisation grecque, il ne faille attribuer une part considérable à l'influence phénicienne. La recherche des mots phéniciens qui peuvent se trouver dans la langue et dans les noms de lieu de la Grèce demande à être conduite avec réserve; elle est légitime cependant[3]. L'alphabet est sûrement le plus considérable des emprunts faits par les anciens Hellènes à l'Orient sémitique. Le fait en lui-même n'avait pas besoin d'être démontré; il n'a jamais été mis en doute; mais il y avait place sur ce terrain à

[1] Nous signalerons, nonobstant bien des rapprochements téméraires, Grünbaum, sur *Kedem, Kadim, Theman*, etc. dans le *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1867, p. 592 et suivantes.

[2] François Lenormant, *La légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce* (Extrait du tome XV des *Annales de philosophie chrétienne*), Paris, 1867, in-8°.

[3] M. Oppert est surtout entré dans cette voie.

de curieuses recherches de paléographie et d'histoire. L'ouvrage de M. François Lenormant [1], quand il sera publié d'une manière complète, sera à cet égard des plus instructifs. Tout n'y sera pas neuf, tout n'y sera pas incontestable; mais on y verra exposée avec suite et ensemble l'histoire d'un des faits les plus surprenants, je veux dire de la propagation de l'alphabet sémitique dans le monde entier. Les recherches de M. Lenormant sur les îles de Théra et de Cimolos [2], celles de M. Salzmann sur l'île de Rhodes [3] montrent également le rôle que les Phéniciens jouèrent dès une haute antiquité dans les îles de l'Archipel.

La métrologie, la mesure du temps et de l'espace, est un autre emprunt que tous les peuples de l'antiquité classique ont fait aux Sémites, ou plus particulièrement à Babylone. M. Bœckh l'avait déjà démontré. M. Brandis [4] a donné à la découverte de M. Bœckh une nouvelle précision et a réussi à rétablir en son entier le système métrologique babylonien, système dont nous subissons

[1] Voir *Revue archéologique*, octobre, novembre, décembre 1867, mars et avril 1868. L'introduction a paru séparément. Paris, 1866. Gr. in-8°, 160 pages.

[2] *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1866, p. 269 et suiv. 358; *Revue archéologique*, juillet, décembre 1866.

[3] *Nécropole de Camiros* (*île de Rhodes*). Journal des fouilles exécutées dans cette nécropole pendant les années 1858 à 1865, par Auguste Saltzmann. Livraisons 1 à 4, Paris.

[4] *Das Münz- Mass- und Gewichtswesen in Vorderasien bis auf Alexander den Grossen*, von J. Brandis, in-8°, 620 pages, Berlin, 1866.

encore les conséquences, puisque la division du cercle et de l'heure est encore aujourd'hui celle qu'inventèrent les mathématiciens de Babylone. M. Brandis est même porté à croire que les créateurs du système babylonien firent dériver directement les mesures de surface et de capacité de l'unité de longueur, ce qui supposerait chez eux une pensée identique à celle qui inspira le système métrique français. Dans tous les cas, le système babylonien, tel qu'il ressort des travaux de M. Brandis, donne une haute idée de la civilisation des bords du Tigre et de l'Euphrate à une époque reculée. Dans un autre opuscule consacré à l'étude de ce que les anciens nous racontent sur les sept portes de Thèbes[1], M. Brandis ajoute quelques données de la plus haute importance à ce que nous savions déjà de l'influence orientale en Grèce. Il y prouve que l'usage, assyrien, ce semble, d'origine, de dédier les portes des villes au soleil, à la lune et aux planètes, s'étendit à une grande partie du monde antique. Dans cette voie féconde, M. Brandis arrivera sans doute à bien d'autres solides rapprochements. L'importance de Babylone dans l'histoire du monde ressortira de plus en plus. Reconstruire cette antique civilisation, qui égala au moins celle de l'Égypte et qui exerça au dehors une influence plus considérable, deviendra pour la science un objet capital.

La nature des anciennes religions sémitiques reste

[1] *Die Bedeutung der sieben Thore Thebens* (Berlin, 1867), extrait du *Hermes*.

un sujet de recherches multiples et difficiles. M. de Vogüé[1] a exposé sur la théologie phénicienne des vues conçues d'après ses propres études et selon lesquelles le fond de cette religion aurait été une sorte de monothéisme, la multiplicité des dieux y provenant de la diversité des noms et des épithètes par lesquelles le dieu suprême était désigné.

L'épigraphie est le grand moyen scientifique qui permettra de faire faire à ces études de solides progrès. C'est ce qui a inspiré à un certain nombre de membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, appartenant tous à votre Société, l'idée de recueillir en un *Corpus*, comme on l'a fait à Berlin pour les inscriptions grecques, et comme on le fait en ce moment pour les inscriptions latines, toutes les inscriptions sémitiques anciennes, c'est-à-dire antérieures à l'universelle prépondérance de l'islamisme[2]. C'est une grande et difficile entreprise, qui demandera beaucoup de temps, les premières parties d'un tel recueil ne pouvant être publiées que quand les dernières seront déjà prêtes. On a pensé qu'une Compagnie permanente pouvait seule mettre une si grande entreprise au-dessus des chances d'interruption. Ce sera aussi un moyen de donner au recueil une physionomie en quelque sorte impersonnelle. Ce qui importera, en effet, dans un pareil recueil, ce sera moins de proposer des inter-

[1] *Journal asiatique*, août 1867.

[2] Voir le Rapport fait à ce sujet à l'Académie, inséré dans ce journal, avril-mai 1867.

prétations nouvelles des textes que de les réunir, de les classer, de faire venir à la lumière ceux qui sont, à l'heure qu'il est, obscurs ou négligés, d'en présenter des images aussi adéquates que possible, de donner la bibliographie exacte de tout ce qui a déjà été écrit sur chacun de ces monuments. Quand ce recueil sera terminé, surtout si l'Académie s'engage à en donner des continuations paraissant par périodes décennales, ce sera là un instrument d'une grande commodité. Les membres de la Commission nommée par l'Académie sont MM. de Saulcy, Mohl, de Longpérier, de Slane, Waddington, de Vogüé, Renan. Ils se sont mis à l'œuvre, et déjà leurs efforts ont été récompensés par un grand nombre de textes qui, jusqu'ici restés oisifs entre les mains des personnes qui les possédaient, sont venus en quelque sorte les trouver. La confiance de rendre un service à la science les soutiendra dans le travail.

Le déchiffrement et l'interprétation des inscriptions sémitiques ont été poussés du reste en ces dernières années avec un zèle remarquable. M. de Vogüé a donné un travail étendu sur les inscriptions de Chypre découvertes par lui, ou qui reçoivent de ses découvertes un jour nouveau[1]. Le même savant a publié sur les intailles à légendes phéniciennes, araméennes, hébraïques, un travail qui se distingue par le sens archéologique le plus exercé et le tact philologique le plus sûr[2]. M. Zo-

[1] *Journal asiatique*, août 1867.

[2] *Revue archéologique*, juin 1868.

tenberg a publié des *graffiti* phéniciens [1], découverts par M. Devéria dans les fouilles de M. Mariette, au grand temple d'Abydos. MM. de Longpérier [2], François Lenormant [3], Lévy de Breslau [4], Zotenberg [5], Oppert [6], de Vogüé [7], Renan [8], ont publié ou étudié quelques textes nouveaux. MM. Ernest Meyer [9] et Schlottmann [10] ont traité après tant d'autres de l'inscription d'Eschmunazar; M. Geiger a repris le poids d'Abydos [11]; M. l'abbé Bargès [12] a soulevé de nouveau les questions relatives à l'inscription de Marseille. Son mémoire contient des détails du plus grand intérêt sur la trouvaille de cette pierre, détails qui permettent d'espérer encore qu'on trouvera le morceau qui manque. La partie minéralogique, si j'ose m'exprimer ainsi, du mémoire de M. l'abbé Bargès est aussi fort intéressante. On croyait le monument de

[1] *Journal asiatique*, avril-mai 1868.

[2] *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1867, p. 329.

[3] *Journal asiatique*, novembre-décembre, 1867; *Comptes rendus de l'Académie*, 1867, p. 64, 335 et suiv.

[4] *Zeitschrift der deutschen morg. Gesell.* 1867, p. 284, 285.

[5] *Journal asiatique*, avril-mai, 1866, p. 435; *Revue archéologique*, février 1866.

[6] *Comptes rendus de l'Académie*, 1867, p. 217-218.

[7] *Ibid.* 1868, p. 89-90.

[8] *Comptes rendus*, 1866, p. 290 et suiv. 323-324.

[9] *Die Grabschrift des sidonischen Kœnigs Eschmun-ezer*, 1866, dans les *Abhandlungen* de la Société asiatique allemande.

[10] *Die Inschrift Eschmunazars, Kœnigs der Sidonier*. Halle, 1868, 202 pages.

[11] *Zeitschrift der deut. morgen. Gesell.* 1867, p. 466 et suiv.

[12] *Inscription de Marseille. Nouvelles observations, historique de la découverte et description exacte de la pierre*. Paris, 1868, in-4°.

Marseille en pierre de Cassis; il est en pierre de Carthage; il a été apporté de Carthage; les suffètes qui y sont mentionnés sont les suffètes de Carthage. Les hypothèses d'une période phénicienne ou carthaginoise dans la longue existence de la ville de Marseille, hypothèses que l'on bâtissait uniquement sur cette pierre, se trouvent ainsi sans fondement. M. l'abbé Bargès nous semble beaucoup moins bien inspiré quand il nie l'authenticité de l'inscription analogue à celle de Marseille que possède le Musée britannique et qui a été rapportée de Tunis par M. Davis [1]. Nous ne croyons pas que M. Bargès fasse partager ses doutes sur ce point au monde savant.

C'est surtout la Tunisie qui dans ces derniers temps a fourni des textes phéniciens. Outre l'ample moisson faite par M. Davis, quelques personnages considérables de Tunis se sont mis à former des collections de textes puniques, qui promettent de devenir fort riches. Nous avons vu à l'Exposition universelle une partie de ces monuments, dont il a été loisible de prendre des estampages soignés pour la Commission des inscriptions sémitiques [2]. D'autres monuments du même genre nous sont parvenus par M. Daux, ingénieur qui a fait des recherches à

[1] *Examen d'une nouvelle inscription phénicienne découverte récemment dans les ruines de Carthage.* Paris, 1868, in-4°, 27 pages.

[2] *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions,* séances du 29 mars et du 9 août 1867 (en tenant compte de l'*errata*). Voir aussi séance du 3 janvier 1868.

Utique et à Hadrumète, et qui a trouvé dans ce dernier endroit des monuments figurés très-intéressants. La plupart des inscriptions phéniciennes de l'Afrique offrent une regrettable monotonie; ce sont presque toujours des inscriptions votives à Tanith et à Baal-Hammon, conçues selon la même formule et ne différant que par le nom propre. Mais le nombre parlera; une centaine d'inscriptions insignifiantes donne souvent par le rapprochement autant de lumière qu'un texte de premier ordre. Une société qui fait le plus grand honneur à notre colonie algérienne, la Société de Constantine[1], soutenue autrefois par le zèle de M. Cherbonneau, maintenant par celui de M. Féraud, continue à s'occuper avec un savoir solide et une louable activité des antiquités de sa province et en général de celles de l'Afrique barbaresque. M. Judas y a repris l'étude des inscriptions puniques et néo-puniques, et en a donné d'inédites[2]. Il faut parcourir ce recueil planche par planche et page par page si l'on veut se figurer la richesse de monuments numides, carthaginois et mégalithiques que ce sol a su rendre à des explorateurs intelligents.

M. Schrœder a publié sous une forme abrégée une grammaire de la langue phénicienne, présentant tous les faits que, dans l'état actuel de la science, on doit considérer comme propres à cette

[1] *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine*, Constantine, 1864, 1865, 1866, 1867.

[2] 1866, p. 262 et suiv.

langue[1]. Votre journal publie depuis plus d'un an une série de miscellanées philologiques et épigraphiques, où M. Derenbourg[2], reprenant les textes connus, phéniciens, araméens, hébreux, propose sur chacun d'eux des conjectures dont plusieurs pourront ne pas obtenir l'assentiment général, et dont notre confrère est le premier à reconnaître souvent le caractère hypothétique, mais dont plusieurs aussi prendront certainement leur place dans la science. Quoi de plus intéressant, par exemple, que ses observations sur l'inscription de Carpentras, d'où il résulte que cette inscription est en vers rimés et sûrement le plus ancien spécimen de ce genre que nous possédions dans une langue sémitique?

Les inscriptions hébraïques ont été longtemps négligées, sans doute parce que ces textes sont rares et ne remontent pas à une époque fort ancienne. Que de choses nous saurions, quel instrument d'interprétation et de critique nous posséderions pour les anciens écrits hébreux, si les ruines de Jérusalem nous offraient une série d'inscriptions comparable à celle que présentent les ruines d'Athènes et de Rome! Quoi qu'il en soit, les découvertes de ces dernières années à Jérusalem, en Galilée, dans l'Arabie méridionale, en Crimée, à Rome et en Italie, dans le midi de la France, en Espagne, ont

[1] *De linguæ phœniciæ proprietatibus.* Halle, 1867.

[2] *Journal asiatique*, janvier, février-mars, août, septembre-octobre, novembre-décembre 1867; janvier, février-mars 1868. Cf. Geiger, *Jüdische Zeitschrift*, 1868, p. 156-158.

donné un véritable corps à l'ancienne épigraphie hébraïque. La Crimée a fourni un trésor, je veux parler de ces inscriptions funéraires publiées et commentées par M. Chwolson[1]; on y reviendra bientôt dans ce journal. Il serait fort à désirer que l'Académie de Saint-Pétersbourg fît exécuter en Crimée quelques fouilles qui, en fournissant des données archéologiques au débat, couperaient court à toutes les objections. Le voyageur israélite Jacob Saphir a publié aussi un grand nombre d'inscriptions juives anciennes qu'il a trouvées à Aden[2]. M. Lévy de Breslau[3] a donné l'explication d'une inscription d'Aden, venue par une autre voie. A Rome, le Père Garrucci[4] et M. de Rossi[5] ont découvert ou publié de nouveaux textes, qui, même au point de vue de l'orientaliste, ne sont pas sans intérêt.

L'archéologie sémitique se constitue en même temps que l'épigraphie sémitique et pour ainsi dire du même coup[6]. Une collection récemment formée

[1] Chwolsohn, *Achtzehn hebræische Grabschriften aus der Krim. Ein Beitrag zur biblischen Chronologie, semitischen Palæographie und alten Ethnographie*, dans le tome IX (1866) des *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 136 pages, 9 planches.

[2] Dans le journal hébreu הלבנון, « Le Liban », qui se publie à Paris, vol. III, n° 4.

[3] Dans le *Zeitschrift der deut. morg. Gesell.* 1867, p. 156 et suiv.

[4] *Dissertazioni archeologiche di vario argomento*, t. II, Roma, 1866, faisant suite à *Cimitero degli antichi Ebrei* (Roma, 1862).

[5] Voir *Bullettino di archeologia cristiana*, 1867, p. 3, 16.

[6] On consultera avec fruit le catalogue de la collection A. Raifé, par François Lenormant, Paris, 1867, XVI-320 pages. Notez surtout, p. 53-54, un nouveau papyrus arabe de l'an 133 de l'hégire.

rendra sans doute à ces études de grands services. Un homme instruit, ayant voyagé en Orient et jaloux de consoler la science par l'emploi intelligent d'une grande fortune des regrets qu'a laissés la mort du duc de Luynes, a eu l'idée de fonder une collection où une particulière attention sera donnée à l'art oriental et à ses rapports avec l'art grec. M. Auguste Parent a donné à sa fondation les règles les plus libérales et les plus larges; il a voulu en particulier qu'un bulletin, paraissant à intervalles irréguliers, tînt le public savant au courant des acquisitions intéressantes faites par le musée. Le premier numéro a paru [1]. Il contient, outre un mot d'introduction de M. de Saulcy, l'un des parrains de cette œuvre excellente, des communications d'un rare intérêt de M. Parent lui-même sur la numismatique grecque de Syrie et d'Arabie; de M. de Saulcy, sur une inscription nabatéenne des plus curieuses et sur des coffrets juifs funéraires trouvés à Jérusalem et présentant des inscriptions grecques et hébraïques.

M. de Vogüé [2] a réussi, en combinant les ressources de la numismatique et de l'épigraphie, à dresser mieux qu'on ne l'avait fait la série des rois nabatéens qui régnèrent à l'orient et au sud de la Palestine un siècle avant et un siècle après J. C. Tout en conservant l'ordre des princes, lequel est fixé par la loi numismatique des types, il change la

[1] *Bulletin archéol. du Musée Parent*, n° 1, octobre 1867.

[2] *Comptes rendus de l'Acad. des inscr.* 1868, p. 121-122; *Revue numismatique*, 1868, p. 153 et suiv.

chronologie de toute la série, la faisant descendre jusqu'à la fin du premier siècle de notre ère, tandis que le duc de Luynes la terminait à Pompée. M. de Vogüé introduit aussi dans les lectures quelques changements importants.

La numismatique sémitique des rois et dynastes de la région du Tigre et de l'Euphrate, depuis Alexandre jusqu'aux Sassanides, s'est enrichie d'un précieux mémoire de M. Waddington [1]. L'histoire du royaume de Characène sort de ce beau travail avec une clarté inespérée. Qu'un pareil travail sur les Manou d'Édesse serait à désirer! Et l'Adiabène! n'est-il pas surprenant qu'on n'ait déterminé encore aucune médaille de cette contrée? La chronologie et l'épigraphie de la Syrie ont reçu encore bien d'autres lumières de la critique exercée de M. Waddington [2].

Les fouilles en Orient n'ont pas été interrompues. Une société anglaise s'est formée pour l'exploration de la Terre-Sainte [3]. Des excavations qui ont été faites à Jérusalem sous la direction de MM. Wilson et Warren, officiers du génie anglais, ont révélé la hauteur tout à fait inattendue du mur de soutenement du Haram esch-Schérif, et jeté de vives lumières sur le Xyste, le Tyropéon et les ponts qui le traversaient. Il paraît que les fouilles viennent de rencontrer des difficultés de la part de l'autorité

[1] *Mélanges de numismatique*, 2ᵉ série, p. 77-108 (Paris, 1867).

[2] Même ouvrage, p. 158 et suiv. et *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, années 1865, 1866 (voir l'index).

[3] *The Palestine exploration fund*. Rapports de M. Charles Warren, d'août à octobre 1867. Londres, 34 pages avec 4 planches.

turque. Je ne crois pas qu'elles aient produit de résultats épigraphiques. C'est dans les remblais de la vallée de Josaphat qu'on pourrait espérer sous ce rapport de précieuses trouvailles; mais il est à craindre que le scrupule religieux extrême avec lequel sont gardées les tombes juives qui remplissent la vallée n'oppose longtemps aux recherches d'invincibles obstacles.

Les importants résultats sortis des nombreuses explorations de la Palestine et de la Syrie exécutées depuis quelques années ont continué d'occuper l'attention du monde savant. Le deuxième voyage de M. de Saulcy, le bel ouvrage de M. de Vogüé sur la mosquée d'Omar et le temple de Jérusalem sont trop anciens pour pouvoir rentrer dans ce rapport. Contrairement à l'opinion de M. de Saulcy, M. de Vogüé pensait que les grands restes apparents des substructions du Haram esch-Schérif ne remontent pas au delà d'Hérode. Certains monuments des environs de Jérusalem que le savant académicien rapportait à une haute antiquité, M. de Vogüé les ramena également à l'époque asmonéenne ou hérodienne. Il insista en particulier sur un monument extrêmement important, Araq el-Émir, que le premier il dessina, et dont il fixa la date avec beaucoup de critique. Dans un récent mémoire[1], M. de Saulcy a maintenu ses anciennes opinions sur l'enceinte du Haram esch-Schérif. Dans un second mémoire[2], il a traité à son point de vue la question

[1] *Mémoires de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XXVI, 1re partie.
[2] *Ibidem.*

d'Araq el-Émir, qu'il rapporte, par des raisons qui n'entraîneront peut-être pas tout le monde, à une époque beaucoup plus ancienne que M. de Vogüé. Un des plus savants connaisseurs des antiquités et de la topographie de Jérusalem, M. Rosen, a repris la question du Haram[1]; ses conclusions générales sont d'accord avec celles de M. de Vogüé. Une opinion proposée il y a quelques années par M. Fergusson, et où ce savant architecte persévère[2], sur l'emplacement de l'église de la Résurrection de Constantin, qu'il identifie avec la mosquée d'Omar, paraît devoir être abandonnée; le Saint-Sépulcre n'a pas changé de place depuis Constantin.

Bien d'autres résultats de la riche exploration de MM. Waddington et de Vogüé sont entrés dans la science, avant d'être arrivés à former un livre complet. Ces deux savants et consciencieux voyageurs ont éclairé d'un jour tout nouveau ce qui concerne le Hauran, la domination nabatéenne au delà du Jourdain, le règne des Hérodes et la domination romaine en ces mêmes parages, les âges divers de l'architecture en Syrie, le caractère particulier de beauté antique qu'y présentent les ouvrages chrétiens. MM. Waddington et de Vogüé ne reconnaissent en

[1] *Das Haram von Jerusalem und der Tempelplatz des Moria.* Eine Untersuchung über die Identität beider Stätten von G. Rosen. Mit einer Terrainkarte von Jerusalem und drei architektonischen Zeichnungen von der Moschee El-Borak, den Unterbauten des Gerichtshauses zu Jerusalem und des Teiches Obrak. Gotha, 1866, in-8°.

[2] J. Fergusson, *The holy Sepulchre and the temple at Jerusalem.* Londres, 1865.

Syrie que très-peu de monuments antérieurs à l'époque romaine; ils pensent même qu'en dehors de la côte phénicienne, la Syrie cis-euphratienne ne posséda pas avant Alexandre de civilisation complète ni d'art très-développé. C'est bien à ce résultat que mes propres observations m'avaient conduit. A mon grand regret, la *Mission de Phénicie* n'en est encore qu'à la 300e page du texte et à la 50e planche; c'est à peu près la moitié de l'ouvrage. M. Vignes a publié les résultats du voyage qu'il fit en 1864 avec le duc de Luynes, et où il a fixé la position et l'altitude de points importants. Il a donné, en outre, une admirable carte de la mer Morte et du Wadi Arabah[1]. M. Auguste Parent a composé, d'après ses explorations personnelles, des études sur Jotapata et Machærous[2]. La carte de Palestine de Van de Velde a reçu dans sa nouvelle forme[3] de nombreuses améliorations. M. Guillaume Rey a fourni sur les vestiges laissés par les croisés en Syrie[4], sur la montagne des Ansariés[5], sur l'ancienne Bæto-

[1] *Extrait des notes d'un voyage d'exploration à la mer Morte, dans le Wady Arabah, sur la rive gauche du Jourdain et dans le désert de Palmyre.* Paris, 1865, grand in-4°, 80 pages. — *Carte du cours inférieur du Jourdain, de la mer Morte et des régions qui l'avoisinent,* dressée par M. Vignes, lieutenant de vaisseau, assisté de M. le docteur Combe, pendant leur voyage avec M. le duc de Luynes en 1864, et publiée sous ses auspices en 1865.

[2] *Siége de Jotapata,* Paris, 1866; *Machærous,* Paris, 1868.

[3] 2e édition, Gotha, Perthes, 1866.

[4] *Essai sur la domination française en Syrie durant le moyen âge,* Paris, 1866, in-4°, 49 pages.

[5] *Reconnaissance de la montagne des Ansariés,* Paris, 1866, in-8°.

cécé, sur Hiérapolis de Syrie (Mabug)[1], des renseignements et des données, fruits des séjours qu'il a faits en Orient.

Nous ne devons pas omettre de signaler le commode volume qu'a publié M. Tobler sur la bibliographie des voyages et des descriptions de la Terre-Sainte[2]. Certains jugements de M. Tobler sont d'un esprit un peu prévenu; quelquefois incomplet en ce qui touche à l'ancienne bibliographie française, on peut dire qu'il est trop complet pour la bibliographie moderne. L'énumération de ces innombrables impressions de voyage que produisent dans toute l'Europe les facilités maintenant offertes pour les voyages en Palestine grossit assez inutilement son catalogue, indispensable du reste à ceux qui s'occupent d'une manière suivie de l'histoire et de la géographie de la Palestine.

Ce grand et important sujet s'est enrichi d'un ouvrage qui offre un grand nombre de parties nouvelles : je veux parler de l'essai de M. Derenbourg pour tirer du Talmud toutes les notions historiques et géographiques qui y sont contenues[3]. C'est sûrement une chose surprenante de voir combien cette im-

[1] *Archives des Missions scientifiques*, 2e série, t. III, p. 329 et suiv.

[2] *Bibliographia geographica Palæstinæ*. Leipzig, 1867, VI-265 pages, grand in-8°.

[3] *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine d'après les Thalmuds et les autres sources rabbiniques*, par J. Derenbourg. 1re partie. *Histoire de la Palestine depuis Cyrus jusqu'à Adrien*. Paris, Imprimerie impériale, 1867.

mense compilation renferme peu d'histoire, combien ses rédacteurs ont, si j'ose le dire, vécu sous terre, loin de la vue de toute réalité. Dès le XVII[e] siècle, cependant, on s'aperçut que l'histoire des origines du christianisme et la géographie de la Palestine avaient là beaucoup à prendre. Mais depuis le beau travail de Lightfoot, on n'avait pas fait dans cette forêt obscure de battues bien suivies. M. Geiger, en appliquant les principes de la critique moderne à l'étude de la littérature talmudique, a ouvert aux études une voie toute nouvelle. M. Derenbourg ne s'est pas contenté de résumer avec clarté les idées de M. Geiger; il y a joint ses opinions propres, conçues le plus souvent avec beaucoup de sagacité. On admire la finesse de vues et la délicatesse d'induction que l'auteur a portées dans cette matière ingrate. L'essai de M. Zadoc Kahn[1] sur l'histoire de l'esclavage chez les Juifs est aussi composé avec savoir et méthode.

On sait que la bibliothèque de Munich est, avec la bibliothèque du Vatican, la seule bibliothèque en Europe qui possède un manuscrit complet du Talmud de Babylone. M. Raphaël Rabbinowicz a entrepris une collation de ce manuscrit[2], qui, étant

[1] *L'esclavage selon la Bible et le Talmud.* Paris, 1867, in-8°, 144 pages.

[2] *Variæ lectiones in Mischnam et in Thalmud Babylonicum, quum ex aliis libris antiquis et scriptis et impressis, tum e codice Monacensi præstantissimo collectæ, annotationibus instructæ,* auctore Raphaelo Rabbinowicz. Pars I : Tract. Beracholh et totus ordo Seraïm. Monachii, 1867, 84-392-61 pages.

ancien et correct, sert beaucoup à corriger le texte. L'agencement du travail laisse à désirer : si M. Rabbinowicz continue sur ce pied, son ouvrage n'aura pas moins de vingt volumes. Mais on ne peut assez louer l'exactitude et le savoir philologique dont il fait preuve en son travail. Le texte courant du Talmud est très corrompu, toutes les éditions imprimées n'ayant fait que se copier et répéter les mêmes fautes : c'est ce qui fait l'intérêt du commentaire de Rabbi Hananel de Kairoan (XIe siècle), dont on vient de publier une partie[1]. Ce R. Hananel avait des leçons à lui, qui sont souvent citées par les tosaphistes. En attendant que l'on trouve en Orient (à Bagdad, par exemple) de bons manuscrits du Talmud, le manuscrit de Munich, celui de Rome et les commentaires du genre de celui de Hananel sont les seuls moyens que l'on ait pour améliorer ce texte tourmenté.

Les études de M. J. H. Weiss sur la langue de la Mischna[2] ont du prix, même après les travaux de Geiger et de Dukes. Le Journal de M. Géiger doit toujours être sous la main de ceux qui s'occupent de littérature talmudique. En particulier, les essais de M. Geiger pour arriver avec le Talmud et les Midraschim à corriger les textes bibliques sont

[1] *Commentarius in traclatu* (sic) *Pesachim a rab. Hananelo.* Paris, Jechiel Brill, 1868, in-8°.

[2] J. H. Weiss, *Studien über die Sprache der Mischna,* grand in-8°, XVIII-123 pages. Vienne (en hébreu), 1867.

pleins d'originalité[1]. M. l'abbé Bargès[2] a publié, en collaboration avec M. Goldberg, le *Sepher Taghin*, relatif aux enjolivements calligraphiques des lettres hébraïques. L'histoire si obscure de la Massore s'est enrichie d'un travail inachevé de Hupfeld, publié après sa mort par Vilmar, et qui contient la description d'un manuscrit peu connu[3]. Le dictionnaire biblique et talmudique de M. Hamburger, rabbin à Strelitz[4], est d'un usage commode. M. Eude Lolli, élève et successeur de Samuel Luzzatto au collége rabbinique de Padoue, a publié le premier fascicule d'un dictionnaire hébreu moderne, c'est-à-dire contenant les mots hébreux qui ne sont pas dans la Bible[5].

La littérature juive du moyen âge continue d'être étudiée avec ardeur par les savants israélites. Le troisième et dernier volume du *Guide des Égarés* de Moïse Maïmonide[6], traduit par M. Munk, a paru depuis la mort de ce savant orientaliste, et achève

[1] Voir, par exemple, l'article intitulé : *Mechilta und Siphré*, dans la *Jüdische Zeitschrift* (Breslau, 1866), vol. IV, p. 96-126.

[2] Paris, 1866. Voir *Journal asiatique*, février-mars 1867, p. 242 et suiv. (Note critique de M. Derenbourg).

[3] Dans le *Zeitschrift der deut. morgen. Gesell.* 1867, p. 201 et suiv.

[4] *Real-Encyclopædie für Bibel und Talmud. Biblisch-talmudisches Wœrterbuch.* Strelitz, 2 livraisons, finissant au mot *Jakob* (1866 et 1867), 542 pages.

[5] *Dizionario del linguaggio ebraïco-rabbinico, continente pure molte voci dell' ebraïco posteriore.* Padoue, 1857, fascic. I, jusqu'à *aharíouth*, XVI et 70 pages, in-4°.

[6] *Le Guide des Égarés*, par Moïse Ben-Maïmoun, publié pour la première fois dans l'original arabe et accompagné d'une traduction

dignement une publication qui, jointe aux travaux de feu notre confrère sur la philosophie arabe, constitue un des plus beaux ensembles de recherches qui aient été faits chez nous dans ces derniers temps. Un nouvel extrait du commentaire arabe de R. Yaphet le Karaïte, de Bassora, sur les livres de l'Ancien Testament, a vu le jour à Bonn, par les soins de M. Zacharie Auerbach. Il a pour objet le chapitre xxx des Proverbes, et est accompagné d'une traduction latine et de notes[1]. Le manuscrit est mauvais, et la publication laisse à désirer. M. Paul Jung a étudié le commentaire du même Yaphet sur le Cantique des cantiques[2]. M. Neubauer a extrait des manuscrits de Saint-Pétersbourg des détails intéressants sur le karaïsme[3], et a contribué à poser l'importante question des inscriptions et des manuscrits de Crimée, sur lesquels tant de doutes planent encore.

Le célèbre commentateur Raschi, qui a exercé tant d'influence sur l'exégèse chrétienne, a été l'objet de très-solides études. M. Berliner[4] a publié son

française et de notes critiques, littéraires et explicatives, par S. Munk. Tome III, Paris, 1866, in-8°.

[1] *Iepheti ben Eli Karaitæ in Prov. Salom. cap. xxx commentarius*, quem nunc primum arabice edidit, in latinum convertit, adnotationibus illustravit Zacharias Auerbach. Bonn, 1866, in-8°, 47 pages.

[2] Paul Jung, *Uber des karæers Jephet arabische Erklærung des Hohenliedes.* Gœttingue, 1867, 38 pages.

[3] *Aus der Petersburger Bibliothek. Beiträge und Dokumente zur Geschichte des Karæerthum und der karæischen Literatur.* Leipzig, 1866, in-8°, xii-150-66 pages.

[4] *Raschi (Salomonis Isaacidis) in Pentateuchum commentarius.*

commentaire sur le Pentateuque, en le débarrassant des interpolations que les successeurs de Raschi y avaient ajoutées, et en indiquant les sources halachiques et midraschiques où Raschi a puisé. M. B. Zomber[1] a prouvé que le commentaire attribué à Raschi sur le traité *Nedarim* n'est pas de lui; qu'au contraire, le commentaire sur *Moed Katon*, qu'on lui a contesté, lui appartient. Ce petit livre renferme encore d'excellentes observations sur le traité *Temoura*, et en général pour la critique du texte talmudique.

La philosophie religieuse de Khasdaï Creskas, Juif de Barcelone (vers 1400), qu'on a nommé le Gazzali du judaïsme, a été, de la part de M. Joël[2], l'objet d'une savante monographie. M. J. Weil a aussi consacré une étude étendue à Lévi-ben-Gerson[3]. M. Neubauer a publié, sous le titre de *Meleketh-haschir*[4], deux traités de cette prosodie hébraïque imitée des Arabes qu'adoptèrent les Juifs du moyen âge. L'un de ces traités est du milieu du

E Codd. mss. atque editis, auctoris in Talmud commentariis, fontibusque præterea optimis critice primum edidit et auxit, fontium indices locupletes variasque observationes adjecit A. Berliner. Berolini, 1866, in-8°, XVIII-378 pages (en hébreu).

[1] *De commentario Salomonis Isaacidis in tractatus talmudicos Nedarim et Moed Katon*, dissertatio critica. Berlin, 1867, in-8°, II-19 pages (en hébreu).

[2] M. Joël, *Don Chasdaï Creskas religions-philosophische Lehren*. Breslau, 1866.

[3] Weil, *Philosophie religieuse de Lévi-ben-Gerson*. 1 volume grand in-8°, Paris, 1866.

[4] מלאכת השיר. Francfort-sur-le-Mein, 1865, 64 pages.

xv[e] siècle; l'autre, de l'an 1391. A la suite, M. Neubauer a publié quelques *mekamath* de Hariri, traduites en hébreu, et des extraits du *Tahkémoni*. Sous le titre de *Imré Schepher,* M. Carmoly[1] a, de son côté, publié le second des traités de prosodie donnés par M. Neubauer, et qu'il attribue à R. Absalom Misrachi. A la suite, il a donné diverses poésies inédites de Samuel Ha-Naged, Meyr de Narbonne, Isaac-ben-Serachia. Une partie du *Schulhan arouk*, ou code rabbinique de Joseph Karo, qui régit encore comme statut spécial les israélites d'Algérie, a été traduite ou plutôt analysée d'une façon qui sera utile à ceux qui rendent la justice en Algérie et à ceux qui font des études de droit comparé[2]. Le récit des voyages de l'israélite Jacob Saphir Hallévi en Égypte, dans le sud de l'Arabie, dans l'Inde, en Australie, est surtout intéressant par les détails qu'on y trouve sur les Juifs de l'Iémen[3]. R. Jechiel Brill, de Jérusalem, dirige à Paris un journal hébreu hebdomadaire, *le Liban*, politique et littéraire. On l'a

[1] *Imré Schepher. Neue hebræische Metrik von R. Absalom Misrachi 1391 verfasst,* etc. grand in-8°, 32 pages, 1866, Francfort-sur-le-Mein.

[2] *Code rabbinique. Eben Haézer, traduit par extraits, avec les explications des docteurs juifs, la jurisprudence de la cour d'Alger et des notes comparatives de droit français et de droit musulman,* par L. Sautayra, président du tribunal de Mostaganem, et M. Charleville, grand rabbin de la province d'Oran. Tome I : traités *Ichoth* et *Kidouschin;* Paris et Alger, 1868.

[3] אבן ספיר, *Eben Saphir* (en hébreu). T. I. Lyck, 1866, 111 feuillets.

exempté du timbre, acte libéral que les personnes les plus timorées trouveront assurément sans danger.

Rappelons le catalogue des manuscrits hébreux de la Bibliothèque impériale[1] édité par M. Zotenberg, d'après les matériaux laissés par MM. Munk, Derenbourg, etc. C'est un précieux instrument de travail livré aux études. Le Musée britannique, de son côté, a publié le catalogue de ses livres imprimés en langue hébraïque[2], donnant par là un excellent exemple; les livres imprimés, en effet, quand il s'agit de matières aussi rares, demandent à être traités presque comme des manuscrits.

M. Otto Stobbe a bien exposé l'état des Juifs en Allemagne durant le moyen âge[3]. M. Albert Harcavy[4] a cherché à prouver que les premiers Juifs établis dans la Russie méridionale y sont venus des ports de la mer Noire et de l'Asie en passant le Caucase. Il montre ces Juifs des pays slaves, durant la première moitié du moyen âge, cherchant leur éducation dans les académies juives de France. La langue qu'ils appelaient « la langue de Chanaan » est le slave, par allusion à Genèse, IX, 25, et à

[1] Imprimerie impériale, 1866.

[2] *Catalogue of the hebrew books in the library of the British Museum* (par M. Zedner). Londres, 1867, in-8°.

[3] *Die Juden in Deutschland, während des Mittelalters.* Brunswick, 1866, in-8°, XII-312 pages.

[4] *Die Juden und die slavischen Sprachen,* von Albert Harkavy. Vilna, 1867, VIII-136 pages (en hébreu). Il y a aussi une édition russe.

Lévitique, xxv, 46[1]. Comme Lelewel, M. Harkavy croit à l'authenticité des monnaies slaves avec légendes hébraïques. M. Ab. Cohen, grand rabbin de la province de Constantine, a publié, sur l'histoire des Juifs dans l'Afrique septentrionale, des recherches utiles à consulter[2].

L'étude des langues araméennes s'est enrichie de quelques ouvrages importants. Une nouvelle édition de la grammaire syriaque de Hoffmann a commencé de paraître par les soins de M. Merx. M. le rabbin J. Lévy, de Breslau, qu'il ne faut pas confondre avec l'épigraphiste et le paléographe du même nom, a terminé son dictionnaire chaldéen[3]. Depuis Buxtorf, la lexicographie araméenne n'avait pas reçu de secours aussi considérable. Le dictionnaire de M. Lévy contient toute la langue des Targums, et la plus grande partie des mots chaldéens du Talmud et des Midraschim. C'est un ouvrage fait avec soin. M. Fleischer a fourni à M. Lévy des notes sur les mots venant de l'arabe et du persan.

Le très-exact et très-laborieux grammairien M. Théodore Nœldeke a publié une grammaire du néo-syriaque[4], c'est-à-dire de ce dialecte syrien

[1] Voir sur ce point Ad. Neubauer, dans l'*Allgemeine Zeitung des Judenthums*, 1866, n° 17.

[2] Dans le *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine*, 1867, p. 102-208.

[3] *Chaldäisches Wœrterbuch über die Targumim und einen grossen Theil des rabbinischen Schriftthums*, onzième et dernière livraison. Leipzig, 1868.

[4] *Grammatik der neusyrischen Sprache am Urmia-See und in Kurdistan*. Leipzig, 1868.

qui se parle encore de nos jours près du lac d'Ourmia et dans le Kurdistan. La connaissance de ce curieux rameau des langues sémitiques est due aux missionnaires américains. M. Nœldeke a porté dans l'étude des matériaux qu'ils nous ont livrés une précision philologique toute nouvelle. Il envisage le néo-syriaque non comme une déformation du syriaque classique, mais comme un dialecte araméen original qui a eu sa vie propre. Le même philologue s'est livré à l'analyse de ce que nous savons sur le dialecte syriaque qui se parle encore dans quelques vallées de l'Antiliban, en particulier à Maloula, à douze lieues de Damas. Le fait de cette conservation singulière d'un reste de la vieille langue araméenne au milieu de l'envahissement de l'arabe, avait été depuis longtemps constaté. M. Ferrette, missionnaire protestant à Damas, a pu le premier se procurer quelques spécimens du dialecte de ces villages. Ces spécimens, quoique pris à la hâte, ont suffi à M. Nœldeke pour déterminer le caractère du dialecte de Maloula[1].

M. Heidenheim continue de publier des travaux importants sur les textes samaritains[2]. Un de ces textes, consistant en une prière d'un style fort élevé, a été discuté par M. Geiger, qui a fait faire au texte

[1] *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1867, p. 183 et suiv.

[2] Dr M. Heidenheim, *Deutsche Vierteljahrsschrift für englisch-theologische Forschung und Kritik* (Gotha, Perthes, in-8°. Paraît depuis 1861; voir surtout 8e Heft ou 4e fascicule du tome II).

et à l'interprétation de sensibles progrès[1]. M. Samuel Kohn a repris l'étude de la traduction samaritaine du Pentateuque, et a ajouté d'utiles suppléments à la lexicographie samaritaine[2]. On attend avec impatience ce que peut être le contenu d'une caisse entière de manuscrits samaritains achetée par la bibliothèque de Saint-Pétersbourg, et qui, dit-on, n'a pas encore été ouverte.

La littérature mendaïte paraît se relever d'un oubli où elle a été laissée depuis les travaux, cependant bien insuffisants, de Norberg. On sait qu'il y a plusieurs années M. Petermann fut chargé par le gouvernement prussien d'une mission auprès des Mendaïtes encore existants à Bassora et à Howeizeh; qu'il se mit en relation avec les plus savants d'entre eux, et se convainquit qu'ils n'avaient pas d'autres livres que ceux que l'on possède depuis longtemps à Paris. M. Petermann vient de publier une autographie, ligne par ligne, d'un des manuscrits du *Livre d'Adam*, de Paris[3]. L'ouvrage n'a été tiré qu'à cent exemplaires; l'exécution matérielle n'en est pas fort satisfaisante, et on s'étonne que M. Petermann qui, ayant vu les Mendaïtes et ayant su leur tradition, est devenu dans la question comme une sorte d'Anquetil-Duperron, ne se soit pas efforcé de faire faire à l'interprétation de ces textes difficiles

[1] Dans le *Zeitschrift der d. m. G.* 1867, p. 169 et suiv.

[2] *Samaritanische Studien. Beiträge zur samaritanischen Pentateuch-Uebersetzung und Lexicographie.* Breslau, 1868, VI-114 pages.

[3] Leipzig, Weigel, 1867.

un pas plus considérable. Il se propose, sans doute, d'y revenir. Le docteur Euting a publié, de son côté, une autographie du *Kolasté,* livre liturgique et dogmatique des Mendaïtes, d'après les manuscrits de Paris et de Londres[2]. La dextérité de main de M. Euting est des plus remarquables. Plusieurs d'entre nous ont pu apprécier l'habileté extrême qu'il porte dans ses *fac-simile.* L'intérêt de ces études mendaïtes est très-réel, surtout depuis que la question des Nabatéens a été mise à l'ordre du jour.

La littérature syriaque, si importante pour toutes les études relatives au christianisme, a donné lieu à un bon nombre de publications. Les textes syriaques occupent une grande place dans la collection d'*Anecdota* antiques tirés pour la plupart de la bibliothèque ambrosienne que publie M. Ceriani[1], avec les types de cet établissement. Dans les sept fascicules parus de cette collection, nous trouvons la version syriaque faite par Paul de Tela du livre de Baruch, des Lamentations de Jérémie, et de l'Épître de Jérémie. Cette version a une grande valeur critique, car elle a été faite sur les Hexaples

[1] *Qolasta oder Gesänge und Lehren von der Taufe und dem Ausgange der Seele, als mandæischer Text mit sämmtlichen Varianten nach Pariser und Londoner Manuscripten.* Stuttgard, 1867, publié avec l'aide de la Société asiatique allemande, 150 pages in-fol.

[2] *Monumenta sacra et profana e codicibus præsertim Bibliothecæ ambrosianæ opera collegii doctorum ejusdem* (7 fascicules), 1861-1866. Milan. — Nous mentionnerons ici : P. de Lagarde, *Materialien zur Kritik und Geschichte des Pentateuchs,* Leipzig, 1867, xvi-231-182 p. Ce sont des traductions arabes, en parties nouvelles, de certaines fractions du Pentateuque.

d'Origène et sert plus que tout autre moyen peut-être à les reconstituer. M. Ceriani a également publié la version syro-hexaplaire d'une partie de la Genèse et de l'Exode, cette fois d'après un manuscrit du Musée britannique; de plus, il a traduit du syriaque le quatrième livre d'Esdras et l'Apocalypse de Baruch, se réservant de donner plus tard le texte syriaque de ces écrits dans un grand travail d'ensemble sur la Bible syriaque. On voit quelles précieuses contributions apporte M. Ceriani à l'étude de la littérature apocryphe, qui depuis quelques années est l'objet de recherches critiques suivies avec ardeur en Allemagne, et qui, en effet, a une importance majeure, puisque tous ces écrits sont nés vers le siècle même de l'apparition du christianisme et dans un terrain exactement semblable à celui où se produisit le mouvement chrétien. Le quatrième livre d'Esdras, ou Apocalypse d'Esdras, en particulier, est un livre si capital que tout ce qui peut nous rapprocher du texte original perdu doit être avidement recueilli. Quant à l'Apocalypse de Baruch, le manuscrit de M. Ceriani est le seul qui nous l'ait conservée. Les discussions déjà ouvertes au sujet de ce livre en Allemagne en montrent l'intérêt[1]. Un autre texte apocryphe, de beaucoup moindre importance, est l'Apocalypse de saint Paul, publiée en syriaque par M. Perkins[2] : c'est une fabrication d'un

[1] J. Langen, *De Apocalypsi Baruch anno superiori primum edita commentatio*, in-4°, 24 pages; Fribourg-en-Brisgau.

[2] Dans le *Journ. de la Soc. asiat. américaine*, t. VIII, n° 1 (1864).

âge beaucoup plus moderne que les compositions contemporaines de l'âge apostolique dont nous parlions tout à l'heure.

Saint Ephrem est, comme on sait, le premier de tous les écrivains syriaques. M. Bickell[1] a eu la bonne fortune de trouver à publier, après les Maronites établis à Rome à qui nous devons la grande édition de saint Ephrem, une collection d'hymnes parfaitement authentiques, et du plus grand intérêt, de ce père de la littérature syriaque. C'est dans un manuscrit du Musée britannique que M. Bickell a découvert ces hymnes, constituant un recueil très-anciennement formé, plein d'allusions historiques, tout entier relatif à l'histoire de Nisibe sous Constance et Julien. L'histoire d'Édesse, la persistance du polythéisme à Carrhes, toute l'histoire civile et ecclésiastique de la Syrie, sont écrites dans ce curieux document en traits d'une étonnante vivacité. Il est bien surprenant que Ebedjésu n'ait pas connu un ouvrage aussi important; mais l'ancienneté des manuscrits du Musée britannique d'où M. Bickell a tiré son texte (ces manuscrits sont du ve et du vi^e^ siècle) ne laisse place à aucun doute. A propos de ces textes nouveaux et d'autres poëmes syriaques, M. Geiger a fait sur la versification des Syriens d'intéressantes observations[2].

[1] *S. Ephræmi Syri Carmina Nisibena*, additis prolegomenis et supplemento lexicorum syriacorum, primus edidit, vertit, explicavit Dr Gustavus Bickell. Leipzig, 1866, iv-234-146 pages.

[2] *Zeitschrift der deut. morg. Gesell.* 1867, p. 469 et suiv. 487 et

Jacques de Sarug (commencement du VIe siècle) a été l'objet d'une monographie de M. Abbeloos, de l'Université de Louvain[1]. M. Abbeloos a publié quelques ouvrages inédits de ce docteur, tirés des manuscrits du Vatican, et son panégyrique en vers écrit par son disciple Georges; il y a joint une discussion géographique intéressante sur les noms de Sarug et de Batna. Le père Zingerle a publié, de son côté, six homélies du même Jacques de Sarug[2]. Le *Livre de l'Abeille*, de Salomon, évêque nestorien de Bassora, vers 1222, a été publié par M. Schœnfelder[3]. C'est une petite histoire sainte assez sèche, en syriaque et en karchouni, qui avait déjà été analysée par Assemani, et qui n'est bonne que pour montrer les opinions apocryphes qui avaient cours à cette époque chez les nestoriens. M. Rœper a étudié le singulier ouvrage intitulé « Histoire des Hermès » qu'on attribue à Honein ibn-Ishak, et notamment la partie de ce livre consacrée à Platon[4].

Les riches suppléments à la littérature grecque

suiv. Voir aussi les observations de M. l'abbé Le Hir dans la *Revue critique*, 9 février 1867.

[1] *De vita et scriptis S. Jacobi, Batuarum Sarugi in Mesopotamia episcopi.* Scripsit J. B. Abbeloos. Louvain et Bonn, 1867, in-8°.

[2] *Des heiligen Jacob von Sarug sechs Homilien.* Aus syrischen Handschriften übersetzt von P. Pius Zingerle. In-8°, XII et 107 pages. Bonn, 1867.

[3] *Salomonis, episcopi Bassorensis, Liber Apis;* syriacum arabicumque textum latine vertit, notis illustravit Dr J. M. Schœnfelder. Bamberg, 1866.

[4] Theophilus Rœper, *Lectiones Abulpharagianæ alteræ : de Honaini vita Platonis.* In-4°, 22 pages. Dantzig, 1867.

que fournit la précieuse collection de Sainte-Marie Deipara, déposée au Musée britannique, continuent d'occuper M. Land. Le second volume de ses *Anecdota syriaca*[1] contient le texte syriaque de divers ouvrages de ce Jean, évêque d'Éphèse, dont l'Histoire ecclésiastique est publiée et traduite du syriaque depuis plusieurs années. Tous ces écrits ont beaucoup d'intérêt pour l'histoire de l'hérésie monophysite et pour l'hagiographie orientale. Le nouveau volume de M. Land contient aussi d'utiles additions au premier volume. Le troisième volume contiendra la traduction syriaque de Zacharie de Mélitène. Plus tard, M. Land se propose de publier la logique de Paul le Perse et quelques autres écrits péripatéticiens. On nous annonce la prochaine publication du dictionnaire syriaque de M. Payne Smith, qui sera pour ces études une bonne fortune. M. de Lagarde a réuni en un volume plusieurs de ses anciens opuscules, qui apportent à un pareil travail d'utiles contributions[2].

Depuis la publication des nombreuses inscriptions himyarites découvertes par les Anglais, et les travaux de feu Osiander, M. François Lenormant[3] est, à ma connaissance, le seul savant qui se soit occupé de ces textes, ou du moins qui en ait en-

[1] *Anecdota Syriaca*, tomus II. Lugduni Batavorum, petit in-4°, 1868, XII-35-392 pages, 2 planches de fac-simile.

[2] *Gesammelte Abhandlungen*, 1866, déjà cité.

[3] *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1867, p. 96, 123, 222, 242, 256, 283, 302 et suiv. 1868, p. 63 et suiv.

tretenu le public savant. Les textes himyarites sont pourtant très-intéressants pour l'histoire des religions sémitiques. Un fait bien remarquable est le grand nombre d'inscriptions en ce caractère que MM. Waddington et de Vogüé ont trouvées dans le Hauran. M. Lejean a également rapporté la copie de quelques textes himyarites et ghez. On n'avait déterminé jusqu'ici aucune monnaie homérite. M. de Longpérier en a découvert une, frappée à Reidan, probablement peu de temps après le commencement de l'ère chrétienne[1].

Je ne connais en fait de récentes études éthiopiennes que le travail qui a paru dans votre journal sur le livre d'Hénoch [2], livre qui, comme vous savez, n'a été conservé qu'en éthiopien. Il paraît que l'expédition anglaise contre Théodore a eu pour résultat scientifique d'enrichir le Musée britannique d'un grand nombre de manuscrits ghez. MM. de Longpérier et d'Abbadie ont publié sur la numismatique de l'Abyssinie un travail qui fera époque[3]. Deux des pièces qu'ils ont décrites sont antérieures à la conversion du pays au christianisme; d'autres sont du VIIe et du VIIIe siècle. Les éléments recueillis pour un dictionnaire tigré par feu M. de Beurmann ont été publiés par M. A. Merx[4].

[1] *Revue numismatique*, nouv. série, mai-juin 1868.

[2] *Journal asiatique*, avril-mai 1867 (article de M. Joseph Halévi).

[3] *Revue numismatique*, nouv. série, t. XIII (1868), tiré à part.

[4] *Vocabulary of the Tigré language*. Halle, 1868, in-8°, VII-78 pages.

La langue amharique et celle des Gallas ont été l'objet d'un livre fort étendu, qui a pour auteur le Père Massaja[1], vicaire apostolique dans le pays des Gallas. M. Blumhart a publié un livre destiné, je crois, à l'usage pratique des soldats hindous qui ont pris part à la guerre d'Abyssinie, mais qui ne sera peut être pas inutile à ceux qui voudront faire une étude scientifique de l'amharique[2].

Arrivons enfin à cette immense littérature arabe qui, par son intérêt propre et comme répertoire universel de faits relatifs à l'Orient, continue toujours d'occuper une si grande place dans les travaux des orientalistes. Pour suivre l'ordre logique, et nous conformer à l'opinion des Arabes eux-mêmes sur l'ordre hiérarchique des sciences, commençons par la grammaire.

«Les savants parmi les Arabes qui s'occupaient de philologie (*adeb*) recueillaient et mettaient par écrit d'anciens poëmes, des morceaux de prose cadencée, et y mêlaient par-ci par-là assez de problèmes philologiques et grammaticaux pour que le

[1] *Lectiones grammaticales pro missionariis qui addiscere volunt linguam Amaricam seu vulgarem Abyssiniæ, necnon et linguam Oromonicam seu populorum Galla nuncupatorum*, auctore RR. DD. G. Massaja, ord. Minorum capucinorum, episcopo Cassiensi et vicario apostolico ad populos Galla. Parisiis, excusum in typographeo imperiali, 1867, in-8°, XIX-505 pages.

[2] *Handbook of the amharic language, containing a vocabulary in english, oordoo and amharic, with parallel sentences in those languages*, by the Rev. C. H. Blumhart. Lukhnow, 1867.

lecteur, après avoir fini l'ouvrage, se trouvât posséder la plupart des règles auxquelles le langage est soumis. On choisissait parmi les récits consacrés aux journées célèbres des anciens Arabes autant qu'il en fallait pour rendre intelligibles les allusions des poëtes; on y ajoutait les généalogies les plus importantes, ainsi que les anecdotes les plus répandues. Le lecteur arrivait ainsi à connaître la langue des anciens Arabes, la tournure de leurs phrases, leurs modes d'expression. » Ainsi s'exprime Ibn-Khaldoun (*Prolégomènes*, t. III, p. 295, 296 du texte arabe), et il cite lui-même quatre modèles de ce genre de littérature. Parmi ces modèles, il compte le *Kamel* d'El-Mobarred, écrivain mort l'an 899 de Jésus-Christ. Cet ouvrage est en voie de publication par les soins de M. W. Wright[1]. C'est un amas de notions jetées pêle-mêle, où un récit s'enchevêtre dans un autre, toujours avec une arrière-pensée de pédagogie. Il s'y trouve un certain nombre d'indications historiques, dont M. Dozy le premier a fait connaître l'importance dans son histoire des musulmans d'Espagne. Ce qui ajoute à l'intérêt de ces sortes d'écrits, c'est que le *Kamel* de Mobarred, et les trois autres ouvrages mentionnés par Ibn-Khaldoun, ont servi à Djeuhari pour la confection de son *Sahâh el-Logha.*

Le célèbre grammairien Djémal-eddin Moham-

[1] *The Kâmil of El-Mubarrad,* edited for the German oriental Society from the manuscripts of Leyden, Saint-Petersburg, Cambridge and Berlin, by W. Wright. Part. I-IV, in-4°, 1864-1867.

med, plus connu sous le nom d'Ibn-Malik, mort à Damas en l'année 672 de l'hégire (1273-1274 de Jésus-Christ), a composé, entre autres ouvrages, un petit poëme intitulé *Lamiya*, où il traite des diverses formes du verbe. Ce poëme a été commenté par le fils de l'auteur, Bedr-eddin, dans un opuscule qui a été publié à Leipzig, en 1866, par le docteur W. Volck, professeur ordinaire de langues sémitiques à la Faculté de théologie de l'Université de Dorpat[1]. Les pronoms relatifs en usage chez les Arabes ont fourni à M. Eugène Prym le sujet d'une publication intéressante, dont la première partie seule a paru. L'auteur y donne le texte et la traduction d'un long fragment du commentaire d'Ibn-Yaïch sur le célèbre traité grammatical intitulé *Al-Mofassal*, par Zamakhchary[2]. M. Fleischer[3] continue à communiquer aux arabisants ses précieuses scholies sur la grammaire de M. de Sacy, vrai travail de commentateur arabe, qui aura le plus grand prix pour une future édition de l'ouvrage français.

M. Lane a publié la troisième partie du vaste

[1] *Ibn-Mâlik's Lamiyat al-af'âl, mit Badraddin's Commentar.* Revidirte Textausgabe von Dr W. Volck. Leipzig, 1866, petit in-4° de VIII et 40 pages.

[2] *De enuntiationibus relativis semiticis dissertatio linguistica.* Scripsit Eugenius Prym, phil. doctor. Pars prior. Bonnæ ad Rhenum, 1867, in-8° de XII et 111 pages.

[3] *Beiträge zur arabischen Sprachkunde*, 3e série; Leipzig, 1867 (tiré des *Berichte über die Verhandlungen der kœniglich-sæchsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, pour 1867). Nous ne connaissons que par le titre : G. Sapeto, *Grammatica araba volgare*, in-8°, 302 pages. Firenze e Genova, 1867.

dictionnaire arabe qu'il a entrepris[1]. Cette partie atteint la lettre *za*. C'est toujours la même richesse, la même exactitude dans le dépouillement des dictionnaires arabes originaux. Quelques connaisseurs regrettent pourtant une certaine absence de critique et voudraient que le savant anglais ne se bornât pas aussi souvent à reproduire le sentiment des lexicographes arabes, qu'il fût plus au courant des travaux des orientalistes contemporains. Mais tout le monde assurément est d'accord pour assigner à l'ouvrage de M. Lane une place parmi les ouvrages qui font le plus d'honneur à la science orientale européenne en notre siècle.

Djawâlîkî, philologue mort l'an 1145 après Jésus-Christ, a composé un dictionnaire de tous les mots d'origine étrangère qu'on trouve dans le Coran et chez les auteurs classiques. Son ouvrage, intitulé *Al-Moarrab*, a été publié par M. Sachau[2], jeune disciple de M. Fleischer. M. de Jong a imprimé à Leyde, d'après un manuscrit de cette ville et un autre de Berlin, un lexique des surnoms ethniques et patronymiques qui ont une origine différente, quoique leur forme soit identique[3]. Ce travail a

[1] *An Arabic-english Lexicon, derived from the best and the most copious eastern sources.* Book I, containing all the classical words and significations commonly known to the learned among the Arabs. Partie 3°; Londres, 1867, très-grand in-4°, p. 849 à 1280.

[2] *Djawaliki's almu'arrab, nach der Leidener Handschrift mit Erläuterungen,* herausgegeben von Ed. Sachau. In-8°, Leipzig, 1867. Le même : *De Aljavâlîqî ejusque opere quod inscribitur al-moarrab,* adjecta textus particula. Halle, 1867.

[3] *Homonyma inter nomina relativa, auctore Abul-Fadhl Mohammed*

pour premier auteur Mohammed ibn-Tahir, de Jérusalem, surnommé Ibn-al-Kaisarany, et a été complété par Abou-Mouça d'Ispahan. C'est un ouvrage utile pour la lecture des écrivains arabes, et M. de Jong s'est acquitté de sa tâche d'éditeur avec beaucoup d'exactitude.

La poésie arabe a servi de matière à deux publications, relatives à deux anciens poëtes, à peu près contemporains, mais dont la renommée est fort inégale. L'un est le célèbre Antara, l'auteur d'une des sept *Moallakât;* l'autre est Alkama, fils d'Obda, rival d'Imrou'l-Kays. La vie du premier a été écrite par M. Henri Thorbecke, qui l'a fait précéder du morceau du *Kitâb-el-Aghâni* relatif à Antara [1]. Les poésies du second ont été réunies par M. Albert Socin, qui y a joint une version allemande, des notes assez étendues et la notice que l'auteur du *Kitâb-el-Aghâni* a consacrée au fils d'Obda [2]. M. de Kremer a publié, sur les poésies et les légendes de l'Arabie méridionale, une étude que nous ne connaissons que

Ibn-Tahir al-Makdisi, vulgo dicto Ibn al-Kaisarani, quæ cum appendice Abu Musæ Ispahanensis e codd. Leyd. et Berolin. edidit Dr P. de Jong. Lugduni Batavorum, 1865, in-8° de XIX et 229 pages.

[1] *Antara, des vorislamischen Dichters, Leben* dargestellt von Dr phil. Heinrich Thorbecke, Privatdocent zu Heidelberg. Heidelberg, 1868, grand in-8° de 45 pages. (Cf. *Journal asiatique,* avril-mai 1868.)

[2] *Die Gedichte des 'Alkama Alfahl, mit Anmerkungen,* herausgegeben von Albert Socin, Dr phil. Leipzig, 1867, grand in-8° de VIII, 42 et 24 pages. — *De 'Alkamæ Elfahl carminibus et vita,* adjecto textu arabico adhuc inedito. Dissert. inaugur. scr. Alb. Socin. Halis, 1867, in-8°.

par le titre, mais qui doit être d'un grand intérêt[1].

M. Thomas Chenery a publié le premier volume d'une traduction des Séances de Hariri[2], dont les notes prouvent un arabisant exercé.

Je ne connais aucune grande publication relative à la théologie musulmane. MM. Flügel et de Kremer nous ont donné des détails du plus haut intérêt sur un des derniers représentants du mysticisme musulman au XVIe siècle, l'Égyptien Scharany[3]. C'est un bien curieux spectacle que celui de la douceur et de la vraie piété de ce derviche, citant sans cesse comme modèle l'exemple des chrétiens par antipathie contre l'islamisme orthodoxe. Le beau caractère de Scharany et son esprit si différent de celui des musulmans, même des musulmans pieux, sont des faits très-propres à faire comprendre le penchant pour le christianisme qui se cache souvent sous le dervichisme oriental.

La géographie arabe s'est enrichie d'une édition complète de la cosmographie de Schems-eddin Abou

[1] *Uber die südarabische Sage*, Leipzig, 1866, XX-152 pages, in-8°. — Le même, *Altarabische Gedichte über die Volkssage von Iemen als Textbelege zur Abhandlung « Uber die südarabische Sage. »* Leipzig, 1867, 27 pages, in-8°.

[2] *The Assemblies of al-Hariri*, translated from the arabic, with an introduction and notes historical and grammatical, by Thomas Chenery. Vol. I, containing the first twenty-six assemblies. Londres, 1867, in-8°, 540 pages.

[3] *Zeitschrift der deut. morg. Gesell.* 1866, p. 1 et suiv. 1867, p. 271 et suiv. — *Journal asiatique*, février-mars 1868, p. 253 et suiv.

Abd-Allah Mohammed ed-Dimischki [1], écrivain du XIIIe siècle de notre ère, qui prolongea sa carrière jusqu'à l'année 1327, vit la fin de la domination latine en Orient, et fut le contemporain d'Aboulféda et d'Ibn-Batouta. Dimischki, qui professait la doctrine des soufis, passa la plus grande partie de sa vie en Syrie, soit dans le village de Raboué, aux environs de Damas, où il remplit les fonctions d'imam, soit à Safed, où il finit ses jours : aussi s'étend-il de préférence sur la description de la Syrie. L'ouvrage de Dimischki abonde en notions historiques, ainsi qu'en détails sur la botanique, la zoologie, la minéralogie, les divers produits de l'industrie orientale. L'importance de ce livre avait attiré l'attention de M. Fræhn, qui avait entrepris de le publier, d'après un manuscrit appartenant à la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Cette édition étant restée interrompue, M. Mehren, professeur à l'Université de Copenhague, a repris et mené à bonne fin la tâche commencée par Fræhn, en mettant à profit des secours que ne possédait pas celui-ci. Le texte de Dimischki est donné d'après

[1] *Cosmographie de Chems-eddin Abou-Abdallah Mohammed ed-Dimischki*, texte arabe, publié d'après l'édition commencée par M. Fræhn et d'après les manuscrits de Saint-Pétersbourg, de Paris, de Leyde et de Copenhague, par M. A. F. Mehren. Saint-Pétersbourg, 1866, très-grand in-4° de XC et 285 pages. L'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg a fait les frais de cette belle publication, et en a fixé le prix à la somme modique de 3 roubles, ou 3 thalers, 10 gros de Prusse. C'est là un exemple qui mérite d'être suivi par d'autres compagnies savantes et que n'avait pas attendu la nôtre pour sa collection d'auteurs orientaux.

quatre manuscrits et accompagné d'un index très-complet. M. Mehren, qui a publié en danois deux extraits étendus de cet ouvrage, et qui en a donné plusieurs autres en français dans les *Nouvelles annales des voyages*, nous en fait espérer une traduction complète, écrite dans notre langue. Ce sera un nouveau service que lui devra la littérature orientale et qui lui créera en même temps des titres à la reconnaissance des géographes.

Une des parties de l'ouvrage de Dimischki dont M. Mehren a déjà publié la traduction en danois est celle qui est relative à l'Espagne[1]. MM. Dozy et de Goeje ont publié le texte arabe de la description de l'Afrique et de l'Espagne, par Edrisi[2], avec une traduction et un commentaire qui corrigent sur une foule de points le travail de M. Jaubert. M. Paul Berlin Noskowyj[3] a publié l'opuscule, peu important du reste, de Makrizi sur le Hadhramaut. Cet opuscule a été de la part de M. Defrémery[4] l'objet de doctes observations.

M. Schier a publié le globe céleste arabe que possède la bibliothèque de Dresde[5]. M. Ferdinand

[1] *Den Pyrenæiske Halvö sammenligende geographisk Studie after Shems ed-dîn al-Dimishqi og Spansk arabiske geographer*, ved A. F. Mehren. Copenhague, 1864, brochure in-4°.

[2] Leyde, 1866.

[3] *Macrizii de valle Hadramaut libellus* arabice editus et illustratus. Dissertatio quam.... publice defendet Paul Berlin Noskowyj, Silesius. Bonnæ, 1866, in-8° de 37 pages.

[4] *Journal asiatique*, avril-mai 1867.

[5] *Globus cœlestis arabicus qui Dresdæ in regio Museo mathematico*

Wüstenfeld continue à mériter grandement des lettres arabes et de la géographie orientale en poursuivant avec une infatigable activité son édition du vaste dictionnaire géographique de Yakout, d'après les manuscrits de Berlin, de Saint-Pétersbourg, de Paris, de Londres et d'Oxford, aux frais de la Société orientale allemande [1]. Le second volume a vu le jour l'année dernière et comprend les lettres *djim* à *za*. L'importance de l'ouvrage de Yakout a été trop souvent signalée dans ce recueil, par notre président actuel et par son prédécesseur, pour qu'il soit nécessaire de nous étendre derechef sur ce sujet [2].

La publication du curieux ouvrage de Beladori [3] sur l'histoire des conquêtes des premiers musulmans est maintenant complète. Un troisième et dernier

asservatur, a Car. H. Schier, Dresdensi, illustratus. Lipsiæ, 1865, grand in-8°.

[1] *Jacut's geographisches Wörterbuch*.... herausgegeben von Ferdinand Wüstenfeld, Zweiter Band. Leipzig, 1867, in-8° de 968 pages.

[2] Qu'il nous soit seulement permis d'émettre un vœu, c'est que la Société orientale de Leipzig se détermine à faciliter l'acquisition de cette belle publication, en la livrant à un prix moins élevé que celui des premiers volumes. En effet, au taux fixé pour ceux-ci, l'ouvrage entier reviendrait à plus de 200 francs, ce qui est beaucoup pour un dictionnaire d'une science particulière.

[3] *Liber expugnationis regionum, auctore Imam Ahmed ibn-Jahia ibn-Djabir al-Beladsori*, quem e codice Leidensi et codice musei Britannici edidit M. F. de Goeje. Pars III, præf. gloss. et indices. Lugduni Batavorum, 1866, in-4° de 128 pages, plus 65 pages pour les index. Les pages 121 à 128 des préliminaires sont imparfaitement chiffrées 221 à 228.

fascicule, comprenant la préface, un glossaire très-détaillé, des additions et corrections, des index des noms propres et de lieux, a paru il y a deux ans. Cette publication fait un grand honneur à M. de Goeje, jeune savant qui marche dignement sur les traces de son maître, M. Dozy, dont il est maintenant le collègue à l'Université de Leyde. On sent que la glorieuse école des Erpenius, des Golius, des Schultens, n'est pas près de s'éteindre. M. de Goeje a encore publié une histoire des khalifes omeyyades, Omar II, Yézid II et Hischam, extraite d'un manuscrit de la bibliothèque de Leyde[1]. M. de Goeje a mis sous presse, conjointement avec M. de Jong, une édition complète du manuscrit d'où ces biographies sont tirées.

Il y a près de vingt ans que M. Tornberg d'Upsal a conçu le projet grandiose de donner au public le texte arabe de la chronique d'Ibn-al-Athir. On sait que cette chronique, la meilleure de toutes les chroniques arabes, embrasse l'histoire universelle, telle que la connaissent les musulmans, jusqu'à l'an 628 de l'hégire (1230 de J. C.). Voulant profiter d'abord des ressources que lui offrait la bibliothèque d'Upsal, M. Tornberg fut amené à commencer sa publication par les dernières parties. De 1851 à 1865, il imprima les six dernières parties de l'ou-

[1] *Historia khalifatus Omari II^{i}, Jazidi II^{i} et Hischami,* sumpta ex libro cui titulus est كتاب العيون والحدائق في اخبار الحقائق, quam ex codice Leyd. nunc primum edidit M. J. de Goeje. Lugd. Bat. 1865, in-8°, VI-73 pages de texte arabe.

vrage avec l'aide des manuscrits d'Upsal, de Paris, de Berlin. Il atteignit ainsi, à reculons, l'année 228 de l'hégire (842 de J. C.). A partir de ce moment, M. Tornberg a suivi un ordre inverse, et a commencé à donner les premières parties de l'ouvrage d'Ibn-al-Athir. En 1867, il a publié le commencement de la chronique, la partie qui renferme l'histoire des peuples anté-islamiques; le tome II, paru en 1868, va jusqu'à l'an 20 de l'hégire [1]. Les tomes III, IV, V, VI, paraîtront successivement et rempliront la seule lacune qui reste dans cette grande publication. Depuis la publication des volumes XI et XII de son ouvrage (les deux premiers parus), M. Tornberg a pu se servir du manuscrit complet d'Ibn-al-Athir que M. de Slane a acheté à Constantinople pour la Bibliothèque impériale de Paris. En confrontant rétrospectivement son ouvrage avec cet excellent manuscrit, il y trouvera la matière de nombreuses additions et corrections.

Un des vétérans de la littérature arabe, M. de Slane, s'est acquis un nouveau titre à la reconnaissance des orientalistes, par la publication du troisième volume de sa traduction anglaise du grand recueil biographique d'Ibn-Khallican. Plus de la moitié de ce volume avait été imprimée il y a vingt et quelques années, aux frais de la Société asiatique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, mais n'avait

[1] *Ibn-al-Athiri Chronicon quod perfectissimum inscribitur.* Ad fidem codicum Parisinorum, Londinensium et Berolinensis. Edidit C. J. Tornberg, Lundensis; vol. II, Leyde, 1868.

reçu qu'une publicité très-restreinte; presque toute l'édition de ce demi-volume avait disparu dans la faillite de l'imprimerie où elle avait été exécutée. M. de Slane a reproduit son premier travail en le revoyant avec l'exactitude qui lui est habituelle, et en le complétant [1]. Il ne lui reste plus qu'à donner un quatrième et dernier volume, dont l'impression est commencée, pour avoir terminé cette vaste et difficile entreprise. Le volume qu'il vient de publier renferme des articles d'une grande importance, tels que ceux du poëte Bohtori et du célèbre général Mohallab ibn-Abi-Soufra. Le prix du travail d'Ibn-Khallican est encore rehaussé par le savant commentaire dont M. de Slane a fait suivre chaque biographie, et où il a donné une foule d'indications utiles pour l'histoire littéraire et politique de l'Orient musulman et pour la philosophie arabe.

Sous le titre de *Documents pour l'histoire des Arabes d'Occident* [2], M. Marc-Joseph Müller a publié, aux frais de l'Académie de Munich, le premier cahier d'un recueil où il entreprend de rassembler divers morceaux d'Ibn-al-Khatib et d'autres écrivains arabes d'Espagne, relatifs à l'histoire de la péninsule ibérique sous les Arabes. L'avantage qu'a eu M. Müller

[1] *Ibn-Khallikan's biographical dictionary* translated from the arabic by baron Mac Guckin de Slane. Vol. III, Paris, printed for the oriental translation fund of Great Britain and Ireland, 1868. In-4° de 699 pages.

[2] *Beiträge zur Geschichte der westlichen Araber*, herausgegeben von Marcus Joseph Müller. 1stes Heft, München, 1866, in-8° de 192 pages.

de pouvoir puiser dans les riches trésors de l'Escuriál fait vivement désirer qu'il mène à fin cette entreprise. C'est une bonne fortune d'un autre côté que la publication de la suite de l'histoire des musulmans de Sicile de M. Amari[1]. Cet ouvrage était interrompu depuis des années par suite des importantes fonctions que l'auteur a si honorablement remplies. La première partie du tome III paraît aujourd'hui. Elle comprend l'histoire de la conquête normande, et montre combien l'élément arabe, même après avoir perdu la domination, fut tenace en Sicile et quelle large part il conserva dans le mouvement social. Encore un demi-volume, et le grand travail de M. Amari sera terminé.

La littérature arabe possède un grand nombre d'ouvrages qu'on ne peut comparer qu'à des collections d'*ana*, ou à des dictionnaires de la conversation, non rangés par ordre alphabétique. Ce sont des espèces d'aide-mémoire, où l'on trouve des traits, des mots, des faits susceptibles d'entretenir une conversation agréable. Un célèbre compilateur, Abou-Mansour Atthaalibi, qui vécut de l'an 961 à l'an 1038 de notre ère, a composé plusieurs de ces recueils. Deux ont déjà été publiés; un troisième, intitulé : *Les connaissances élégantes*, vient d'être donné par M. de Jong[2]. Il y a dans ce fatras, qui ne

[1] *Storia dei musulmani di Sicilia*, vol. III, parte 1ª, Firenze, 1868.

[2] *Lataifo'l-Ma'arif, auctore Abu Mançur Abdolmalik ibn Mohammed ibn Isma'il at-Tha'alibi;* quem librum e codd. Leyd. et Goth. edidit P. de Jong. Lugduni Batavorum, 1867, in-8° de XLI et 158 pages.

vise à aucune unité, des choses fort piquantes. Le livre, tout frivole qu'il est, donne une idée avantageuse de la société musulmane à une époque où l'Occident n'avait guère le loisir de songer à de pareils divertissements de beaux esprits. Les ouvrages qui sont ou pourraient être intitulés : *Kitâb el-awâïl*, appartiennent au même genre de littérature. Ce sont des écrits destinés à enseigner l'origine vraie ou fausse de toutes choses, les noms des premiers inventeurs, des endroits où se firent les inventions, etc. M. Gosche a fait sur ces sortes de livres une très-élégante étude d'histoire littéraire comparée[1]. Ibn-Koteiba, Askari et Soyouthi sont les principaux auteurs qu'il examine. Il suit ce genre de littérature chez les Ottomans, en recherche les analogues dans l'Occident et publie un extrait de l'ouvrage de Soyouthi.

Quoiqu'on ne mentionne ici que les travaux de sources, nous ne pouvons omettre de citer un résumé qui, par une rare exception, a pour auteur un savant original : nous voulons parler de l'histoire des peuples musulmans depuis Mahomet jusqu'au règne de sultan Sélim, par M. Gustave Weil[2]. Un

Voir l'article de M. Defrémery, *Journal asiatique*, septembre-octobre 1867.

[1] *Die Kitâb al-awâïl, eine litterarhistorische Studie*, 38 et 26 pages, dans le *Festgabe zur XXV. Versammlung deutscher Philologen, Orientalisten und Schulmänner zu Halle.* Halle, 1867.

[2] *Geschichte der islamitischen Vœlker von Mohammed bis zur Zeit des Sultans Selim übersichtlich dargestellt* von D[r] G. Weil. Stuttgard, 1866, VII-504 pages in-8°.

tel ensemble historique, resserré en un volume de 500 pages, ne peut être que fort sommaire; mais on sait combien M. Weil a étudié avec soin l'époque dont-il parle; ses jugements, même dénués de leurs preuves, gardent leur valeur.

L'étude de la philosophie arabe n'a pas fait, depuis le commencement de ce siècle, tous les progrès qu'on eût pu désirer, en partie parce qu'on s'est trop borné à l'étude des philosophes qui ont eu de la célébrité dans l'Occident, en partie parce que les manuscrits de philosophie arabe sont rares, poursuivis qu'ils ont été avec fanatisme par une réaction théologique victorieuse. M. Dieterici, de Berlin, s'est attaché à l'école la plus curieuse peut-être de la philosophie arabe, à ces *Ikhouân es-Safa*, docteurs motazélites, rationalistes et éclectiques, qui, vers le xe siècle de notre ère, composèrent une vaste encyclopédie, dont le but était de réconcilier, d'une part, Aristote et Platon, de l'autre, la philosophie grecque et la théologie musulmane. L'entreprise était difficile, périlleuse, et n'eut qu'un médiocre succès. M. Dieterici nous a déjà donné une analyse de cette vaste encyclopédie; cette fois, il en a extrait et traduit huit nouveaux chapitres, pleins d'intérêt, sur la science théorique, la logique, la science pratique, la psychologie, le système général des sciences[1]. La logique est conçue sur le plan de l'*Organon* d'Aristote, mais avec un mélange considérable d'em-

[1] *Die Logik und Psychologie der Araber im zehnten Jahrhundert nach Chr.* par le docteur F. Dieterici. Leipzig, 1868, x-196 pages.

prunts faits à la théorie des idées de Platon. L'ouvrage montre bien ce qu'il y eut de véritable esprit philosophique dans certaines écoles arabes. Ces *Ikhouân es-Safa* sont, en un sens, supérieurs aux péripatéticiens absolus comme Ibn-Roschd. M. Dieterici a joint à son beau travail un chapitre renfermant l'explication des termes techniques qui sont employés dans l'ouvrage. La lexicographie philosophique des Arabes trouvera là beaucoup à prendre.

En fait de travaux sur les mathématiques arabes, je ne connais qu'un essai de M. Aristide Marre [1] sur une partie de l'algèbre de Mohammed ben Mousa Al-Khowaresmi, et une lettre de M. Steinschneider au prince Boncompagni sur quelques manuscrits arabes de mathématiques [2]. M. Dorn a décrit trois instruments astronomiques, avec inscriptions arabes, que possède la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg [3]. — MM. Leclerc et Lenoir ont publié, après beaucoup d'autres, une nouvelle traduction du traité de la variole de Rhazès [4]. M. Clément-Mullet a traité des pierres précieuses selon les Arabes [5]. Le

[1] *Le Messahat de Mohammed ben Moussa al Kharezmi* : Extrait de son algèbre traduit et annoté par Aristide Marre, 2e édit. revue et corrigée sur le texte arabe publié par Rosen, Rome, 1866, in-4°, 14 pages.

[2] *Intorno ad otto manoscritti arabi di matematica posseduti dal sig. G. Libri.* Gr. in-4°, 24 pages, Roma.

[3] Dans les *Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg*, 1866, 150 pages in-4°.

[4] *Traité de la variole et de la rougeole de Razès.* Paris, 1866, in-8°, 58 pages.

[5] *Journal asiatique*, janvier 1868.

même savant a terminé l'année dernière sa traduction du traité d'agriculture d'Ibn el-Awwam [1] par un second tome divisé en deux parties, dont la seconde traite de l'étable, de l'écurie, de la basse-cour, et enfin des soins à donner aux abeilles. Le laborieux traducteur a réuni les mots arabes cités dans le premier volume et dans la première partie du second, et en a formé un index. C'est un travail dont l'utilité est incontestable, mais qui aurait pu être exécuté avec un peu plus de soin en ce qui regarde l'exactitude orthographique et surtout la correction typographique.

La riche collection de manuscrits arabes, persans et turcs que possède l'Université de Leyde et qu'elle doit en grande partie à la libéralité de Levin Warner, ambassadeur des Provinces-Unies des Pays-Bas à Constantinople vers le milieu du XVIIe siècle, est l'objet d'un catalogue descriptif, commencé il y a seize ans environ, par M. Dozy, qui en a donné deux volumes, continué immédiatement après lui par M. Abraham Kuenen et repris ensuite par MM. de Jong et de Goeje. Ces deux savants en ont publié les tomes III et IV [2], qui sont leur œuvre, sauf les 160 premières pages du premier de ces volumes,

[1] *Le livre de l'agriculture d'Ibn-al-Awam*, traduit de l'arabe par J. J. Clément-Mullet. Tome II, en deux parties. Paris, 1866-1867, in-8° de 460, 24, x et 293 pages.

[2] *Catalogus codicum orientalium bibliothecæ academiæ Lugduno-Batavæ*, auctoribus P. de Jong et M. J. de Goeje. Lugduni Batavorum, volumen tertium, 1865, in-8°, de 394 pages; volumen quartum, 1866, in-8°, de 350 pages.

qui sont de M. Kuenen. On doit à M. de Goeje la description de la majeure partie des manuscrits arabes. Le travail de MM. de Jong et de Goeje est exécuté avec beaucoup de soin et d'exactitude; leurs notices abondent en indications utiles et intéressantes pour la bibliographie, l'histoire littéraire et la philologie. Un ou deux volumes seront encore nécessaires pour conduire à son achèvement ce beau catalogue, qui mérite d'être offert en modèle aux ouvrages du même genre. La bibliothèque de Munich a publié également le catalogue de ses manuscrits arabes et persans, dressé avec beaucoup de soin par M. Aumer [1]. M. Gustave Flügel a achevé le catalogue des manuscrits arabes, persans et turcs, de la bibliothèque de Vienne [2]; c'est un travail qui répond à ce que le nom de son auteur donnait droit d'attendre.

Les relations des chrétiens avec les musulmans de l'Afrique septentrionale au moyen âge ont été étudiées par M. de Mas-Latrie avec une remarquable érudition [3]. M. de Mas-Latrie embrasse naturellement son sujet en savant voué à l'étude du moyen

[1] *Die arabischen Handschriften der k. Hof- und Staatsbibliothek in München,* von J. Aumer. Munich, 1866, in-8°.— *Die persischen Handschriften der k. Hof- und Staatsbibliothek in München,* von J. Aumer. Munich, 1866, in-8°.

[2] *Die arabischen, persischen und turkischen Handschriften der kais. kœnigl. Hofbibliothek zu Wien.* 3 vol. gr. in-4°, 1990 pages. Vienne, 1865-1867.

[3] *Traités de paix et de commerce, et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge.* Paris, 1868, in-4°.

âge chrétien plutôt qu'en orientaliste; mais aucun orientaliste, réduit à ses études spéciales, n'aurait pu faire un ensemble aussi complet. M. Amari a ajouté d'importants suppléments à la belle collection de traités conclus entre les républiques italiennes du moyen âge et les musulmans, qu'il avait déjà publiée[1]. Les archives de l'ancien consulat général de France à Alger ont donné également la liste des documents qu'elles possèdent[2]. Le recueil de la Société de Constantine contient, pour l'époque musulmane comme pour l'époque antique, de bonnes recherches originales[3].

La numismatique et l'archéologie arabes ont donné lieu à des opuscules ou à des notes éparses dans les journaux savants, qu'il serait long d'analyser ici. Les noms de M. Soret et de M. de Longpérier paraissent être ceux qu'il serait le plus injuste d'oublier dans cette rapide énumération[4].

Un des résultats les plus importants auxquels sont arrivés les travaux scientifiques suivis avec une méthode et une persévérance des plus louables par

[1] *I diplomi arabi del R. archivio florentino.* Testo originale con la traduzione letterale e illustrazioni. Appendice. Firenze, in-4°, xii-80 pages.

[2] *Les archives du consulat général de France à Alger,* par Albert Devoulx (Alger, 1865).

[3] Années 1865, 1866, 1867.

[4] Fr. Soret, *Éléments de la numismatique musulmane,* dans la *Revue de numismatique belge,* 4ᵉ série, t. II, et suiv. — Stickel, dans la *Zeitschrift der deut. morg. Gesell.* 1867, p. 298 et suiv. — Joseph

les officiers militaires et civils de l'occupation française en Algérie a été la constitution bien nette d'une vaste famille de langues, s'étendant de l'Égypte au Sénégal, et dont le type le plus pur paraît être le touareg. Cette famille est restée jusqu'ici absolument isolée; mais il est bien probable qu'on lui trouvera un tronc ou des rameaux parmi les autres idiomes connus depuis plus longtemps. Quoi qu'il en soit, l'étude simple, désintéressée, dégagée de toute préoccupation et de toute idée préconçue, appliquée à ces idiomes sahariens, est, à l'heure qu'il est, une des œuvres les plus délicates de la science. M. le colonel Hanoteau fait preuve dans ce travail de l'esprit le plus sûr, le plus juste et le plus consciencieux. Pas de système, pas de philosophie, nulle tendance secrète pouvant fausser le coup d'œil de l'observateur. C'est à travers ces sortes de verres lucides et sans nulle sorte de réfraction que la science aime à voir les faits éloignés et observés pour la première fois. A sa grammaire berbère et à sa grammaire touarègue, deux ouvrages excellents, M. Hanoteau vient d'ajouter un volume de poésies populaires recueillies dans la Kabylie[1]. Les Kabyles n'ont

Karabacek, *ibidem*, p. 618 et suiv. — *Le Iscrizioni arabe della reale Armeria di Torino*, illustrate da Isaia Ghiron. Firenze, 1868, in-4° de IX-121 pages et 8 planches. — De Longpérier, *Comptes rendus de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, 1866, p. 291 et suiv. — Fr. Lenormant, dans de Cherrier, *Histoire de Charles VIII*, append. au 1er vol.

[1] *Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura*, texte kabyle et traduction, par M. Hanoteau, colonel du génie. Volume in-8°, de 480 pages. Paris, Imprimerie impériale, 1867.

pas de textes écrits en dehors des ouvrages arabes; mais ils ont une poésie populaire, œuvre d'hommes illettrés, chantée par des rhapsodes héréditaires, parasites et parties nécessaires des noces et des fêtes, souvent aussi œuvre de femmes (couplets dont elles accompagnent leurs danses, longues complaintes qu'elles mêlent à leurs travaux). La mémoire extraordinaire des chanteurs kabyles explique les miracles que durent accomplir les aèdes grecs qui gardèrent les poëmes homériques, les tribus arabes qui eurent de longs divans, les jongleurs du moyen âge. M. Hanoteau nous donne sur le compte de ces derniers des rhapsodes les plus curieux détails, détails d'autant plus précieux que tout cela a été observé et recueilli sans nulle préoccupation littéraire antérieure. La pensée si juste qui porta les Fauriel, les Augustin Thierry, les Ampère à attacher une importance majeure aux chants populaires, devait dégénérer vite, par l'espèce de dilettantisme qui s'y mêla, en légèreté et même en fraude. Ici, rien de semblable. Toutes les transcriptions en caractères arabes ont été faites par des indigènes; la transcription en caractères français et la traduction ont été écrites en quelque sorte sous leur dictée. Il est bien remarquable que dans ces chants il n'y ait pas un mot d'histoire, pas un souvenir du passé.

Bien d'autres recherches sur les Berbères, leur origine, leur histoire, ont été le fruit de l'activité scientifique que notre colonie algérienne a su déployer. Une société qui s'est formée à Bone semble

diriger surtout ses efforts de ce côté[1]. L'épigraphie berbère ou libyque a fait, grâce aux efforts réunis de ces zélés explorateurs, de précieuses acquisitions. Un vrai trésor d'inscriptions libyques a été découvert. Quatre inscriptions bilingues, libyco-latines, sont maintenant connues[2]. Le nom de M. Faidherbe, qui a tant contribué à l'extension de nos connaissances sur l'Afrique, celui d'un jeune officier plein de zèle et d'intelligence, récemment frappé d'une mort subite, M. Henri Aucapitaine, et celui de M. Berbrugger, doyen de ces savantes études, méritent surtout d'être ici mentionnés[3].

Les études égyptiennes sont cultivées depuis quelque temps dans toute l'Europe avec un zèle extraordinaire. Grâce à la façon large et éclairée dont le vice-roi d'Égypte a organisé le service des antiquités, les monuments des âges les plus reculés et de la plus haute importance ne cessent de sortir du sol qui sait le mieux conserver tout ce qu'il a recouvert. Un homme du plus grand courage, un vrai héros de la science, M. Mariette, consacre sa vie à

[1] *Bulletin de l'Académie d'Hippone*, 1868.

[2] *Revue d'Afrique*, mai 1868, p. 161-174, 234-240.

[3] Faidherbe, *Recherche anthropologique sur les tombeaux mégalithiques de Roknia*. Bone, 1868, 76 pages, 6 tableaux, 13 planches. — Aucapitaine, *Ethnographie. Nouvelles observations sur l'origine des Berbers Thamou*. Paris, in-8°, 1867. — Le même, *Les Beni-Mezab* (*Sahara algérien*). Paris, 1867, in-8°. — G. Olivier, *Recherches sur l'origine des Berbères*, Bone, 1868. — Gian Carlo Conestabile, *Alcune osservazioni sovra il sistema di numerazione presso i Berberi e gli Aztechi e sovra loro idiomi*. Perugia, 1866, broch. in-8°.

ces recherches, qui lui assurent l'immortalité. En Europe, des philologues comme M. de Rougé et M. Lepsius, continuant les méthodes de Champollion, ont su faire école et grouper autour d'eux des disciples qui appliquent sous leurs yeux leurs savants procédés. Que l'on ajoute à cela des bonnes fortunes comme la découverte de la nouvelle inscription trilingue de Canopus, de la nouvelle table d'Abydos[1], des monuments persépolitains de l'isthme de Suez[2]; que l'on considère surtout l'intérêt hors ligne qui s'attache à une civilisation de beaucoup plus ancienne que toutes celles que nous connaissons ailleurs, à une civilisation qui offre un caractère d'originalité absolue et qui peut-être doit servir à expliquer bien des choses en Grèce et en Judée, et l'on comprendra le goût qui entraîne de ce côté tant d'esprits curieux. L'histoire d'Égypte forme le premier chapitre de toute philosophie de l'histoire, avec l'histoire antique de la Chine et celle de la Babylonie. Sûrement l'histoire des antiquités védiques et aryennes a pour nous un intérêt plus direct; la critique des vieux documents sémitiques est plus attachante encore; mais aucune science ne remonte plus loin que l'égyptologie dans l'échelle des temps; aucune science ne contribue davantage à expliquer l'origine des sociétés et le lent développement de ce que nous appelons civilisation.

[1] Mariette, dans la *Revue archéologique*, février 1866.

[2] Voir sur ce dernier point les *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, de mai à août 1866; *Revue archéologique*, décembre 1866.

M. de Rougé, dans un résumé substantiel récemment publié [1], a présenté l'histoire des études égyptiennes jusqu'à la fin de 1866. Depuis ce temps, l'ardeur des égyptologues ne s'est pas refroidie. Un recueil spécial, dirigé par MM. Lepsius et Brugsch [2], est consacré à représenter les progrès journaliers de leurs études. Chaque érudit y vient à son tour enregistrer le caractère déchiffré, le groupe éclairci par des variantes ou la tournure grammaticale analysée à nouveau. Sans pouvoir énumérer ici toutes les conquêtes partielles qui signalent à l'attention chaque page de ce précieux journal, nous rendrons hommage aux travaux de MM. Birch, Brugsch, Chabas, Goodwin, Le Page-Renouf, Lauth, Pleyte, Dümichen, de Horrack, Devéria, Lieblein, A. Baillet, dont les communications, de mérites très-différents sans doute, ont néanmoins toutes contribué à enrichir le dictionnaire. L'usage du système de transcription emprunté au *Standard Alphabet* de M. Lepsius tend à se généraliser; son effet sera d'effacer dans les transcriptions toute divergence qui ne serait pas fondée sur une dissidence réelle dans les appréciations.

L'apparition du décret trilingue de Canopus, en confirmant tout ce que le déchiffrement direct avait

[1] Dans le *Recueil de rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France*, publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. Paris, Imprimerie impériale, 1867.

[2] *Zeitschrift für ægyptische Sprache und Alterthumskunde*, de 1863 à 1868, in-4°.

révélé depuis vingt-cinq ans, a contribué à fixer le jugement d'hommes, fort instruits d'ailleurs, qui n'avaient pas accordé à l'égyptologie la place éminente qu'elle mérite au milieu des études orientales. M. Lepsius[1] et M. Reinisch[2] ont publié, chacun de leur côté, une copie de ce monument inestimable, rencontré par eux dans les ruines de Sân, et ont donné une traduction du texte hiéroglyphique. Des empreintes fidèles, et mieux encore un moulage des inscriptions, promis à l'Institut par M. Mariette, permettront d'opérer certaines rectifications qu'exigent ces copies. L'utilité du texte grec et du texte hiéroglyphique sera d'ailleurs doublée par l'étude du texte démotique gravé sur une autre face du monument, et que les premiers explorateurs n'avaient pas aperçu. Les égyptologues zélés regrettent les retards apportés à la publication de ce nouveau document, si essentiel pour la discussion des passages les plus difficiles.

M. Chabas a repris l'étude de l'inscription de Rosette[3] et n'a pas épuisé la matière. Quoique ce texte trilingue soit très-ancien dans la science, il

[1] *Das bilingue Dekret von Kanopus in der Originalgrösse mit Uebersetzung und Erklærung beider Texte.* Erster Theil: *Einleitung. Griechischer Text mit Uebersetzung. Hieroglyphischer Text mit Umschrift und Interlinear-übersetzung.* In-8°, 36 pages, huit planches, in-4°, Berlin.

[2] Reinisch und Rœsler. *Die zweisprachige Inschrift von Tanis.* Gr. in-8°. Vienne, 1866.

[3] *L'inscription hiéroglyphique de Rosette, analysée et comparée à la version grecque,* avec 2 planches et un glossaire égypto-grec. In-8°, 128 pages, Paris.

n'a pas encore porté tous ses fruits, et l'étude du texte démotique, éclairé maintenant d'un jour plus vif par le texte similaire du décret de Canopus, nous promet encore des révélations précieuses.

Parmi les traductions et les analyses de textes considérables, on peut citer le voyage en Palestine [1], contenu dans le papyrus Anastasi, et traduit pour la plus grande partie par MM. Goodwin et Chabas, qui l'ont accompagné d'un large commentaire. Quelque opinion qu'on puisse avoir sur l'exactitude de tel ou tel détail et sur l'appréciation de telle ou telle tournure grammaticale, on ne peut méconnaître l'importance de ce travail et la perspicacité des deux auteurs. Le dictionnaire en a reçu un notable accroissement [2]. M. Chabas a encore publié d'autres traductions moins importantes. M. Pleyte [3] a, de son côté, entrepris la traduction de divers papyrus avec des succès inégaux; l'étude sur le chapitre 125 du Rituel semble écrite d'une main plus exercée et avec une critique plus sûre que les autres essais du même auteur.

[1] *Voyage d'un Égyptien en Syrie, en Phénicie, en Palestine,* etc. *au XIVe siècle avant notre ère,* traduction analytique d'un papyrus du Musée britannique, comprenant le *fac-simile* du texte hiératique et sa transcription complète en hiéroglyphes et en lettres coptes. Publié avec la collaboration de Ch. Wicliffe-Goodwin, Chalon-sur-Saône, 1866, in-4°.

[2] Cet ouvrage a été l'objet d'une critique très-sévère de la part de M. Brugsch; M. Chabas a répondu à son tour, et sur un ton qu'il est toujours regrettable de voir introduire dans les discussions scientifiques.

[3] *Études égyptologiques.* Leyde, Brill, 1866, 1867, 1868.

M. S. Birch a joint à la seconde édition anglaise du grand ouvrage de Bunsen, revisé par M. Cottrell, un dictionnaire hiéroglyphique remarquable par le nombre des mots traduits et par l'énorme dépouillement de matériaux qu'il suppose; toutefois ces résultats ne peuvent être acceptés sans discernement, dépourvus qu'ils sont de toute preuve et de toute discussion. Le même savant a complété son œuvre par un abrégé grammatical et par une série d'exemples transcrits et traduits, qui seront d'un grand secours aux commençants.

La *Chrestomathie égyptienne*, de M. de Rougé[1], est destinée à publier le résumé des leçons du Collége de France. Le premier fascicule de la partie grammaticale, contenant les règles de l'écriture hiéroglyphique, a seul paru jusqu'ici. La lithographie n'ayant pas donné, malgré les soins de l'éminent auteur, un résultat satisfaisant, l'éditeur s'est décidé à recourir à l'Imprimerie impériale. Le second fascicule, contenant les noms, les adjectifs et les pronoms, est prêt à paraître; le premier fascicule sera réimprimé.

Le début d'une entreprise colossale a également marqué les deux dernières années[2] : nous voulons

[1] *Chrestomathie égyptienne ou choix de textes égyptiens transcrits, traduits et accompagnés d'un commentaire perpétuel et précédés d'un abrégé grammatical.* 1[re] partie : *Grammaire*, 1[er] fascicule. Paris, 1867, in-4°, 158 pages et 15 tableaux.

[2] *Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch, enthaltend in wissenschaftlicher Anordnung die gebræuchlichsten Wörter und Gruppen der Heiligen- und der Volkssprache und Schrift der alten Ægypt. Nebst deren*

parler du dictionnaire de M. Brugsch. L'auteur y donne un choix de preuves et d'exemples pour tous les mots hiéroglyphiques et démotiques connus de lui. On pouvait douter du succès avant d'avoir feuilleté les deux premiers volumes, entièrement publiés, avant la fin de 1867. Il est bien évident qu'une partie des matériaux de cette immense collection demandera une révision sévère; mais il est impossible de ne pas accorder son admiration à ce vaste dépouillement de textes de tout âge et à la justesse de coup d'œil qu'y montre habituellement l'auteur.

Les questions historiques ont été l'objet de diverses publications que nous énumérerons en suivant l'ordre de la chronologie égyptienne. Nous rencontrons d'abord, pour l'ancien empire, divers articles de M. Mariette[1] et de M. Devéria[2], dans lesquels ces deux auteurs ont discuté les premiers cartouches de la nouvelle table d'Abydos. M. J. Lauth, dans son *Manetho*, s'est attaché aux mêmes questions. L'abrégé de l'histoire d'Égypte de M. Mariette a

Erklærung in französischer, deutscher und arabischer Sprache, und Angabe ihrer Verwandtschaft mit den entsprechenden Wærtern der koptischen und der semitischen Idiome, in-4°. Autres travaux de M. Brugsch : *Die ægyptische Græberwelt.* Vortrag gehalten in der Museums-Gesellschaft zu Frankfurt am Mein, 15 November 1867, nebst einem Anhang enthaltend 6 autographirte Tafeln mit 170 Inschriften einer altægyptischen Grabkapelle. In-8°, 58 pages. Leipzig, 1868. — *Wanderungen nach den Türkis-Minen und der Sinaï-Halbinsel,* mit 3 lithographirten Tafeln sinaitischer Inschriften, 2[te] Auflage. In-8°, v-96 pages. Leipzig, 1868. — *Revue critique,* 27 août et 7 septembre 1867. — *Revue archéologique,* septembre 1867.

[1] *Revue archéol.* février 1866.

[2] *Revue archéol.* janvier 1865.

éclairé la liste de Manéthon par l'étude des tombeaux des plaines de Gizeh et de Sakkarah. Un des principaux objets de la mission d'Égypte confiée à M. de Rougé fut l'étude de ces premiers monuments des Pharaons. Notre savant confrère a donné le résumé de ses recherches dans son *Mémoire sur les monuments des six premières dynasties*[1]. On peut encore citer quelques articles de M. Goodwin, insérés dans le *Zeitschrift* de Berlin[2] et relatifs aux Pharaons Sémempsès et Séberchérès. Enfin, on doit à M. Chabas[3] la discussion d'une inscription considérable appartenant au règne d'un Pharaon dont le prénom est *Sanch-ka-ra*, et qui paraît antérieur à la XIIe dynastie; elle a révélé de curieux détails historiques sur une époque presque inconnue jusqu'ici.

En passant au nouvel empire, nous rencontrons une masse considérable de documents historiques fournis par les diverses publications de M. Dümichen[4] et par les deux premiers volumes des fouilles de M. Mariette. La plus grande partie de ces matériaux se rapporte à la XIXe et à la XXe dynastie. Les

[1] Paris, Imprimerie impériale, 1866; extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions.*

[2] 1866, p. 3; 1867, p. 34 et 82.

[3] *Voyage d'un Égyptien*, p. 56.

[4] *Altægyptische Kalender-Inschriften*, in-fol. Leipzig, 1866; — *Historische Inschriften*, etc. 1867; — *Altægyptische Tempel-Inschriften in den Jahren 1863 bis 1865 an Ort und Stelle gesammelt.* T. I: *Weihinschriften aus dem Horustempel von Edfu*, 113 hieroglyphische Tafeln in Autographien vom Verfasser. T. II : *Weihinschriften aus dem Hathortempel von Dendera*, 47 pl. d'hiéroglyphes imprimées en autographie. Gr. in-fol. Leipzig, 1867.

planches des fouilles d'Abydos, dessinées par une main habile et d'après les copies savantes de M. Devéria, ont été communiquées à divers savants en 1866, et M. de Rougé a pu se servir, pour son cours historique au Collége de France, de la grande inscription qui constate l'association à la couronne de Ramsès II tout enfant par son père Séti-Merenptah. M. Mariette avait confié ce texte à M. Maspero, qui en a fait une traduction remarquable à plus d'un titre[1]. Ce début promet un égyptologue doué de brillantes qualités.

La famille de M. Raifé a fait don au musée du Louvre d'un fragment de papyrus où M. de Rougé a reconnu une nouvelle page du papyrus Sallier, contenant le poëme de *Pentaour.* Avec ce secours inattendu, auquel il a joint de nombreux fragments inédits, copiés à Thèbes pendant sa mission, M. de Rougé a pu continuer au Collége de France, en 1866, l'étude du monument littéraire qui jette le plus de jour sur le règne de Ramsès II. Le traité conclu par ce même Pharaon avec le prince de Chet, reconnu d'abord par Champollion, a été l'objet d'études nombreuses. Traduit successivement par MM. Brugsch, Goodwin, de Rougé et Chabas, ce texte mutilé n'en a pas moins été la source d'une multitude de révélations curieuses sur l'état des populations asiatiques à l'époque de Ramsès II.

[1] *L'inscription dédicatoire du temple d'Abydos,* texte, traduction et notes, suivies d'un essai sur la jeunesse de Sésostris. Paris, 1 vol. in-4°, 1867.

Pendant son séjour à Karnak, M. de Rougé fit déblayer jusqu'à la base une grande inscription relative à l'invasion tentée en Égypte, sous le règne de Merenptah, fils de Ramsès II, par les peuples de la Méditerranée. M. Dümichen en a publié une copie, qui n'est pas complétement satisfaisante. M. de Rougé a entrepris d'esquisser l'histoire de cette terrible invasion, dans laquelle il a cru reconnaître des peuplades maritimes de Grèce et d'Italie, qui se joignirent aux populations libyennes et cherchèrent à s'emparer, au XIVe siècle avant J. C., des riches contrées arrosées par les branches du Nil à son embouchure[1]. M. Goodwin s'était rencontré avec notre savant confrère en ce qui concerne les *Schardana*. M. Lauth a publié des conclusions à peu près semblables à celles de M. de Rougé[2]. Les monuments de Médinet-Abou, publiés par M. Dümichen, et dont les plus importants ont été également mis au jour pendant la mission de M. de Rougé, jettent aussi beaucoup de lumières nouvelles sur les invasions des mêmes peuples, repoussées un peu plus tard par Ramsès III.

La vive curiosité qu'avait excitée l'apparition de la stèle de Pianchi-Meriamun et des autres monuments éthiopiens récemment découverts à Gébel-Barkal s'est accrue, d'une part, par la connaissance sommaire que M. Mariette a donnée de ces nou-

[1] *Revue archéologique*, juillet et août 1867.

[2] Dans le *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1867, p. 652 et suiv.

velles inscriptions, et, de l'autre, par la singulière concordance qu'elles ont présentée avec des textes assyriens de la même époque. Un savant éminent en plusieurs genres et dont nous déplorons la perte récente, M. Hincks, avait attiré l'attention sur cette coïncidence. L'état d'abaissement de l'Égypte, après la XXIIIe dynastie, qui avait rendu possible la conquête des Pharaons éthiopiens, aide à comprendre le succès d'Assar-Haddon et de ses lieutenants, qui établirent également leur domination passagère sur la vallée du Nil. M. Oppert et tout récemment M. Haigh d'Erdington ont indiqué des coïncidences remarquables entre les données des stèles éthiopiennes et les récits des textes assyriens.

Le même genre d'intérêt se retrouve dans les stèles bilingues érigées par Darius auprès du canal des deux mers. Ces monuments ont malheureusement été brisés avec un incroyable raffinement de barbarie. M. Oppert et M. Mariette ont pu néanmoins reconnaître, chacun de leur côté, dans les débris de la stèle de Chalouf, quelques traces qui indiquent le contenu de l'inscription : Darius y énumérait les provinces de son empire, et le nom de la Cappadoce[1] s'y lit dans un cartouche égyptien.

Les questions chronologiques sont toujours l'objet de profonds dissentiments, ce qui trahit malheureusement l'absence de bases certaines pour les calculs rétrogrades. Le *Zeitschrift* de Berlin a fourni

[1] Il est écrit *Katapatuka*, conformément à l'orthographe des textes

ici le champ le mieux approprié aux discussions. M. Brugsch, à qui l'on doit la publication d'une foule de matériaux inédits pour l'étude du calendrier, a proposé un nouveau système d'année civile qu'il a cherché à établir par l'étude d'un certain nombre de doubles dates. M. de Rougé a attaqué son système. MM. Lepsius, Goodwin et Dümichen ont successivement pris part à une discussion qui, tout en éclairant certaines parties de la question, paraît n'avoir encore rien apporté de décisif en ce qui concerne les applications à la chronologie. Le décret de Canopus a prouvé la réelle existence, chez les anciens Égyptiens, de l'année vague et de l'année sothiaque; toutefois il subsiste une difficulté considérable sur la date du lever de Sothis donnée dans cette inscription; elle diffère d'un jour avec celle qu'on eût obtenue par les tables acceptées jusqu'ici pour la période sothiaque, d'une part, et, de l'autre, pour le règne de Plotémée Évergète I. Parmi les explications proposées, celle de M. Vincent aurait le mérite d'embrasser toute la question et de poser les prémisses d'un accord vainement cherché jusqu'ici entre le calendrier macédonien et les doubles dates égyptiennes du temps des Lagides. Ce savant pense que le premier mois de l'année macédonienne changeait avec le début de chaque nouveau règne; de plus, il croit que la date du règne d'Évergète I est comptée à partir de son as-

perses. Voy. M. Mariette, sur la stèle de Chalouf, *Revue archéol.* 1866, t. II, p. 433.

sociation à la couronne, du vivant de Philadelphe. Mais avant de rien préjuger sur la réalité du système, ces nouvelles propositions devront être soumises au contrôle des dates historiques. Les monuments relatifs au calendrier se sont d'ailleurs multipliés, et M. Dümichen a spécialement apporté un contingent considérable d'inscriptions de ce genre recueillies sur les temples de l'époque grecque ou romaine.

La comparaison critique de Manéthon avec les données hiéroglyphiques a été l'objet de nouveaux travaux. Après le *Manéthon* de M. J. Lauth, M. Unger a entrepris courageusement une révision complète de toutes les questions qui se rattachent au plus précieux texte grec que nous possédions sur l'ancienne Égypte. Ses aperçus hardis et ingénieux prêteront beaucoup à la controverse; mais les archéologues liront certainement son ouvrage avec grand profit [1].

La géographie s'est également enrichie de nouveaux matériaux. M. Dümichen lui a consacré une partie notable de ses publications. M. Brugsch a continué à étendre le domaine de cette partie de la science, dont les grandes lignes lui appartiennent en propre. Les textes géographiques d'Edfou, comparés avec les notes nombreuses recueillies pendant le cours de la mission de M. de Rougé, ont fourni à M. Jacques de Rougé le sujet d'un travail très-utile [2], qui sera continué et abondera en renseigne-

[1] *Chronologie des Manetho*, von G. Friedrich Unger. Berlin, 1867.

[2] *Revue archéologique*, mai, septembre, novembre 1865, novembre 1866 et mai 1867.

ments curieux sur la statistique religieuse des nomes.

La question des chiffres et des nombres et la métrologie ont donné lieu à d'intéressants travaux de M. Lepsius, de M. Pleyte et de M. Goodwin[1]. M. Chabas, de son côté, tout en poursuivant ses recherches sur la détermination des poids égyptiens, a cherché à fixer la valeur de capacité du *hin* d'après le poids connu du vin et du miel mesuré par ce vase[2].

Remarquons aussi l'article de M. Mariette[3] sur l'usage des allitérations dans certains textes religieux. Cette petite pédanterie littéraire des anciens Égyptiens est intéressante pour nous, en ce qu'elle peut servir à révéler la valeur de signes douteux. Mentionnons enfin la publication du papyrus de Turin, contenant le plan du tombeau de Ramsès IV, expliqué par M. Lepsius[4], avec les légendes qui l'accompagnent; le travail de M. Devéria sur le papyrus judiciaire de Turin, dont les lecteurs du *Journal asiatique*[5] ont pu apprécier la nouveauté et l'intérêt; les *ostraca* déchiffrés par M. de Horrack et par M. Chabas[6].

[1] On trouvera toutes ces études réunies dans les divers numéros du *Zeitschrift* de Berlin, pour 1866 et 1867.

[2] *Détermination métrique de deux mesures égyptiennes de capacité.* Chalon-sur-Saône, 1867. In-8°, avec 1 planche.

[3] *Revue archéol.* 1867, p. 280.

[4] *Grundplan des Grabes Kœnigs Ramses IV in einem turiner Papyrus*, gr. in-4°, 21 pages, avec une planche chromolith. Berlin, 1867.

[5] *Journal asiatique*, novembre-décembre 1867.

[6] *Zeitschrift*, etc. 1867, p. 37.

C'est une bien précieuse trouvaille que celle d'un roman écrit en langue et en écriture démotique, et reconnu par M. Brugsch dans un papyrus du musée de Boulaq. Le texte démotique n'est malheureusement pas encore publié; mais M. Brugsch l'a copié, et il a donné la traduction de diverses parties du récit[1]. Le caractère historique des personnages, empruntés au grand règne de Ramsès II, et la couleur merveilleuse des événements rendront la lecture de ce roman extrêmement intéressante. Le cadre même du récit n'est pas la partie la moins curieuse : ce sont des momies qui causent entre elles dans leur tombeau de famille et qui se racontent les aventures les plus étranges.

En ce qui touche la religion égyptienne, la science s'est aussi enrichie de documents considérables. Parmi les inscriptions que M. Dümichen publie avec une si louable activité, on étudiera avec fruit sur ce sujet les deux volumes intitulés *Alt-ægyptische Tempel-inschriften*. Les deux volumes des fouilles de M. Mariette, contenant Abydos et Denderah, renferment également une très-riche matière. M. Lepsius a appelé l'attention sur les plus anciennes formes du Rituel funéraire, et il a publié toute une série de textes de cette espèce[2], appartenant au premier empire. Ces fragments prouvent

[1] *Le Roman de Setnau*, dans la *Revue archéol.* sept. 1867.

[2] *Ælteste Texte des Todtenbuchs nach Sarcophagen des altægyptischen Reichs im berliner Museum.* Einleitung und 43 lithographirte Tafeln; gr. in-4°, 53 pages; Berlin, 1867.

tout à la fois et l'antiquité des doctrines fondamentales consignées dans le livre sacré, et les remaniements qu'il a subis par la suite. On peut citer ici l'article curieux de M. Brugsch sur les changements de forme traversés par l'âme du défunt, changements qui sont exposés aux chapitres 76-88 du Rituel [1], et la traduction des *Lamentations d'Isis*, par M. de Horrack [2].

A la mythologie, ou plutôt aux prescriptions du culte, se rattachent les recettes pour la composition des parfums sacrés, indiquées d'abord par M. Brugsch, puis traduites par ce savant et par M. Dümichen. Elles apportent l'indication d'une foule de substances précieuses et contribuent largement à enrichir le dictionnaire. Ces recettes ont également étendu nos connaissances sur les formes des calculs, et elles ont fourni à M. Lepsius de nouvelles remarques sur le système égyptien des fractions. En terminant ce qui concerne la religion, nous avons enfin à signaler la tentative audacieuse de M. Birch, qui n'a pas craint de publier, dans la deuxième édition anglaise de Bunsen, une traduction complète du Rituel funéraire. Les hymnes de ce livre des morts sont remplies d'allusions à tout un monde mythologique encore bien peu connu. Dire que ces textes si difficiles ont été interprétés fidèlement,

[1] *Zeitschrift*, 1867, p. 21.

[2] *Les lamentations d'Isis et de Nephthys*, manuscrit hiératique du Musée royal de Berlin, publié en *fac-simile* avec traduction et analyse. Paris, 1866, in-4°.

dans leur entier, ce serait peut-être dépasser les espérances de l'auteur lui-même; nous pouvons cependant affirmer que beaucoup de passages ont été bien compris, et que l'essai de M. Birch jettera une première lumière sur les difficultés dont il n'aura pas obtenu la solution.

On voit quels éléments essentiels l'égyptologie est en mesure de fournir à l'histoire générale. La géographie des Égyptiens surtout, nous devenant chaque jour mieux connue, projette de singulières lueurs sur un passé fort antérieur à celui que les plus anciens documents sémitiques nous faisaient atteindre. La transcription des noms sémitiques en égyptien, matière si importante, s'éclaire d'un grand nombre de faits nouveaux. Les doutes sur la haute antiquité arrivent, par des rapprochements successifs, à être cernés et limités.

L'étude du système de la langue égyptienne moderne doit à M. Veit Valentin de bonnes recherches sur la formation des noms coptes[1]. M. P. de Lagarde a publié un texte en partie nouveau de la traduction copte du Pentateuque[2].

La perte de M. Hincks a laissé un très-grand vide dans les études assyriennes. Peu de temps avant sa mort, a paru de lui un essai de grammaire assy-

[1] *Die Bildung des koptischen Nomens*, par Veit Valentin de Francfort-sur le-Mein, couronné par la Faculté de philosophie de l'Université de Gœttingen (Gœttingen, 1866, in-4°).

[2] *Der Pentateuch coptisch*. Leipzig, 1867, in-8°, XXXVIII-504 pages.

rienne[1] fort incomplet, mais qu'il est utile de rapprocher de la grammaire de M. Oppert pour les recherches de philologie comparée. Le système de M. Hincks diffère de celui de M. Oppert sur des points importants; cependant la grammaire que ces deux savants proposent pour l'idiome sémitique que l'une des écritures cunéiformes paraît avoir recouvert est essentiellement la même. Il est certain que ce système grammatical, surtout en ce qui concerne les formes du verbe, explique beaucoup de particularités du système général des langues sémitiques; mais quelle bizarrerie qu'on en soit encore à se demander si, dans l'idiome sémitique de l'Assyrie, le temps qu'on appelle prétérit (l'aoriste premier) existait! M. Joachim Ménant[2] a aussi donné en ces derniers temps une grammaire assyrienne qui est un développement méthodique de celle de M. Oppert. Une nouvelle édition du travail de ce dernier savant, considérablement augmentée, paraît en ce moment.

Un ouvrage qui sûrement fera époque dans ces difficiles études, est le Dictionnaire assyrien de M. Norris[3]. Un volume, formant à peu près le quart de l'ouvrage, en a paru. Ce grand travail porte les traces de nombreux tâtonnements, et il en faut louer M. Norris. Dans une étude comme celle-ci, en voie

[1] *Journal of the Royal asiatic Society* de Londres, nouvelle série, volume II, partie 2 (1866).

[2] *Exposé des éléments de la langue assyrienne.* Paris, Imprimerie impériale, 1868.

[3] *Assyrian dictionary, intended to further the study of cuneiform*

de fondation et, si j'ose le dire, en pleine ébullition créatrice, il est naturel que l'auteur, à quelques pages de distance, hésite et modifie sa première opinion; mais l'immense travail de rapprochements de textes fait par M. Norris gardera toujours son prix. On sait que le Musée britannique, guidé par une pensée des plus louables, a entrepris la publication de tous les textes cunéiformes qu'il possède. Le tome II de ce grand recueil a paru en 1866 par les soins de MM. Rawlinson et Norris[1]. Quelques récentes acquisitions de ce musée et le travail qui s'y fait pour la reconstitution des tablettes en terre cuite promettent d'intéressants résultats[2].

Outre la nouvelle édition de sa grammaire, M. Oppert a publié l'analyse et la traduction de quelques textes[3]. Il a lu aussi à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un mémoire sur les rapports de l'Assyrie et de l'Égypte[4]. Un travail de M. Paul Glaize[5] présente l'histoire des études assyriennes

inscriptions of Assyria and Babylonia. Partie I. Londres, 1868, in-8°. Voir aussi *Journal of the Royal asiatic Society*, nouvelle série, volume II, partie 1.

[1] *The cuneiform inscriptions of western Asia*, t. II. Londres, in-fol.

[2] *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1867, p. 334, 335.

[3] *Revue archéologique*, septembre 1866; *Inscription de Nabuchodonosor sur les merveilles de Babylone* (Extrait des Mémoires de l'Académie de Reims), 1866.

[4] *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1867, p. 237 et suiv.

[5] *Les inscriptions cunéiformes et les travaux de M. Oppert* (Metz et Paris), 1867, in-8°.

d'une façon qui intéressera même les personnes qui pensent que ces études ont encore des principes importants à acquérir et de grands progrès à faire avant que l'on en puisse introduire les résultats dans l'histoire avec une entière sécurité.

Les études relatives aux langues du centre de l'Asie, communément appelées tartares, continuent d'être cultivées en Russie avec un zèle auquel la politique n'est pas étrangère, mais une politique cette fois parfaitement entendue et légitime. Il faut parcourir le catalogue des livres imprimés depuis le commencement de ce siècle à Kazan[1] pour se faire une idée de l'activité que le gouvernement russe a déployée de ce côté. Il se passe peu d'années sans que les divers recueils publiés par l'Académie de Saint-Pétersbourg contiennent des communications importantes sur quelque peuple plus ou moins connu de l'Asie centrale[2]. M. Radloff se crée un titre considérable par la publication des chants populaires des tribus turques et tartares de l'Altaï et du sud de la Sibérie. Le texte est publié en ca-

[1] *Chronologisches Verzeichniss der seit dem Jahr 1801 bis 1866 in Kazan gedruckten arabischen, türkischen, tartarischen und persischen Werke, als Katalog der in dem asiatischen Museum befindlichen Schriften der Art*, von B. Dorn. (Mélanges asiatiques tirés du Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, t. V, 1866, in-8°.)

[2] *Beiträge zur Geschichte der Völker Mittelasiens*. B. I (portant aussi pour titre : *Untersuchungen über die Kasimofschen Zaren und Zarewitsche*), von W. Weljaminof-Zernof. Aus dem Russischen übersetzt von J. Th. Zenker, Leipzig, 1867, in-8°.

ractères russes, la traduction est donnée en allemand. M. Schiefner, dans la préface, explique le caractère de cette singulière littérature orale. Le fond en est formé de contes hindous, modifiés par diverses influences iraniennes et slaves [1]. M. Schiefner préside à ces études avec sa méthode et son bon esprit. C'est grâce à lui que nous connaissons les travaux du baron d'Uslar [2] sur l'idiome kasikumuk [3], parlé du côté de Bakou et du Daghestan, et qui présente au linguiste philosophe des phénomènes dont le plus singulier assurément est d'avoir quatre genres : le masculin, le féminin, le genre animal, le genre ange et enfant [4].

Des travaux importants ont en ces derniers temps étendu le cercle des études mongoles. Sans parler des louables efforts que fait chez nous M. Feer pour répandre et faciliter ces études [5], M. Jülg y a apporté

[1] *Proben der Volkslitteratur der türkischen Stæmme Süd-Sibiriens.* Iᵉʳ Theil : *Die Dialekte des eigentlichen Altaï: der Altajer und Teleuten, Lebed-Tataren, Schoren und Sojonen.* Saint-Pétersbourg, 1866, partie russe xxiv-419 pages, partie allemande, xvi-434 pages. IIᵉʳ Theil, xii-720 pages.

[2] A. Schiefner, *Ausführlicher Bericht über Baron P. von Uslar's kasikümükische Studien* (Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, viiᵉ série, t. X, n° 12), Saint-Pétersbourg, gr. in-4°, 136 pages, 1866.

[3] Les Kasikumuks s'appellent eux-mêmes *Lak.* Leur nom vient de l'arabe غازى, « combattant pour la religion, » et du nom de leur capitale Gumuch ou Kumuch.

[4] Il faut se rappeler que, selon les idées musulmanes, les anges n'ont pas de sexe.

[5] *La puissance et la civilisation mongole au xiiiᵉ siècle.* Paris, 1867, brochure in-8°. — *Tableau de la grammaire mongole* (Paris, 1866, in-4° autogr. de 7 pages), suivi de pièces diverses.

d'utiles contingents. En 1866, M. Jülg fit paraître un recueil de contes kalmouks, le *Siddhi-Kür*[1], dont il donna le texte et la traduction en allemand avec un glossaire et des observations grammaticales. Ces contes, évidemment empruntés à des recueils indiens, existent aussi en mongol, et M. Jülg, dans la préface du Siddhi-Kür kalmouk, exprimait l'intention de publier neuf récits plus détaillés dans la rédaction mongole que dans la rédaction kalmouke. Il annonçait aussi la pensée de publier le recueil complet de l'Histoire d'Artchi-Bortchi-Khân, recueil de contes mongols également empruntés à l'Inde. M. Jülg était à cette époque retenu par des difficultés matérielles : il n'y avait dans toute l'Europe de caractères mongols qu'à Saint-Pétersbourg et à Kazan. Ces difficultés ont été levées par le libraire de l'Université d'Innspruck, qui a fait fondre un corps de caractères mongols d'une grande netteté, quoique un peu lourds. Avec ces types, M. Jülg a imprimé, comme spécimen, un extrait de l'Histoire d'Artchi-Bortchi-Khân[2]. Dès 1858, le lama Galsang Gomboïeff avait publié à Saint-Pétersbourg une traduction complète de l'Artchi-Bortchi, laquelle a

[1] *Die Mährchen des Siddhikur. Kalmükischer Text mit deutscher Uebersetzung und einem kalmükisch-deutschen Wörterbuch*, herausgegeben von B. Jülg. Leipzig, 1866.

[2] *Ardschi-Bordschi.* Mongolisches Mährchen. Erzählung aus der Sammlung Ardschi Bordschi. Ein Seitenstück zum Gottesgericht im Tristan und Isolde mongolisch und deutsch, nebst dem Bruchstück aus Tristan und Isolde, herausgegeben von B. Jülg. Gr. in-8°, 37 pages. Innsbruck, 1867.

été à son tour traduite en allemand par M. Benfey; mais l'inexactitude de la traduction de Galsang Gomboïeff, tour à tour écourtée ou prolixe, laisse au travail de M. Jülg tout son mérite. Au texte et à la traduction du morceau qu'il a choisi, M. Jülg a joint un épisode du poëme de Tristan et Yseult de Gottfried de Strasbourg, qui présente avec le récit mongol d'étonnantes ressemblances. Ces rapprochements portent M. Jülg à croire que la poésie européenne du XIII[e] siècle ne fut pas inconnue des Mongols et que ceux-ci purent s'inspirer des idées qui étaient en circulation dans le monde chrétien, à l'époque où les conquêtes de Gengis-Khân et de ses successeurs les mirent en rapport avec les Latins. Il est certain que la littérature de la Table ronde a presque fait le tour du monde au moyen âge; cependant, pour admettre l'hypothèse de M. Jülg, il faudrait de bien forts arguments.

L'oïgour avait été négligé depuis plusieurs années; M. Vambéry a donné un spécimen de cette langue qui offre beaucoup d'originalité. C'est une sorte de kassida, recueillie par lui et qu'il a publiée avec une transcription, une traduction et des commentaires, que les personnes vouées à l'étude des langues tartares apprécieront sans doute [1]. Le même voyageur a publié des études sur le turc oriental ou djagataï [2]. Ce volume, imprimé sous les auspices de la

[1] Dans le *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1867, p. 638 et suiv.

[2] *Çagataïsche Sprachstudien*, enthaltend : Grammatischen Um-

Société asiatique de Londres, renferme une esquisse de grammaire, une chrestomathie, un vocabulaire et une liste des ouvrages écrits en turc oriental. La chrestomathie présente une intéressante collection de poésies, de proverbes, de légendes populaires prises sur le vif, et nous initie à l'idiome peu étudié jusqu'à ce jour des populations de Khiva, de Khokand et de Bokhara, sur lesquelles les conquêtes de la Russie attirent en ce moment l'attention de l'Europe. Tous les textes donnés par M. Vambéry ont été, dit-on, contrôlés par un lettré du pays. La publication du Dictionnaire turc-oriental de M. Pavet de Courteille, tiré des documents et des vocabulaires originaux que possèdent nos bibliothèques, achèvera d'éclairer une branche de la philologie comparée d'où l'on a tiré des conséquences peut-être prématurées.

Un de nos confrères, M. Belin, si bien placé pour connaître les progrès de la littérature ottomane, littérature secondaire, il est vrai, mais riche en traductions et en commentaires des classiques musulmans, continue les notices bibliographiques qu'ont données dans ce recueil MM. de Hammer et Bianchi. Un des prochains numéros de notre journal donnera la liste complète de ce qui est sorti des presses de Constantinople dans ces trois dernières années. On se bornera à indiquer ici le caractère dominant de ce mouvement et les ouvrages qui

riss, Chrestomathie und Wörterbuch der çagataïschen Sprache. Leipzig, gr. in-4°, VIII et 360 pages.

intéressent particulièrement l'érudition. Le nombre des volumes publiés par l'imprimerie officielle du *Moniteur ottoman* n'a pas été considérable, si on le compare à la quantité d'ouvrages sortis de l'impulsion qui fut donnée en Égypte par Méhémet-Ali, à Constantinople par sultan Mahmoud et par son successeur Abd-ul-Medjid, durant les premières années de son règne. L'état critique dans lequel se trouve la société ottomane, les graves préoccupations qui assiégent toutes les classes de la société, suffisent à expliquer cet affaiblissement. Il est certain que, depuis plusieurs années, le gouvernement turc a fait peu de chose pour sa littérature nationale; les idées et les innovations étrangères ont conquis toute l'attention. La loi musulmane, il est vrai, n'apporte que peu d'entraves au développement de la presse; mais l'initiative individuelle, paralysée par l'état politique du pays, n'a donné que de médiocres résultats. Les trois ou quatre imprimeries turques qui publiaient, en même temps que leurs journaux, divers ouvrages estimés des Osmanlis, ont ou disparu, ou concentré leur activité sur les questions politiques.

Cependant, les monuments de l'histoire nationale dont la réimpression avait été commencée sous les auspices d'Ahmed-Véfik Effendi, et les traités de jurisprudence et de morale si goûtés des ulémas, ne paraissent pas avoir perdu toute faveur. Les Prolégomènes d'Ibn-Khaldoun ont été traduits en turc par le scheikh-ul-Islam, Piri-Zadé; le sixième livre

a été terminé par Djevdet Effendi[1]. C'est aussi une intéressante publication que l'histoire de Petchevi[2], chronique qui commence au règne de Soliman le Grand et se termine en 1574. L'auteur, Ibrahim Effendi, qui avait exercé des fonctions militaires et joué un rôle important dans les guerres entre la Turquie et l'Allemagne, se distingue par l'indépendance de ses opinions et la franchise avec laquelle il les exprime. Le style provincial et vieilli de cette chronique est lui-même un sujet intéressant pour l'étude des variations de la langue. Mentionnons encore l'Histoire de Selanikli[3], depuis l'époque de sultan Soleïman jusqu'en 1591, chronique qui précède, dans le *Corpus* des historiens ottomans, celle de Naïma, laquelle débute par le récit des événements de l'an 1591; — l'histoire ottomane de Khaïr-oullah-Effendi[4]; — l'histoire ottomane de Rachid[5] depuis 1660 jusqu'à 1721, avec un supplément par Açim Effendi, réimpression; — l'histoire des Afghans[6], réimpression de l'édition de 1728; — l'histoire de Tamerlan[7] par Nazmi-Zadé, publiée pour la première fois en 1729; — les *Lingots d'or*[8], par Suheïli-Zadé,

[1] Constantinople, Imprimerie impériale, 1 volume gr. in-4°, 316 pages.
[2] Constantinople, Imprimerie impériale, 1865, 2 vol. in-8°.
[3] Constantinople, Imprimerie impériale, in-8°, 1864.
[4] 14e et 15e fascicule, 1866.
[5] 6 vol. in-8°. Imprimerie impériale, 1865.
[6] 1 vol. in-8°, 1866.
[7] 1 vol. in-8°, 1866.
[8] Lithographié à Bagdad, 1866.

compilation historique renfermant de curieux renseignements sur les *ansab* ou généalogies musulmanes. Parmi les ouvrages qui traitent de religion, de morale ou d'ascétisme, on remarque un recueil contenant sept traités sur l'orthodoxie musulmane, une comparaison entre le mosaïsme et le christianisme, une réfutation du schiisme persan, etc. par Sangouri Husein Effendi[1], professeur dans une des mosquées de Constantinople, une traduction du *Colloque des oiseaux*[2] d'Attar; le *Miroir des croyances*, traité des dogmes sunnites, par Mollah Djami, traduit en turc[3]; les *Cortéges*, commentaire du Coran par un des principaux fonctionnaires du divan impérial[4]; un *Guide dans la voie spirituelle*[5], sans nom d'auteur; un grand recueil relatif au mysticisme et aux pratiques religieuses, par un affilié de l'ordre des mevlévites[6]; l'*Exposition de la Vérité*[7], recueil de conférences et de discussions relatives à la religion entre un savant indien et un chef spirituel, traduit de l'hindoustani en turc. Parmi les commentaires des ouvrages de jurisprudence, on trouve le *Tefsiri-Tibian*, un commentaire de l'*Izhar*, avec l'indication des sources et un index des gloses; parmi les traités de linguistique, quelques livres destinés à faciliter la connaissance

[1] Lithographié à Constantinople, 1865.
[2] Constantinople, 1865.
[3] Constantinople, 1 vol. in-8°, 1865.
[4] Un fort volume de 1020 pages, 1865. Imprimerie impériale.
[5] 1866.
[6] 1866.
[7] 1866, in-8°.

de l'arabe et du persan, si étroitement liés à la langue ottomane moderne, et une ou deux méthodes pour l'étude de la langue française.

L'Allemagne nous offre deux ouvrages élémentaires relatifs à la langue ottomane. Le docteur J. Goldenthal de Vienne a publié une grammaire[1], où, selon le plan tracé par Meninski, les trois langues musulmanes sont exposées simultanément, ou pour mieux dire, dans laquelle l'arabe et le persan sont étudiés dans leurs rapports avec le turc. Malgré certaines irrégularités dans le style des exemples et l'oubli de quelques expressions introduites dans la langue moderne, cet ouvrage se recommande par la clarté, la précision, et peut rendre des services aux élèves des écoles orientales. C'est également dans un but pratique que l'Académie des langues orientales de Vienne a fait paraître un recueil de proverbes ottomans[2], recueil utile, qui cependant ne laisse entrevoir ni les formes modernes de la langue, ni les complications de la syntaxe. Le Dictionnaire turc, arabe et persan de M. Zenker[3] est un ouvrage estimable; la partie turque, pour laquelle l'auteur s'est aidé des matériaux recueillis par M. Qua-

[1] *Ausführliches Lehrbuch der türkischen Sprache.* Vienne, 1865, in-8°. Imprimerie impériale. Voy. *Journal asiatique*, octobre-novembre 1866, p. 433.

[2] *Osmanische Sprichwörter*, herausgegeben durch die k. k. orientalische Akademie in Wien. Imprimerie impériale, 1865, grand in-8°.

[3] Dr Jul. Thdr. Zenker, *Dictionnaire turc-arabe-persan*, maintenant complet. Leipzig, gr. in-4°.

tremère, maintenant déposés à Munich, a une particulière valeur. Rappelons aussi le Dictionnaire turc-français de Nasifi Mallouf[1].

La littérature tibétaine s'est enrichie d'un ouvrage peu étendu, mais très-intéressant; c'est le texte et la traduction, accompagnés d'analyses, de notes, d'index, de tableaux génealogiques, d'un livre tibétain intitulé *Gyelrab,* « Race royale[2]. » Ce livre, rapporté du Ladak par M. Hermann Schlagintweit et publié par M. Émile Schlagintweit, son frère, retrace l'histoire des rois du Tibet depuis les plus anciens souvenirs qu'a conservés la légende bouddhique jusqu'à la destruction de l'indépendance du Ladak par Randjit-Singh, en 1834. La liste des rois donnée dans cet écrit se trouvait déjà dans le Père Giorgi et dans l'histoire mongole de Sanang-Setsen, traduite par Schmidt; mais c'est la première fois que l'on a ces noms donnés par un livre tibétain, sous leur forme authentique, forme dont le mongol peut à peine donner une idée. M. Schlagintweit a été aidé dans son travail par les extraits que M. Schiefner lui a communiqués d'un manuscrit tibétain de Saint-Pétersbourg, portant le même titre, traitant du même sujet, mais d'une rédaction différente et malheureusement presque illisible. On peut dire que l'ouvrage publié par M. Schlagintweit

[1] *Dictionnaire turc-français,* avec la prononciation figurée, t. II, in-12, de la page 781 à la page 1489. Paris, 1867.

[2] *Die Könige von Tibet.* Extrait des Mémoires de l'Académie de Munich. In-4°, 87 pages, plus 19 pages de texte tibétain, 1866.

est le premier ouvrage tibétain original, laïque et non religieux, que nous connaissions. Il est loin de satisfaire à tout ce que nous voudrions savoir, en particulier sur l'établissement du pouvoir temporel du dalaï-lama, fait dont l'origine n'est pas encore expliquée. M. Schlagintweit croit cependant avoir établi que Bouddha-Çri, fondateur de la monarchie tibétaine, serait venu de l'Inde vers le milieu du premier siècle avant notre ère, que les premières manifestations du culte bouddhique au Tibet dateraient de l'an 463 ou 481. En 629, monta sur le trône Srong-tsan-Gampo, qui introduisit définitivement le bouddhisme dans le Tibet.

Une ère nouvelle a commencé en ces dernières années pour les études relatives à l'Asie orientale. Les rapports des races européennes avec ces contrées ont pris un caractère complétement différent de ce qu'ils avaient été jusqu'ici. Certes, on ne peut dire que ce changement politique ait jusqu'à présent profité à la science. Les conflits d'une nature brutale qui étaient inévitables en de pareilles circonstances ont plutôt élargi que comblé le fossé qui séparait le monde chinois-japonais avec ses dépendances du monde européen. La vue superficielle que des marchands et des militaires ont jetée sur ce monde nouveau pour eux a semblé mettre dans l'ombre l'existence d'une antique littérature propre à ces contrées, bien plutôt qu'attirer l'attention sur la haute originalité de la civilisation qui s'y est dé-

ployée. Les jésuites du XVIIe et du XVIIIe siècle virent clair dans ce vieux monde chinois avec infiniment plus de perspicacité, parce qu'ils se trouvèrent tout d'abord en rapport avec les classes instruites, qu'ils prirent au sérieux la littérature chinoise, et aussi parce que la Chine, loin d'être alors en décomposition comme de nos jours, était dans l'état le plus florissant. Il faudra beaucoup de temps pour que les nouvelles relations ouvertes avec la Chine apportent à la science des avantages qui puissent compenser un désastre comme celui de l'incendie du palais d'été à Pékin.

La conséquence nécessaire de ces relations nouvelles sera cependant de fournir des facilités à l'étude de la langue chinoise. Le dictionnaire de Lobscheid [1], missionnaire qui a longtemps résidé en Chine, est un instrument utile et commode, dont les sinologues paraissent faire beaucoup de cas. Le grand nombre de personnes qui s'initient à la langue chinoise perfectionnera sans aucun doute les instruments pour transcrire et reproduire typographiquement cet idiome singulier [2]. Mais peut-être le grossier malentendu qui porte si souvent les gens du monde à confondre l'usage pratique de la langue actuelle avec la science de la langue classique, n'en

[1] *English and chinese dictionary,* with the Punti and Mandarin pronunciations, by the Rev. W. Lobscheid. Hongkong, 1866-1867. 1 vol. en deux parties.

[2] Voir Lepsius, dans le *Monatsbericht* de l'Acad. de Berlin, mars 1868, p. 168 et suiv.

sera-t-il qu'aggravé. M. Antelmo Severini a publié quelques observations sagaces sur le monosyllabisme du chinois [1]. Nous croyons savoir que la *Grammaire chinoise* de M. Stanislas Julien s'imprime en ce moment. M. Wassilief a publié un dictionnaire chinois-russe, où il a échappé au système de classification en 214 clefs par un système dont les avantages paraissent fort douteux [2].

M. James Legge, missionnaire de la Société de Londres, a publié le troisième volume, en deux parties, de ses « Classiques chinois [3]. » Ce volume contient le *Chou-King*. Ce que cette publication a de remarquable, c'est que l'auteur y essaye pour la première fois d'élever des doutes sur les idées reçues en ce qui concerne l'antiquité de la chronologie et de l'histoire chinoises. Les doutes de M. Legge partent d'idées souvent préconçues et d'une confiance absolue dans les textes bibliques, auxquels il refuse, d'un autre côté, d'appliquer la critique. Il est certain que, si on appliquait à ces derniers textes des principes aussi exigeants que ceux que M. Legge applique aux textes chinois, l'honorable missionnaire protesterait et serait forcé de reconnaître qu'il emploie deux poids et deux mesures. Les tentatives de

[1] Dans la *Rivista orientale* de M. Angelo de Gubernatis, fascic. 1° (Firenze, 1868).

[2] *Le système graphique des hiéroglyphes chinois.* Saint-Pétersbourg, 1867, grand in-4°, xvi-466 pages.

[3] Hong-Kong, 1865 (Londres, Trübner). L'ouvrage du même auteur *The life and teachings of Confucius* (chez Trübner) est un extrait des *Classiques chinois.*

M. Legge ont amené chez nous M. Pauthier[1] à examiner le degré de crédibilité que mérite la vieille histoire chinoise et à rechercher si les traditions sur l'antiquité des plus anciens textes littéraires chinois sont fondées. M. Pauthier oppose peut-être une fin de non-recevoir trop absolue aux doutes de la critique en pareille matière; toute opinion traditionnelle doit être scientifiquement discutée avant de devenir une certitude; avec les raisonnements de M. Pauthier, on eût arrêté, dès le premier pas, Wolf et Niebuhr. Les jésuites adoptèrent, en fait de chronologie chinoise, le système qu'ils trouvèrent officiel en Chine; ils firent bien. On arriverait à prouver l'inconsistance de ce système, que cela n'impliquerait aucun reproche contre les fondateurs de l'étude du chinois, pas plus que William Jones et Schlegel ne se sont trouvés diminués le jour où l'on a renversé les idées qu'ils s'étaient faites d'après la tradition hindoue sur l'âge des différentes parties de la littérature sanscrite. Quoi qu'il en soit et tout en faisant des réserves sur le second mémoire de M. Pauthier, dont quelques parties prêteraient à des objections, je dois dire que les raisons apportées par le savant orientaliste pour maintenir le système traditionnel m'ont paru très-fortes. Le nœud de la question est de savoir quel fut en réalité l'effet de l'édit de destruction des anciens livres porté par l'empereur Thsîn-Chì-hoâng-ti, l'an 213

[1] *Journal asiatique*, septembre-octobre 1867, avril-mai 1868.

avant Jésus-Christ. M. Pauthier montre que cet édit ne put avoir les conséquences radicales qu'on lui attribue ; ce n'est pas une persécution de quatre ou cinq ans ou même de vingt-deux ans (l'édit n'exista que pendant ce temps, et encore il tomba très-vite en désuétude), ce n'est pas, dis-je, un accès de mauvaise humeur d'un souverain en désaccord avec une grande partie de son gouvernement, qui peut détruire une littérature ayant profondément pénétré dans les mœurs d'une nation. Les pièces importantes citées par M. Pauthier, l'inventaire des livres retrouvés après la proscription, le catalogue de la vieille littérature au premier siècle avant notre ère, montrent très-bien la solidité de la chaîne traditionnelle. En Chine, comme en Égypte, il est probable que l'antiquité résistera aux recherches de la critique et aux tentatives d'explication mythologique. Ces sortes de pays administratifs ont des annales bien mieux ordonnées que les peuples qui écrivirent tard et n'eurent longtemps d'autres archives que leur mythologie.

M. Wylie a publié à Shang-Haï un essai de bibliographie chinoise, tiré en partie du catalogue de Khien-Long, en partie de ses propres recherches, et qui est en son genre le livre le plus complet que l'on possède [1]. C'est sûrement l'ouvrage où l'on peut puiser l'idée la plus exacte de l'histoire littéraire de la Chine. M. G. Schlegel, interprète du

[1] *Notes on chinese literature, with introductory remarks on the*

gouvernement de l'Inde néerlandaise pour la langue chinoise, a publié, dans les Actes de la Société de Batavia [1], un roman chinois et d'importantes études sur les mœurs de la race chinoise, en particulier sur ces associations secrètes des Chinois entre eux, qui de la Chine s'étendent à tous les pays où les Chinois colonisent. Une belle collection d'inscriptions chinoises en caractère archaïque a été rapportée par M. Fontanier, agent consulaire, et se trouve maintenant à la Bibliothèque impériale.

M. Léon Pagès a achevé cette année la réimpression du dictionnaire japonais-portugais composé par les jésuites et imprimé en 1603 à Nangasaki [2]. M. Pagès traduit en français le travail des missionnaires et y ajoute les caractères japonais. Dans l'état actuel de la science, était-il opportun de réimprimer ainsi, avec des changements d'une nature fort délicate, un ouvrage ancien, qui certes fait beaucoup d'honneur à ses auteurs, mais qui peut-

progressive advancement of the art, and a list of translations from the chinese into various european languages. Shang-Haï, 1867, in-4°, XXVIII-260 pages.

[1] *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen.* Deel XXXII, Batavia, 1866.

[2] *Dictionnaire japonais-français,* contenant : 1° la transcription des mots et exemples japonais; 2° les caractères japonais; 3° l'interprétation; traduit du dictionnaire japonais-portugais composé par les missionnaires de la Compagnie de Jésus et imprimé en 1603 à Nangasaki, et revu sur la traduction espagnole du même ouvrage, rédigée par un dominicain et imprimée en 1630 à Manille; publié par Léon Pagès. Paris, achevé en 1868, 933 pages. Une livraison complémentaire renfermera la grammaire du P. Rodriguez.

être ne répond plus aux besoins du moment? C'est ce que nous ne voulons pas décider. Un vieux dictionnaire anglais, du commencement du XVII[e] siècle[1], peut avoir été un livre d'un grand mérite sans que pour cela on le réimprime pour l'usage. Quant aux bibliophiles et aux érudits, il est douteux que la réimpression modifiée équivaille pour eux à l'édition originale. Cependant, dans le cas dont il s'agit, l'édition originale était devenue tellement rare que l'édition de M. Pagès sera certainement recherchée. La première livraison du Vocabulaire français-anglais-japonais, composé par M. l'abbé Mermet de Cachon, a été également publiée par les soins de MM. Pagès et Le Gras[1].

Je ne trouve, en fait d'études sur la littérature japonaise, qu'un seul écrit; c'est le texte et la traduction d'une espèce d'anthologie poétique fort répandue au Japon et qui compte de nombreux commentaires[2]. En fait d'études de philologie comparée sur la langue japonaise, je ne connais qu'une brochure de M. Léon de Rosny[3]. M. Léon de Rosny a également continué à s'occuper de la Corée, jusqu'ici peu

[1] *Dictionnaire français-anglais-japonais*, composé par M. l'abbé Mermet de Cachon, et publié par les soins de M. A. Le Gras pour la partie anglaise, et de M. Léon Pagès pour la partie japonaise. 1[re] livraison, Paris, 1866, in-8°.

[2] *Hyak nin is'shiu, or Stanzas by a century of poets, being japanese lyrical odes*, translated by F. V. Dickins. In-8°, Londres, 1866.

[3] *Des affinités du japonais avec certaines langues du continent asiatique.* In-8°, 16 pages, Paris, 1867.

connue[1]. Une belle collection chinoise coréenne, en 297 volumes, a été rapportée de Corée par l'amiral Rose, en 1867. Elle est déposée à la Bibliothèque impériale. La plupart de ces volumes sont relatifs aux règlements funéraires et au cérémonial.

Le dialecte annamite a été l'objet d'une étude consciencieuse de M. Aubaret[2]. L'annamite offre différents phénomènes linguistiques remarquables; c'est, à ce qu'il semble, un dialecte du chinois qui s'est fait un syllabaire de neuf cents et quelques sons avec le caractère chinois. C'est là un fait dont on avait déjà des exemples dans l'Asie orientale, et qui est très-important pour la grammaire comparée aussi bien que pour l'histoire de l'écriture; peut-être doit-il servir à expliquer la formation des syllabaires cunéiformes. On ne peut pas dire que l'annamite s'écrive en chinois; mais à l'aide du caractère chinois, les Annamites se sont composé un syllabaire de convention, purement phonétique. Les caractères chinois, ainsi modifiés, ont été gravés à l'Imprimerie impériale pour l'ouvrage de M. Aubaret. Il paraît, du reste, que les Annamites, à côté de ce caractère chinois, altéré et phonétique, emploient, comme les Japonais, une seconde écriture, qui n'est autre chose que le chinois pur. Il est très-important, sur tous ces faits singuliers, d'avoir l'impression des

[1] *Revue orientale*, 2e série, n° 6, Nancy, 1868.

[2] *Grammaire annamite*, suivie d'un vocabulaire français-annamite et annamite-français, par G. Aubaret. Paris, Imprimerie impériale, 1867.

indigènes; c'est ce qui fait l'intérêt d'une petite grammaire annamite, imprimée à Saïgon, avec les presses du gouvernement [1]. Il y aura là, pour ceux qui voudront écrire une grammaire savante de l'annamite, du point de vue de la philologie comparée, une matière bien attachante.

Les îles Lieou-Kieou, leur histoire, leur langue, ont été l'objet d'une étude approfondie de M. J. Hoffmann [2], qui s'est surtout servi dans son travail des sources chinoises et japonaises. Tout le monde est d'accord pour reconnaître le service que M. Bastian rend à la science par la publication de ses voyages dans les contrées les plus reculées de l'extrême Orient [3]. L'auteur se montre au courant des nouvelles études de philologie et de mythologie comparée, et si l'on peut lui faire un reproche, c'est de dépasser souvent le cercle des comparaisons organiques et d'entrer dans le champ indéfini des rapprochements, purement extérieurs. L'histoire de l'Indo-Chine, tracée par M. Bastian, est dans son ensemble quelque chose de tout à fait neuf, une

[1] *Abrégé de grammaire annamite*, par P. J. B. Truong-Vinh-Ky, directeur du collége des interprètes (Saïgon, Imprimerie impériale, 1867).

[2] Dans les *Bijdragen tot de Taal- Land- en Volkenkunde van Nederlandsch Indië*. La Haye, Eerste deel, 3[e] stuk, 1866.

[3] *Die Vœlker des œstlichen Asiens, Studien und Reisen* von D[r] Adolf Bastian. Vol. I. *Geschichte der Indo-Chinesen*; XIII-576 pages, Leipzig, 1866; — vol. II. *Reisen in Birma in den Jahren 1861-1862*; XIII-521 pages, Leipzig, 1866; — vol. III. *Reisen in Siam in Jahre 1863*; XX-540 pages, Iena, 1867, avec une carte de l'Indo-Chine, par M. Kiepert. L'ouvrage aura 5 volumes.

sorte de pendant à l'ouvrage de Lassen sur l'histoire de l'Inde. Les volumes consacrés au Birman et à Siam sont d'un grand intérêt. M. Bastian décrit minutieusement tout ce qu'il voit; il peint les mœurs, les croyances, les façons de parler. Le tableau de la société bouddhiste, dans l'Indo-Chine, sortira de ce précieux ouvrage avec une grande exactitude.

L'archéologie de l'Indo-Chine a commencé d'attirer l'attention; mais il serait prématuré d'exprimer un jugement sur des données qui n'ont pas encore été soumises à un assez mûr examen. Il faudra, ce semble, prendre garde aux hypothèses qui attribueraient aux monuments de ces contrées des antiquités exagérées. Espérons que l'occupation française en Cochinchine portera pour la science quelques-uns des fruits excellents qu'a portés l'occupation de l'Algérie.

Les études malaies et javanaises continuent d'être cultivées avec zèle par les Hollandais. Les grands recueils imprimés à Batavia et à La Haye sont de précieux répertoires pour la philologie de ces contrées [1]. Je trouve une nouvelle grammaire malaie

[1] *Tijdschrift voor indische Taal- Land- en Volkenkunde*, publié par la Soc. des arts et sciences de Batavia, sous la direction de W. Stortenbeker (nous avons reçu jusqu'à Deel XVI, Vijde serie, deel II, afl. 1, 1866). — *Notulen van de Algemeene en Bestuurs-Vergaderingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen* (jusqu'à Deel IV, aflev. 1), Batavia. — *Bijdragen tot de Taal- Land- en Volkenkunde van nederlandsch Indië*, publié par l'Institut royal pour l'étude de l'Inde néerlandaise. Derde Volgreeks. Eerste Deel, 1-2-3-4 Stuck. La Haye, 1866 et 1867. — *Catalogus der Bibliothek van het bata-*

par M. Pijnappel [1]. Chez nous, M. Tugault [2] en a également publié une. M. Aristide Marre [3] a relevé les mots malais qui se sont introduits dans les langues européennes et a traduit en français une curieuse autobiographie malaie déjà donnée en anglais par Marsden.

Que de travaux, Messieurs, et quelle somme énorme de dévouement, de désintéressement, de sacrifices de toutes sortes suppose la longue série de recherches qui vient de se dérouler devant vous! Que d'efforts d'esprits excellents pour résoudre des problèmes dont le seul objet est de savoir un peu mieux le passé et le présent de l'humanité. Poursuivies sans relâche, à travers les mille épreuves de la vie, souvent malgré la maladie, parfois au risque de la mort et au prix d'une pauvreté voulue et noblement supportée, ces recherches sont la meilleure preuve de ce qu'il y a dans notre civilisation de noble et de grand. Nous nous usons pour connaître un monde disparu depuis des siècles, ou qui

viaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, door J. A. van der Chijs. Batavia, 1864.

[1] Gz. J. Pijnappel, *Maleische Spraakkunst.* Gr. in-8°. La Haye, 1867.

[2] Alfred Tugault, *Grammaire de la langue malaye ou malaise,* in-8°, 98 pages. Paris, 1868.

[3] A. Marre. *Petit vocabulaire des mots malais que l'usage a introduits dans les langues d'Europe* (Rome, 1866, br. in-8°, 14 pages). Je n'ai pas vu cet écrit. — Le même, *Mémoires de Nakhoda Mouda de Samangka,* écrits par lui et ses enfants, traduits pour la première fois en français sur la version anglaise de W. Marsden. Paris, 1868, in-8°, 88 pages.

ne se soucie guère de nous connaître, et cela par l'unique plaisir de savoir, par l'attrait qu'a pour nous la connaissance du vrai. Persévérons, Messieurs, dans ces difficiles travaux, dont la récompense est la conscience d'avoir bien fait et l'estime d'un petit nombre. Notre temps semble pencher de plus en plus vers une appréciation superficielle des choses, dont l'une des conséquences est de confondre les ordres divers de la culture intellectuelle et de méconnaître la part de mérite qui revient au savant original. Les parties élevées de la société suivent trop souvent en cela les erreurs de la foule; la science, qui n'a jamais eu les encouragements du public, n'a plus auprès des gouvernements l'autorité et la valeur qu'elle avait autrefois. Dans la première moitié de ce siècle, il exista une société éclairée qui avait le sens de nos études, en comprenait l'importance, voyait à quoi elles se rattachent. De nos jours, des recherches qui n'ont en apparence qu'un résultat spéculatif et dont la valeur d'application, quoique très-réelle, ne s'aperçoit pas tout d'abord, ne pouvaient manquer d'être écrasées par les pesantes masses qui composent notre mécanisme social. Une administration n'est pas une aristocratie; elle sert et flatte souvent les idées d'un public frivole; elle se croit dispensée de consulter les hommes spéciaux dont elle ne craint pas des réclamations bruyantes, et dont les conseils la conduiraient rarement à ce qu'elle se propose, à la popularité.

Serrons-nous d'autant plus, Messieurs; la tâche

et l'importance des sociétés savantes sont en raison inverse de ce que fait l'État. Si l'État et le public nous manquent, ou du moins n'accordent pas à nos travaux le rang qu'ils méritent, créez par l'autorité dont vous jouissez une revanche pour l'étude solide et la recherche sérieuse. Gardienne de plus d'une moitié de l'histoire, possédant ou recherchant le secret des origines les plus intéressantes à connaître, notre Société, sans avoir aucun parti dans les questions philosophiques, politiques, religieuses, est au cœur même de tous les grands problèmes philosophiques, politiques, religieux. Tout le monde a quelque chose à apprendre d'elle. En fraternité avec l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont nous ne nous séparons jamais, remplissons cette noble tâche. Rien ne reste que les travaux solides; telle recherche érudite qui a eu dix lecteurs en son temps, si elle a introduit une pierre dans l'édifice de la science, vivra bien plus que l'œuvre superficielle à laquelle, sur la foi d'une vogue momentanée, on a témérairement décerné l'immortalité.

RAPPORT SOMMAIRE

SUR LES RECETTES ET LES DÉPENSES DE LA SOCIÉTÉ PENDANT L'ANNÉE 1867, LU DANS LA SÉANCE DU CONSEIL, DU 13 MARS 1868, PAR M. PAUTHIER, COMMISSAIRE RAPPORTEUR.

RECETTES.

193 cotisations courantes de 1867	5,790f 00c	
2 cotisations anticipées	60 00	
2 cotisations à vie	600 00	
74 cotisations arriérées	2,230 00	
15 cotisations reçues par MM. Williams et Norgate	462 50	
1 don volontaire d'un membre, M. Rosin	100 00	
88 souscriptions particulières au *Journal* (y compris un reliquat de 57 fr. 50 c. de 1866)	1,817 50	
Souscriptions annuelles du Ministère de l'instruction publique	2,000 00	
TOTAL du produit des cotisations et du *Journal* de la Société	13,060 00	13,060f 00c
Vente des publications de la Société par le libraire		1,129 00
Solde de l'avance faite en 1858 par la Société pour des essais de fonte de caractères chinois en Chine		165 00
A reporter		14,354 00

Report....................		14,354f 00c
Intérêts des fonds de la Société en 3 p. o/o	1,300f 00	
Intérêts de 69 obligations de l'Est à 5 p. o/o............	1,675 32	
Intérêts des 20 nouvelles obligations d'Orléans...........	291 60	
Intérêts des 2 obligations d'un an, à 5 p. o/o............	310 00	
Intérêts des fonds placés en compte courant...........	51 95	
TOTAL des intérêts des divers fonds.....................	3,628 87	3,628 87
Montant du crédit ouvert par l'Imprimerie impériale, pour l'impression du *Journal* de l'année 1866....................		3,000 00
TOTAL GÉNÉRAL des recettes faites en 1867..		20,982 87
Le restant en caisse au 1er janvier 1867....		14,886 87
TOTAL des recettes de 1867 et de l'encaisse.		35,869 74

Observations. Sur cette somme, 6,232 fr. 10 c. ont été convertis, le 23 février 1867, en 20 obligations d'Orléans, à 5 p. o/o, achetées au taux de 311 fr. 60 c. et 12,000 francs ont été placés en obligations d'un an, à 5 p. o/o également. Les intérêts de ces diverses sommes ainsi placées figurent aux recettes énumérées ci-dessus.

DÉPENSES.

Droit de recouvrement des cotisations.....................	1,020f 50c	
Frais d'envoi du Journal aux membres de la Société.......	266 87	1,489f 24c
Dépenses diverses du libraire de la Société................	201 87	
A reporter................		1,489 24

Report.		1,489f 24c
Loyer des salles des séances et de la bibliothèque de la Société.	1,000f 00c	1,070 00
Frais divers.	70 00	
Honoraires payés au sous-bibliothécaire.	600 00	882 75
Frais de reliure.	282 75	
Circulaires et frais divers.		123 75
Droit de garde des titres de la Société.		13 00
Frais d'impression du *Journal* de 1866.		6,605 70
Frais d'un tirage à part porté en recette dans le compte de l'année dernière, par M. Nève.		89 64
TOTAL des dépenses de l'année 1867.		10,274 08

BALANCE :

1° Fonds de l'encaisse du 1er janvier 1867 capitalisés.	6,232f 10c	
2° Obligation à échéance au 4 mai 1868.	9,000 00	
3° Obligation à échéance au 1er juillet 1868.	3,200 00	
4° Espèces en compte courant à la Société générale.	7,163 56	
TOTAL.	25,595 66	25,595 66
TOTAL égal aux recettes de 1867 et à l'encaisse.		35,869 74

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Il résulte du compte que je viens d'avoir l'honneur de présenter au Conseil :

1° Que les recettes réelles de la Société, pendant l'exercice de 1867, se sont élevées à. .	20,982f 87c
2° Que les dépenses diverses se sont élevées à	10,274 08
Différence.	10,708 79

3° Que l'excédant des recettes sur les dépenses a été de	10,708^{f} 79^{c}
4° Qu'avec l'encaisse du 1er janvier 1867, de..	14,886 87
La Société possédait donc, au 1er janvier 1868, un encaisse disponible de	25,595 66

RAPPORT DES CENSEURS

SUR LES COMPTES DE 1867 ET LE BUDGET DE 1868.

Il résulte des documents qui nous ont été communiqués et que nous avons soigneusement examinés, que pour l'exercice 1867, les dépenses de notre Société se sont élevées

à	10,274^{f} 08^{c}
et que les recettes ont été de	20,982 87
Excédant des recettes	10,708 79

Comme le solde, soit en caisse, soit en compte courant, était, au 1er janvier 1867, de 14,886 fr. 87 c., il s'ensuit qu'au 1er janvier 1868, ce solde, joint à l'excédant des recettes sur les dépenses, formait un total de 25,595 fr. 66 c. dont la Société pouvait disposer pour les besoins de l'exercice courant.

MM. les Membres de la Commission des fonds ont dressé le budget de 1868; et il ressort de leurs prévisions que pour l'année 1868 les dépenses présumées seront d'environ 17,200 francs, tandis que les recettes se monteront approximativement à 20,800 francs. Il restera donc, selon toute probabilité, à la fin de cette année, un excédant de plus de 3,000 francs applicable à l'exercice suivant.

Ainsi, Messieurs, notre service actuel est parfaitement assuré. Si nous regardons à l'ensemble de notre situation financière, elle n'est pas moins satisfaisante. Nous vous la

rappelons en peu de mots, comme nous l'avons fait pour les années précédentes.

Le capital fixe de la Société se montait au 1er janvier 1868, en rente 3 p. 0/0, obligations du chemin de fer de l'Est et du chemin de fer d'Orléans, à la somme de.. 74,045f 00c

Le capital disponible en obligations à courte échéance et en compte courant, à la même époque, se montait à la somme de........ 19,363 65

De telle sorte que le capital total de la Société fixe et disponible s'élevait en totalité à.. 93,408 65

Au 1er janvier 1867, ce capital n'était que de 80,367 fr.; l'année 1867 l'a donc accru de 13,141 francs.

En présence de cette situation excellente, et en tenant compte des nécessités de l'avenir, il est sage, comme le proposent Messieurs les Membres de la Commission des fonds, d'augmenter notre capital fixe et de le porter à 90,000 fr. Nous vous demandons, Messieurs, de sanctionner cette proposition et d'autoriser la Commission des fonds à faire ce placement en obligations de chemin de fer garanties par l'État, ainsi que celles que nous possédons déjà. Il resterait, de cette façon, un disponible de plus de 3,000 francs, qui accroîtrait encore en 1868 l'excédant prévu des recettes; et nous aurions ainsi plus de 6,000 francs pour subvenir aux circonstances qui pourraient se présenter en dehors de toutes les prévisions.

Nous devons encore, Messieurs, vous renouveler nos recommandations ordinaires en ce qui concerne la rentrée des abonnements. Avec un peu d'attention et de zèle, les membres de la Société pourraient très-aisément faciliter cette partie du service; on éviterait par là des démarches à la fois pénibles et coûteuses; et pour notre part, nous serions heureux d'être dispensés du devoir de revenir chaque année sur ce sujet. Par là, notre administration serait soulagée de quelques dépenses inutiles, et nos recettes s'en accroîtraient d'autant.

Nous devons ajouter, Messieurs, une autre remarque qui n'est pas sans quelque analogie avec celle-ci, et qui regarde plus spécialement ceux d'entre nous qui veulent bien fournir des travaux au Journal de la Société. En apportant plus de soins préliminaires dans la rédaction du manuscrit, il y aurait nécessairement moins de frais de corrections, et les dépenses afférentes au Journal seraient diminuées en proportion. C'est une recommandation bien naturelle que nous adressons à Messieurs les auteurs; la publication du Journal en profiterait doublement, en ce qu'elle pourrait être plus régulière et moins dispendieuse.

Il ne nous reste, Messieurs, qu'à vous proposer d'adresser à Messieurs les membres de la Commission des fonds des remercîments très-mérités, pour la peine qu'ils veulent bien prendre et pour les résultats excellents qu'a procurés leur gestion active autant qu'intelligente.

Les Censeurs :

Barthélemy Saint-Hilaire; Guigniaut.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

I.

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Nota. Les noms marqués d'un * sont ceux des Membres à vie.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

MM. Abbadie (Antoine d'), correspondant de l'Institut, rue du Bac, nº 104, à Paris.

Abd-Allah (Mirza), premier secrétaire de la légation de Perse, avenue Joséphine, nº 65, à Paris.

Amari (Michel), sénateur, professeur d'arabe à Florence.

Andreozzi (Alphonse), via del Agnelo, nº 84, à Florence.

Arconati (Le marquis Visconti), rue Durini, nº 13, à Milan.

Arnaud, pasteur protestant à Crest (Drôme).

Aubaret, capitaine de frégate, consul de France à Scutari d'Albanie.

Aumer (Joseph), employé à la Bibliothèque royale de Munich.

MM. Bibliothèque Ambroisienne, à Milan.

Bibliothèque Nationale, à Florence.

Bibliothèque de l'Université, à Erlangen.

Bader (Mademoiselle Clarisse), rue de Babylone, n° 62, à Paris.

Barb (H. A.), professeur de persan à l'Académie orientale de Vienne (Autriche).

Barbier de Meynard, professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue de Lille, n° 37, à Paris.

Bargès (L'abbé), professeur d'hébreu à la faculté de théologie de Paris, rue Saint-Thomas-d'Enfer, n° 3, à Paris.

Barré de Lancy, secrétaire archiviste de l'ambassade de France à Constantinople.

Barth (Auguste), rue des Moulins, n° 12, à Strasbourg.

Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, rue d'Astorg, n° 29 *bis*, à Paris.

Baudet (L'abbé), à Montigny-sur-Crécy (Aisne).

Beames (John), magistrat, à Motihari (Bengale).

Beauvoir-Priaux (De), Cavendish Square, n° 8, à Londres.

Behrnauer (Walther), secrétaire de la Bibliothèque publique de Dresde.

Belin, secrétaire interprète de l'Empereur et de l'ambassade de France à Constantinople.

Bellecombe (André de), homme de lettres, avenue de Paris, à Choisy-le-Roi (Seine).

MM. Berezine, professeur de langues orientales à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Bertrand (L'abbé), chanoine honoraire de la cathédrale, impasse des Gendarmes, à Versailles.

Bhau-Daji, à Bombay.

Boilly (Jules), boulevard Saint-Michel, n° 113, à Paris.

Boissonnet de la Touche, directeur de l'artillerie, rue Jean-Bart, n° 15, à Alger.

Boncompagni (Le prince Balthasar), à Rome; chez M. Eugène Janin, rue Saint-Hippolyte, n° 3, à Passy.

Bonnetty, directeur des Annales de philosophie chrétienne, rue de Babylone, n° 39, à Paris.

Botta (Paul-Émile), consul général de France à Tripoli de Barbarie, correspondant de l'Institut.

Boucher (Richard), rue Miromesnil, n° 12, à Paris.

Boy (Victor), boulevard Dugommier, n° 25, à Marseille.

Bozzi, médecin de la marine impériale, à l'arsenal de Constantinople.

Bréal (Michel), professeur au Collége de France, rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 49, à Paris.

Briau (René), docteur en médecine, rue de la Victoire, n° 41, à Paris.

MM. Brosselard (Charles), préfet à Oran.
Brown (John), secrétaire interprète de la légation des États-Unis à Constantinople.
Brunet de Presle, membre de l'Institut, professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue des Saints-Pères, n° 61, à Paris.
Bruston (Charles), pasteur protestant, rue Rode, à Bordeaux.
Buchère (Paul), rue des Bons-Enfants, n° 13, à Versailles.
Bühler (George), professeur d'hindoustani, Elphinston College, à Bombay.
Bullad, interprète de l'armée d'Afrique, au Fort-Napoléon (Algérie).
Bureau (Léon), rue Gresset, n° 15, à Nantes.
Burggraff, professeur de littérature orientale, à Liége.
Burnouf (Émile), directeur de l'École française, à Athènes.
* Burt (Th. Seymour), P. R. S. M. A. S. etc. Pippbrook House Dorking Surrey, Angleterre.

Cahen, élève de l'École des langues orientales.
Caix de Saint-Aymour, boulevard Haussmann, n° 79, à Paris.
Calfa (Ambroise), ancien directeur du Collége arménien de Paris.
Cama (Khursedji Rustomdji), à Bombay.
Carathéodory (Alexandre), à Constantinople.

MM. Catzephlis (Alexandre), consul de Prusse à Tripoli de Syrie.

Caussin de Perceval, membre de l'Institut, professeur d'arabe à l'École des langues orientales vivantes et au Collége de France, rue Bonaparte, n° 6, à Paris.

Chaillet, payeur chef de comptabilité, à Saïgon (Cochinchine).

Challamel (Pierre), rue des Boulangers-Saint-Victor, n° 30, à Paris.

Charencey (De), rue Saint-Dominique, n° 11, à Paris.

Charmoy, ancien professeur de langues orientales à l'Université de Saint-Pétersbourg, à Aouste (Drôme).

Cherbonneau, directeur du Collége arabe, à Alger.

Chodzko (Alexandre), chargé du cours de littérature slave au Collége de France, impasse Cloquet, n° 8, à Issy-sur-Seine.

Clément-Mullet, membre de la Société géologique de France, boulevard de Strasbourg, n° 79, à Paris.

Cohn (Albert), docteur en philosophie, rue Richer, n° 42, à Paris.

Combarel, professeur de langues orientales, à Oran.

Conon de la Gabelentz, conseiller d'État, à Altenbourg (Saxe).

MM. Constant (Boghos), rue Hautefeuille, n° 1, à Paris.

Constant (Calouste), à Smyrne; chez M. Constant Bey, rue Hautefeuille, n° 1, à Paris.

Coomara Swamy, mudeliar, membre du conseil législatif de Ceylan, à Colombo.

Cosentino (Le marquis de).

Dalsème (Maurice), rue Chauchat, n° 9, à Paris.

Daninos, attaché au département des antiques, au Louvre.

* Dastugues, lieutenant-colonel, directeur des affaires arabes, à Oran (Algérie).

Dax, capitaine d'artillerie, Bureau politique à Alger (Algérie).

Debat (Léon), secrétaire du consulat général de Grèce, boulevard Magenta, n° 173, à Paris.

Defrémery (Charles), professeur suppléant au Collége de France, rue du Bac, n° 42, à Paris.

Delamarre (Th.), avenue Trudaine, n° 10, à Paris.

Delondre, rue Boulard, n° 37, à Paris.

Derenbourg (Joseph), docteur en philosophie, rue des Marais-Saint-Martin, n° 46, à Paris.

Derenbourg (Hartwig), rue des Marais-Saint-Martin, n° 46, à Paris.

Deschamps, rue de l'Ouest, n° 50, à Paris.

Des Michels (Le baron), rue de Bruxelles, n° 44, à Paris.

MM. DESPORTES (Le D^r), rue d'Alger, n° 12, à Paris.

DESTAILLEURS (Gabriel), avocat à la cour impériale, rue Garancière, n° 7, à Paris.

DEVÉRIA, conservateur adjoint du musée égyptien au Louvre.

DEVIC, élève de l'École spéciale des langues orientales vivantes, rue Daumesnil, n° 14, à Vincennes.

DILLMANN, professeur, à Giessen (Hesse-Darmstadt).

DJEMIL PACHA (S. E.), ambassadeur de la Sublime Porte, à Paris.

DROUIN, avocat, rue Bellefond, n° 4, à Paris.

DUCHATEAU, élève de l'École des langues orientales vivantes, trésorier de la Société linguistique de Paris, rue des Poissonniers, n° 59, à Montmartre.

DUCHINSKI, rue d'Assas, n° 100, à Paris.

DUGAT (Gustave), employé au Ministère de l'intérieur, rue de Varennes, n° 78 *bis*, à Paris.

DULAURIER (Édouard), membre de l'Institut, professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue Nicolo, n° 27, à Passy.

DUNANT (G. Henri), rue de Reuilly, n° 14, à Paris.

DURR.

* EASTWICK, secrétaire du Ministère de l'Inde, à Londres.

MM. Eichthal (Gustave d'), secrétaire de la Société ethnologique, rue Neuve-des-Mathurins, n° 100, à Paris.

Emin (Jean-Baptiste), secrétaire du Gymnase, à Wladimir (Russie).

Escayrac de Lauture (Le comte d'), rue du Luxembourg, n° 41, à Paris.

Estor (Léon), à Bois-Colombe, n° 7, Seine.

Fano (Le comte Marcolini di), à Fano, Italie.

Favre (L'abbé), professeur à l'École des langues orientales, avenue de Wagram, n° 50, à Paris.

Feer (Léon), chargé du cours de tibétain à l'École des langues orientales vivantes, rue Monsieur-le-Prince, n° 25, à Paris.

Finlay (Le docteur Édouard), à la Havane.

Fleischer, professeur à l'Université de Leipzig.

Florent (J. L. L.), rue Notre-Dame-de-Lorette, n° 16, à Paris.

Flügel, professeur, à Dresde.

Foucaux (Édouard), professeur au Collége de France, rue Cassette, n° 28, à Paris.

Fournel (Henri), boulevard Malesherbes, n° 62, à Paris.

Fournier, notaire, à Bordeaux.

Franceschi (Richard), chancelier du consulat d'Autriche à Scutari d'Albanie.

Frankel (Le docteur), directeur du séminaire, à Breslau.

MM. Friedrich, secrétaire de la Société des sciences, à Batavia.

Ganneau, chancelier du consulat de France à Jérusalem.

Garcin de Tassy, membre de l'Institut, professeur à l'École des langues orientales vivantes, rue Saint-André-des-Arts, n° 43, à Paris.

Garrez (Gustave), rue Jacob, n° 52, à Paris.

Gayangos, professeur d'arabe, Barquello, n° 4, à Madrid.

Gilbert (Théodore), vice-consul de France à Casa Blanca et Mazagran (Maroc).

Gildemeister, professeur, à Bonn.

Goldenblum (Ph. V.), à Odessa.

Goldstücker, professeur au University-College, Saint-Georges Square, n° 14, Primrose Hill, à Londres.

Gorresio (Gaspard), secrétaire perpétuel de l'Académie de Turin.

Gosche (Richard), professeur à l'Université de Halle (Prusse).

Grigorieff, conseiller d'État, professeur d'histoire orientale à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Grote (Georges), vice-chancelier de l'Université, à Londres.

Guerrier de Dumast (Le baron), correspondant de l'Institut, à Nancy.

MM. Guigniaut, membre de l'Institut, au secrétariat de l'Institut.

Guyart (Stanislas), rue de Fleurus, n° 31, à Paris.

Haigh (Rév. B.), Brahmam College, Yorkshire, Angleterre.

Hall (Fitz-Edward), bibliothécaire du Ministère des Indes, à Londres.

Hassan Effendi, rue de l'Odéon, n° 14, à Paris.

Hassler, professeur, à Ulm.

Hauvette-Besnault, bibliothécaire de l'École normale, à Paris.

Hermite, membre de l'Institut, rue de la Sorbonne, n° 2, à Paris.

Hervey de Saint-Denys (Le marquis d'), rue du Bac, n° 126, à Paris.

Hoffmann (J.), professeur de langues orientales, à Leyde.

Holmboë, conservateur de la bibliothèque de Christiania.

Hû (Delaunay), à Pont-Levoy, près Blois.

Hureau de Villeneuve, faubourg Montmartre, n° 13, à Paris.

Hurel, rue Bridaine, n° 2, à Batignolles.

Jebb (John), recteur de Peterstow, Hertfortshire (Angleterre).

Josséllian (Platon), conseiller d'État actuel, à Tiflis.

MM. Judas, secrétaire du conseil de santé au Ministère de la guerre, rue des Trois-Sœurs, n° 9, à Paris-Plaisance.

Julien (Stanislas), membre de l'Institut, professeur de chinois et administrateur du Collége de France, rue des Fossés-Saint-Jacques, n° 26, à Paris.

Kasem-Beg (Mirza A.), professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, membre du conseil privé.

Kemal Efendi (Son Exc.), ex-ministre de l'instruction publique à Constantinople.

Mme Kerr (Alexandre).

Khanikof (Nicolas de), conseiller d'État actuel, rue de Condé, n° 11, à Paris.

Kossowitch, professeur de sanscrit et de zend à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Krehl, professeur de langues orientales à l'Université de Leipzig.

Kremer (De), consul d'Autriche à Galatz.

Külké, rue de la Pompe, n° 25, à Passy.

Laemmerhirt (Dr), auditeur à la cour d'appel de Weimar.

Laferté-Senectère (Le marquis de), à Tours.

Lancereau (Édouard), licencié ès lettres, rue de l'Oseille, n° 3, à Paris.

Langlois (Victor), rue Soufflot, n° 24, à Paris.

MM. LAURENT DE SAINT-AIGNAN (L'abbé), vicaire de Saint-Pierre-Puellier, à Orléans.

LAZAREFF (S. E. le comte Christophe DE), conseiller d'État actuel, chambellan de S. M. l'empereur de Russie.

LEBIDART (Antoine DE), secrétaire de légation à l'ambassade autrichienne à Constantinople.

LEBRUN, membre de l'Académie française, sénateur, rue de Beaune, n° 1, à Paris.

LECLERC (Charles), quai Voltaire, n° 15, à Paris.

LECLERC, médecin-major au 43e de ligne, Fort de Montrouge, à Paris.

LEFÈVRE (André), licencié ès lettres, rue du Jardinet, n° 12, à Paris.

LENORMANT (François), sous-bibliothécaire de l'Institut, rue du Dragon, n° 15, à Paris.

LEQUEUX, drogman-chancelier au consulat général de Tripoli de Barbarie.

LEVANDER (H. C.), de l'Université d'Oxford.

LEVÉ (Ferdinand), rue du Cirque, n° 2, à Paris.

LÉVY-BING, banquier, à Nancy.

LIÉTARD (Dr), à Plombières.

LOEWE (Louis), docteur en philosophie, Buckingham Place, nos 46-48, à Brighton.

LONGPÉRIER (Adrien DE), membre de l'Institut, conservateur des antiquités au Louvre, rue de Londres, n° 50, à Paris.

MAC-DOUALL, professeur, à Belfast.

MM. Madden (J. P. A.), agrégé de l'Université, rue Saint-Louis, n° 6, à Versailles.

Mahmoud Efendi, astronome du vice-roi d'Égypte, au Caire.

Martin (L'abbé Paulin), chapelain de Saint-Louis-des-Français, à Rome.

Massieu de Clerval (Henry), rue des Martyrs, n° 62, à Paris.

Mehren (Dr), professeur de langues orientales, à Copenhague.

Meignan (Mgr), évêque de Châlons.

Mekertich-Dadian (Le prince), avenue des Champs-Élysées, n° 134, à Paris.

Melgounoff, à Leipsik.

Ménant (Joachim), juge au Havre.

Mergian (Rév. Père Grégoire), membre du Collége Mourad, rue Monsieur, n° 12, à Paris.

Merlin (R.), conservateur du dépôt des souscriptions au Ministère d'État, rue des Écoles, n° 68, à Paris.

Metz-Noblat (Alexandre de), membre de l'Académie de Stanislas, à Nancy.

Mezbourian (Narsès), rue Saint-Jacques, n° 61, à Paris.

Milliès (Dr), professeur de langues orientales, à Utrecht.

Minayeff (Jean), à Moscou (Russie).

Miniscalchi-Erizzo, à Vérone.

Mniszech (Le comte Georges), rue Balzac, n° 22, faubourg Saint-Honoré.

MM. Mohl (Jules), membre de l'Institut, professeur de persan au Collége de France, rue du Bac, n° 120, à Paris.

Mohn (Christian), vico Nettuno, n° 28, à Chiaja (Naples).

Mondain, colonel, commandant la direction du génie, à Toulouse.

Monrad, à Copenhague.

Mouchlinski, professeur, à Varsovie.

Muir (John), membre du service civil de la Compagnie des Indes, Regent's Terrace, n° 16, à Édimbourg.

Müller (Joseph), secrétaire de l'Académie de Munich.

* Müller (Maximilien), professeur, à Oxford.

Nériman (Khan), aide de camp du schah de Perse, avenue des Champs-Élysées, n° 184, à Paris.

Neubauer (Adolphe).

Nève, professeur à l'Université catholique, rue des Orphelins, n° 40, à Louvain.

Noethen (Ch. Maximilien), pasteur, à Kleinenbroich (Allemagne du Nord).

Nomès (Pierre), à Paris.

Noradounguian (Artin), à Constantinople.

Nordmann (Léon), rue de Clichy, n° 44, à Paris.

Notara (Émile), rue Bréa, 23, à Paris.

Oppert (Jules), professeur de sanscrit à l'École

des langues orientales, rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 65, à Paris.

MM. ORBÉLIAN (S. E. le prince Djambakour), aide de camp de l'Empereur de Russie, à Saint-Pétersbourg.

ORLANDO (Diego), à Palerme.

PAGÈS (Léon), rue du Bac, n° 110, à Paris.

PALMER, Saint-John's College, à Cambridge.

PASPATI, docteur-médecin, à Constantinople.

PAUTHIER (G.), rue Saint-Guillaume, n° 29, à Paris.

PAVET DE COURTEILLE (Abel), professeur au Collége de France, rue du Bac, n° 35, à Paris.

PERÉTIÉ, chancelier du consulat général de France à Beyrout.

PERNY (Paul), pro-vicaire apostolique de Chine, aux Missions étrangères, rue du Bac, n° 30, à Paris.

PERTSCH (W.), bibliothécaire, à Gotha.

PETIT (L'abbé), à Blacourt, par Ons-en-Bray, Oise.

PICHARD, vice-consul à Llanelly (Angleterre).

PILARD, interprète militaire de première classe, à Tlemcen.

PLASSE (Louis), rue Montaigne, n° 27, à Paris.

* PLATT (William), à Londres.

PLEIGNIER, professeur, à l'île de Man (Angleterre).

MM. Portal, maître des requêtes, cité du Coq, n° 3, à Paris.

Pratt (John).

Prud'homme (Évariste), avenue de Breteuil, n° 78, à Paris.

Pynappel, docteur et professeur de langues orientales, à Leyde.

Rat, capitaine au long cours, rue Traverse-Cathédrale, n° 12, à Toulon.

Regnier (Adolphe), membre de l'Institut, rue de Vaugirard, n° 22, à Paris.

Renan (Ernest), membre de l'Institut, rue Vanneau, n° 29, à Paris.

Rey (Em. Guill.), membre de la Société des antiquaires de France, rue Billaut, n° 35, à Paris.

Richebé, professeur d'arabe, à Constantine.

Rivié (L'abbé), vicaire de Saint-Thomas-d'Aquin, rue du Bac, n° 44, à Paris.

Robinson (J. R.), à Newbury (Angleterre).

Rochet (Louis), statuaire, boulevard Richard-Lenoir, n° 119, à Paris.

Rodet (Léon), ancien élève de l'École polytechnique, quai Bourbon, n° 27, à Paris.

Rondot (Natalis), ex-délégué du commerce en Chine, rue Meslay, n° 24, à Paris.

Ronel, capitaine au 2e lanciers, à Verdun.

Rosin, propriétaire à Nyon (canton de Vaud).

MM. Rosny (L. Léon de), professeur de japonais à l'École des langues orientales vivantes, rue Lacépède, n° 15, à Paris.

Rost (Reinhold), secrétaire de la Société asiatique de Londres.

Rothschild (Le baron Gustave de), rue Laffitte, n° 19, à Paris.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), membre de l'Institut, conservateur honoraire des monuments égyptiens du Louvre, rue de Babylone, n° 53, à Paris.

Royer, rue de Provence, n° 1, à Versailles.

Rudy, rue Saint-Honoré, n° 332, à Paris.

Salles (Le comte Eusèbe de), rue Maguelonne, n° 5, à Montpellier.

Sanguinetti (Le docteur B. R.), avenue Boudon, n° 16, à Auteuil.

Saulcy (F. de), membre de l'Institut, sénateur, rue du Cirque, n° 17, à Paris.

Schack (Le baron Adolphe de), à Munich.

Schefer (Charles), interprète de l'Empereur aux affaires étrangères, professeur de persan à l'École des langues orientales vivantes, boulevard Ingres, n° 6, à Passy.

Schlechta Wssehrd (Ottokar-Maria de), directeur de l'Académie orientale, à Vienne.

Schleswig-Holstein-Augustenburg (S. A. le prince de), à Londres.

Schmidt (Waldemar), à Copenhague.

MM. Sédillot (L. Am.), secrétaire du Collége de France et de l'École des langues orientales vivantes, au Collége de France.

Seligmann (Le Docteur Romeo), professeur, à Vienne.

Sénard (Émile), rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 69.

Sinet (A.), Saïgon (Cochinchine).

Skatschkoff (Constantin), consul de Russie, à Tien-tsin (Chine).

Slane (Mac Guckin de), membre de l'Institut, rue de la Tour, n° 60, à Passy.

Soleyman al-Harairi, secrétaire arabe du consulat général de France à Tunis, rue Bertholet, n° 12, à Paris.

Soromenho (Augusto), membre de l'Académie de Lisbonne, traverso de San Gertrudes, n° 68, à Lisbonne.

Specht (Édouard), rue de Valois-du-Roule, n° 50, à Paris.

Steingass (F.), rue de Grenelle-Saint-Germain, n° 31, à Paris.

Stæhelin (J. J.), docteur et professeur en théologie, à Bâle (Suisse).

Sutherland (H. C.).

Taillefer, docteur en droit, ancien élève de l'École spéciale des langues orientales, boulevard Saint-Michel, n° 17, à Paris.

MM. Terrien-Poncel, rue des Pénitents, n° 14, au Havre.

Théroulde.

Thomas (Edward), du service civil de la Compagnie des Indes, à Londres.

Thonnelier (Jules), membre de la Société d'histoire de France, rue Lafayette, n° 66, à Paris.

Tornberg, professeur de langues orientales à l'Université de Lund.

Trübner (Nicolas), membre de la Société ethnologique américaine, à Londres.

Turretini (François), rue de Vaugirard, n° 11, à Paris.

Van der Maelen, directeur de l'établissement géographique, à Bruxelles.

Veth (Pierre-Jean), professeur de langues orientales, à Leyde.

Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française, à l'Institut.

Vogüé (Le comte Melchior de), rue de l'Université, n° 93, à Paris.

Waddington (W. V.), membre de l'Institut, rue Fortin, n° 14, à Paris.

* Wade (Thomas), à Pékin (Chine); chez M. Richard Wade, à Londres.

Weil, bibliothécaire de l'Université de Heidelberg.

MM. Westergaard, professeur de littérature orientale, à Copenhague.

Wilhelm, duc d'Urach et comte de Wurtemberg (S. A.), à Stuttgart.

Willems (Pierre), professeur, à Louvain.

Wüstenfeld, professeur, à Gœttingen.

Wylie, à Shanghaï.

Wyse (Lucien-Napoléon), enseigne de vaisseau.

Youçouf-Khan (Mirza), chargé d'affaires de Perse à Paris, avenue Joséphine, n° 65, à Paris.

Zotenberg (Dr Th.), employé au département des manuscrits à la Bibliothèque impériale, rue de Richelieu, n° 65, à Paris.

II.

LISTE DES MEMBRES ASSOCIÉS ÉTRANGERS,

SUIVANT L'ORDRE DES NOMINATIONS.

MM. MACBRIDE (Le docteur), professeur, à Oxford.
BRIGGS (Le général).
HODGSON (H. B.), ancien résident à la cour de Népal.
MANAKJI-CURSETJI, membre de la Société asiatique de Londres, à Bombay.
LASSEN (Ch.), professeur de sanscrit, à Bonn.
RAWLINSON (Sir H. C.), à Londres.
VULLERS, professeur de langues orientales, à Giessen.
KOWALEWSKI (Joseph-Étienne), professeur de langues tartares, à Varsovie.
FLÜGEL, professeur, à Dresde.
DOZY (Reinhart), professeur, à Leyde.
BROSSET, membre de l'Académie des sciences, à Saint-Pétersbourg.
FLEISCHER, professeur à l'Université de Leipzig.
DORN, membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg.
WEBER (Docteur Albrecht), à Berlin.
SALISBURY (E.), secrétaire de la Société orientale américaine, à Boston (États-Unis).
WEIL (Gustave), professeur à l'Université de Heidelberg.

III.

LISTE DES OUVRAGES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Journal asiatique, *seconde série*, années 1828-1835, 16 vol. in-8°, complet; 144 fr.

Chaque volume séparé (à l'exception des vol. I et II, qui ne se vendent pas séparément) coûte 12 fr. 50 c.

Journal asiatique, *troisième série*, années 1836-1842, 14 vol. in-8°; 126 fr.

Quatrième série, années 1843-1852, 20 vol. in-8°; 180 fr.

Cinquième série, années 1853-1862, 20 vol. in-8°; 250 fr.

Sixième série, années 1863-1867, 10 vol. in-8°; 125 fr.

Choix de fables arméniennes du docteur Vartan, en arménien et en français, par J. Saint-Martin et Zohrab. 1825. In-8°; 3 fr.

Éléments de la grammaire japonaise, par le P. Rodriguez, traduits du portugais par M. C. Landresse; précédés d'une explication des syllabaires japonais, et de deux planches contenant les signes de ces syllabaires, par M. Abel Rémusat. *Paris*, 1825, in-8°. = Supplément à la Grammaire japonaise, ou remarques additionnelles sur quelques points du système grammatical des Japonais, tirées de la grammaire composée en espagnol par le P. Oyanguren et traduites par C. Landresse; précédées d'une notice comparative des grammaires japonaises des PP. Rodriguez et Oyanguren, par M. le baron Guillaume de Humboldt. *Paris*, 1826. In-8°; 7 fr. 50 c.

Essai sur le Pali, ou langue sacrée de la presqu'île au delà du

Gange, avec 6 planches lithographiées et la notice des manuscrits palis de la Bibliothèque du Roi, par MM. E. Burnouf et Lassen. *Paris*, 1826. In-8°; 9 fr.

MENG-TSEU VEL MENCIUM, inter sinenses philosophos ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum, edidit, latina interpretatione ad interpretationem tartaricam utramque recensita instruxit, et perpetuo commentario e Sinicis depromptoillustravit Stanislas Julien. *Lutetiæ Parisiorum*, 1824, 1 vol. in-8°; 9 fr.

YADJNADATTABADHA, OU LA MORT D'YADJNADATTA, épisode extrait du Râmâyana, poëme épique sanscrit, donné avec le texte gravé, une analyse grammaticale très-détaillée, une traduction française et des notes, par A. L. Chézy, et suivi d'une traduction latine littérale par J. L. Burnouf. *Paris*, 1826. In-4°, avec 15 planches; 9 fr.

VOCABULAIRE DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par M. Klaproth. *Paris*, 1827. In-8°; 7 fr. 50 c.

ÉLÉGIE SUR LA PRISE D'ÉDESSE PAR LES MUSULMANS, par Nersès Klaietsi, patriarche d'Arménie, publiée pour la première fois en arménien, revue par le docteur Zohrab. *Paris*, 1828. In-8°; 4 fr. 50 c.

LA RECONNAISSANCE DE SACOUNTALA, drame sanscrit et pracrit de Câlidâsa, publié pour la première fois sur un manuscrit unique de la Bibliothèque du Roi, accompagné d'une traduction française, de notes philologiques, critiques et littéraires, et suivi d'un appendice, par A. L. Chézy. *Paris*, 1830. In-4°, avec une planche; 24 fr.

CHRONIQUE GÉORGIENNE, traduite par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1830. Grand in-8°; 9 fr.

La traduction *seule*, sans texte, 6 fr.

CHRESTOMATHIE CHINOISE (publiée par Klaproth). *Paris*, 1833. In-8°; 9 fr.

ÉLÉMENTS DE LA LANGUE GÉORGIENNE, par M. Brosset. *Paris*, Imprimerie royale, 1837. In-8°; 9 fr.

GÉOGRAPHIE D'ABOU'LFÉDA, texte arabe, publié par MM. Reinaud et le baron de Slane. *Paris*, Imprimerie royale, 1840. In-4°; 24 fr.

RADJATARANGINI, ou HISTOIRE DES ROIS DU KACHMÎR, publiée en sanscrit et traduite en français, par M. Troyer. *Paris*, Imprimerie royale et nationale, 3 vol. in-8°; 36 fr.

Le troisième volume *seul*, 6 fr.

PRÉCIS DE LÉGISLATION MUSULMANE, suivant le rite malékite, par Sidi Khalil, publié sous les auspices du ministre de la guerre. *Paris*, Imprimerie impériale, 1855. In-8; 6 fr.

COLLECTION D'AUTEURS ORIENTAUX.

LES VOYAGES D'IBN BATOUTAH, texte arabe et traduction par MM. C. Defrémery et Sanguinetti. *Paris*, Imprimerie impériale; 4 vol. in-8° et 1 vol. d'Index; 31 fr. 50 c.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES VOYAGES D'IBN BATOUTAH. Paris, 1859, in-8°; 1 fr. 50 c.

LES PRAIRIES D'OR DE MAÇOUDI, texte arabe et traduction par M. Barbier de Meynard (les trois premiers volumes en collaboration avec M. Pavet de Courteille). Premier volume. *Paris*, 1861, in-8; 7 fr. 50 c.

— Deuxième volume. 1863, 7 fr. 50 c.

— Troisième volume. 1864, 7 fr. 50 c.

— Quatrième volume. 1865, 7 fr. 50 c.

Chaque volume de la collection se vend séparément 7 fr. 50 c.

Nota. **Les membres de la Société qui s'adresseront directement au libraire de la Société, M. Adolphe Labitte, quai Malaquais, n° 5, ont droit à une remise de 33 p. o/o sur les prix de tous les ouvrages ci-dessus.**

LISTE DES OUVRAGES DE LA SOCIÉTÉ DE CALCUTTA.

JOURNAL OF THE ASIATIC SOCIETY OF BENGAL. Les années complètes, de 1837 à 1860, 40 francs l'année. Le numéro . . . . 4 fr. 50 c.

MAHABHARATA, an epic poem, by Veda Vyasa Rishi. Calcutta, 1837-1839, 4 vol. in-4° . . . . 180 fr.

RA'JA TARANGINI', a History of Cashmir. Calcutta, 1835, in-4° . . . . 30 fr.

INAYAH. A commentary on the Idayah, a work on mahumuddan law, edited by Moonshee Ramdhun Sen. Calcutta, 1831. Tomes III et IV . . . . 75 fr.

THE MOOJIZ OOL KANOON, a medical work, by Alee Bin Abee el Huzm. Calcutta, 1828, in-4°, cart . . . . 15 fr.

THE LILAVATI, a treatise on arithmetic, translated into Persian, from the sanscrit work of Bhascara Acharya, by Feizi. Calcutta, 1827, in-8°, cart . . . . 6 fr. 50 c.

SELECTIONS, descriptive, scientific and historical translated

from English and Bengalee into Persian. Calcutta, 1827, in-8°, cart........................... 8 fr. 50 c.

TYTLER. A short anatomical description of the hearth, translated into Arabic. Calcutta, 1828, in-8°, cart. 2 fr. 50 c.

THE RAGHU VANSA, or Race of Raghu, a historical poem, by Kalidasa. Calcutta, 1832, in-8°........... 17 fr. 50 c.

THE SUSRUTA. Calcutta, 1835, 2 vol. in-8° br. 11 fr. 50 c.

THE NAISHADA CHARITA, or Adventures of Nala, raja of Naishada, a sanscrit poem, by Sri Harsha of Cashmir. Calcutta, 1836, in-8°........................ 25 fr.
(Le tome I[er], le seul publié.)

ASIATIC RESEARCHES, or Transactions of the Society instituted in Bengal, for inquiring into the history, the antiquities, the arts, sciences and literature of Asia. Calcutta, 1832 et années suivantes.
Vol. XVI, XVII, XVIII, le vol................ 22 fr.
Vol. XIX, part I; vol. XX, parts I, II. Chaque partie.................................... 12 fr.

RENAN — (1)

RAPPORT À LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

(2)

1868 — (2)

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE.



